



Lith. Robin et Cie. Paris.

ANTHELME COLLET.

**MÉMOIRES
D'UN CONDAMNÉ**

OU

VIE DE COLLET,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME,

Ornée d'un beau portrait de l'auteur.

—•••—
NOUVELLE ÉDITION.
—•••—

MELLE,
CH. MOREAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1840

DEUXIÈME PARTIE
D'UN COMPTABLE

PAR M. CH. MOREAU

PARIS

Nelle (Deux-Sèvres). — Imp. de Ch. Moreau.

PRÉFACE.

Sur le point de terminer mon ban, je me décide à publier ma vie, dont la plus grande partie de la France ignore les périodes particulières; quoiqu'il semble impolitique de ma part d'employer un tel moyen de recommandation auprès de la société que je vais bientôt revoir.

Qu'importe, en effet, que le public soit plus ou moins instruit sur mon compte!

Quand la liberté m'ouvrira les portes du bague pour me rendre à la vie civile, ne serai-je plus ce Collet dont le nom a retenti d'un bout de la France à l'autre? ce Collet que les assises du Mans ont *manifesté rouge comme l'écarlate*? et quoique purgé de mon jugement, serai-je moins en butte aux méfiances, aux dédains de mes compatriotes? Hélas! j'emporterai le nom de forçat dans ma tombe : mais jusqu'au moment d'y descendre, je veux prouver mon repentir par une conduite conforme à l'honneur.

J'écris plus pour servir d'exemple que par une ostentation déplacée qui me siedrait effectivement bien mal.

Mon récit sera vrai... Je n'ai plus d'intérêt à déguiser la vérité. Je n'ai pas non plus la vaine prétention de donner plus de célébrité à mon nom.

Je serai rapide et sans ornement, mon éducation ne me permettant pas de jeter des fleurs sur ma narration.

Ma vie est un long tissu de faits bizarres : mon audace étonne, mes moyens sont incroyables, mes réussites confondent. Ce n'est pourtant point le fruit de l'imagination. Tous ces faits, ces hardis tours de force, les débats de la procédure les ont prouvés.

Quelques écrivains mal renseignés ont chargé ma vie d'une foule d'épisodes que je désavoue formellement, d'autres ont tronqué les faits. Je vais tout réparer.

L'ambition a toujours été ma passion dominante. Elle m'a conduit aux galères. Avec de l'éducation, j'eusse été meilleur.

Les armes furent mon premier état. Mal étrenné sur le champ de bataille, je renonçai à l'épée et me jettai dans le cloître où je me croyais appelé. J'y vécus dans une paix de conscience profonde pendant deux ans. Ce fut le meilleur temps de ma vie. Un jour j'écoutai mes passions, je devins criminel en secret, et de ce jour, je me suis familiarisé avec le crime. J'ai tâté des

grandeurs.... Tantôt simple lévite, tantôt évêque, puis général-inspecteur, j'ai souillé le sanctuaire et déshonoré l'épée, exploitant sous le camail la bourse des fidèles, ravageant les caisses de l'État sous l'habit brodé et le cordon rouge ; je me suis assis à la table des sommités ecclésiastiques ; j'ai reçu l'encens des dignitaires tant de l'ordre militaire que de l'ordre civil ; tous ont été mes dupes, même un cardinal, son lapidaire et son jardinier : l'or et les décorations, je les ai prodigué à pleines mains ; et c'est après avoir passé par ces phases brillantes, que Collet est tombé dans un bague, avec des fers, sur un lit de camp, entouré de criminels comme lui.

Des personnes taxent de farces des actions que je qualifie, moi, de *turpitudes*. Oui, c'est à juste titre que j'expie mes nombreuses escroqueries, mes monstrueuses instructions dans l'église.

O lecteur ! quelle vie de souffrances est la mienne : remords cuisants, tourments de

l'âme, anxiété de l'esprit, j'ai tout souffert, tout enduré pour satisfaire mon insatiable ambition.

Troublé pendant la nuit, suspect pendant le jour j'aurais voulu me soustraire à moi-même : il me semblait que mon front trahissait ma conscience. La vue d'un gendarme, d'un agent de police faisait refluer mon sang dans mes veines. Quels frissons n'ai-je pas ressentis chaque fois que, nouvel Abiron, je mettais ma main sacrilège à l'encensoir !

Le bras de Dieu était levé sur ma tête... il devait me pousser dans l'opprobre d'une infâme prison ! !

La mesure de mes iniquités est grande sans doute ; les fastes de la justice n'ont pas connu de larron qui m'approchât, mais du moins je ne suis qu'un célèbre escroc, et non pas un assassin. Un assassin !.... J'étais trop sensible pour égorger mon semblable : je n'avais soif que d'honneurs, de richesses ! Bien plus, je n'ai jamais attendu le passant

au coin d'un bois pour le détrousser ; jamais je ne me suis jeté sur sa bourse dans une rue détournée pendant les ténèbres de la nuit. En un mot, je n'ai jamais mis ma main dans le gousset de qui que ce soit. Ce genre de crime eût été trop obscur, et pas du tout à la hauteur de mon caractère fier et élevé.

Je me suis procuré de l'or en abusant de la confiance des hommes, quelquefois en flattant leur ambition par de brillantes promesses, qu'il n'était pas en mon pouvoir de réaliser. Car j'ai rencontré des ambitieux ; mais ils savaient se diriger convenablement, eux.

J'ai lâchement trompé les bons frères de Toulouse qui m'avaient accueillis avec tant de charité : je réclame pardon auprès d'eux. Le préfet de Montpellier ne me gardera pas non plus rancune des deux mois d'arrêts qu'il a subis à cause de moi : tout cela entraine alors dans l'ordre des choses.

Enfin, lecteur, voici le tableau que j'of-

fre à votre méditation. Jeunes et vieux y trouveront des leçons salutaires ; le père lira ma vie à ses enfants, et si quelqu'un était tenté de poursuivre la fortune par des moyens que réprouve la délicatesse, qu'il s'arrête en pensant à Collet, à ses fers !...

ANTHIELME COLLET.

I.

Mon origine. — La caille du petit Bertrand. — Les
petits pâtés. — Les 60 nourrices de madame la gé-
nérale. — Mon départ pour l'Italie. — Retour en
France. — Je suis admis au ~~Prétoire de Fontaine-~~
~~Blanche.~~

Je suis né le 10 Avril 1785, à Belley, dé-
partement de l'Ain, de parens pauvres mais
honnêtes.

Mon père J.-B. Collet, exerçait la profes-

sion de menuisier - ébéniste et ma mère, Claudine Burtin, celle de tailleuse en robes. La fortune de mon père consistait en une petite maison, un jardin et quelques morceaux de terre. Je fus confié aux soins d'une nourrice qui me servit de seconde mère. A six ans mes parens me placèrent chez un maître d'école.

La fatale étoile sous laquelle je suis né devait me tracer une carrière difficile à suivre, en me faisant naître dans les temps les plus agités.

En 93, mon père eut l'imprudence de s'enrôler comme capitaine dans le premier bataillon de l'Ain, et il quitta une famille qu'il aimait et dont il était chéri. Parvenu au grade de chef de bataillon, il fit plusieurs campagnes et trouva enfin la mort au siège de je ne sais plus quelle ville du Piémont.

J'avais alors neuf ans. Comme nous étions trois enfans à la charge d'une mère sans fortune, mon grand-père voulut bien se charger de moi. Il espérait remplacer ainsi le fils qu'il avait perdu; mais la cruelle destinée en avait décidé autrement.

A douze ans, je fus complètement battu pour une sottise qui vous paraîtra bien drôle par elle-même.

J'ai toujours été passionné pour les oiseaux. Mon grand-père me chargea un jour de porter un assignat de 50 fr. à M. Bonnet, marchand de bois, pour quelques fournitures que ce dernier lui avait faites, chemin faisant, je rencontrai un petit garçon nommé Bertrand, qui portait une caille. Je lui proposai de l'acheter, sur son refus de me la céder, je lui offrit l'assignat destiné à M. Bonnet. Il accepta aussitôt, et me remit cette maudite caille, qui m'obligea de mentir pour la première fois de ma vie. On fit des recherches qui, comme on le pense, furent tout-à-fait inutiles. J'en fis quitte sur le moment pour une bourrasque de mon grand-père et pour prendre mes repas au pain et à l'eau.

Trois jours après tout fut découvert. Le petit Bertrand avait changé l'assignat et fait plusieurs emplettes qui avaient donné l'éveil. Monsieur Bertrand, qui était la probité même, soupçonnant son fils d'avoir volé, voulut le battre; alors le pauvre garçon déclara que c'était moi qui lui avait donné le billet de 50 fr., pour prix de la caille. Il voulut s'assurer du fait, prit son fils par la main et l'amena devant mon grand-père. Jugez quel coup de foudre pour moi! Toutes

les explications furent faites en ma présence; il ne me resta plus que la honte d'avoir menti.

Mon grand-père transporté de fureur, alla couper une branche de cerisier et me battit sans miséricorde. Il me renferma ensuite dans un petit cabinet, en me défendant de demander à réparer devant lui; il ajouta qu'il avait averti la gendarmerie pour me faire mettre en prison.

Ma position était affreuse; je me livrai au désespoir. Après avoir bien crié, bien pleuré, je me couchai sur un lit qui était dans le cabinet.

Le soir sur les sept heures, mon grand-père, monta doucement. Je l'entendis et fis semblant de dormir. Il entra, après avoir ouvert la porte avec les plus grandes précautions, s'approcha du lit et leva légèrement les manches de ma chemise, pour s'assurer si les coups que j'avais reçus paraissaient beaucoup, j'en portais effectivement les marques, il poussa un profond soupir, m'embrassa, et s'éloigna en disant tout bas:—
«*Mon petit!*

Cette visite me rassura un peu. A huit heures et demie ce fut lui qui m'apporta mon souper:

— Tenez, Monsieur, me dit-il rudement :

voilà du pain et de l'eau; c'est tout ce que l'on donne aux menteurs.

Connaissant la faiblesse de son caractère et ses dispositions à mon égard, je lui dis:

— Tu devrais bien m'embrasser, car tu m'as fait bien du mal.

Il se retourna d'un air brusque, et me répondit :

— Moi, vous embrasser; si donc! embrasser un menteur! Et il descendit à la cuisine.

Un instant après, ma grand-mère monta. Elle voulut voir le mal que les verges m'avaient fait. Je me mis à pleurer, et elle sortit sans me dire un seul mot, et en laissant la porte entr'ouverte. Je sautai du lit, je descendis tout doucement à la faveur de la nuit, et j'entendis la conversation suivante:

— J'ai réellement fait mal à ce petit, et j'en suis bien fâché, disait mon grand-père.

— Vous êtes un brutal. Autant aurait valu le tuer. D'ailleurs, est-ce que c'est à un enfant que l'on doit confier de pareilles commissions.

— Il fallait pourtant lui faire peur, pour l'empêcher de recommencer..... Allons, va le faire descendre.

Je remontai au plus vite dans ma chambre et me fourrai dans mes draps. Ma grand-mère m'ordonna de la suivre. Je fis d'abord des difficultés, cependant je finis par obéir. J'essayai encore quelques reproches, puis on m'embrassa et tout fut fini.

Peu de temps après, je faisais si bien que toute ma famille me repoussait. Pour comble de malheur, le général D...., qui était notre voisin, conseilla à mon grand-père de me battre jusqu'à ce que je consentisse à travailler en menuiserie. Je l'entendis et me promis à moi-même de lui faire payer cher son conseil. Le lendemain, on voulut suivre l'avis du général; mais j'en esquivai les conséquences en me sauvant de la maison paternelle. Lorsque je passai devant le pâtissier du général D...., il me vint une idée que je mis de suite à exécution. Je commandai pour son compte vingt douzaines de petits pâtés.

Après cette plaisanterie, qui avait fait beaucoup de bruit, il m'était impossible de rester dans le village. Tout le monde riait du général et de l'affaire des petits pâtés. Mais ma vengeance n'était pas complète.

La femme du général était enceinte. Comme elle était très-riche, j'imaginai de

lui jouer un tour qui ne lui serait pas grand tort. Je cherchai dans les campagnes voisines des nourrices pour l'enfant que madame D...., devait mettre au monde. Je lui en trouvai un certain nombre. J'indiquai à toutes un même jour et une même heure pour se rendre chez la malade; et, chacune d'elles, après m'avoir donné un bon diné et un petit présent, me remerciait de la préférence que je voulais lui accorder. Le samedi d'après, à dix heures du matin, on comptait soixante-huit nourrices dans l'antichambre du général D....

On rit beaucoup de cette aventure. Moi seul je n'en riais pas, car le général avait mis la gendarmerie à ma poursuite, bien résolu de me punir de ma sottise. Lui-même me rencontra et voulut m'arrêter; mais je me défendis à coups de pierres, et il fut forcé de battre en retraite. Il me pria ensuite de me tenir tranquille, et de lui expliquer la cause des tours que je lui avais joués. Je lui rappelai alors les recommandations qu'il avait fait à mon grand-père de me donner des coups, et je lui dis que je trouvais juste que ce fût lui qui *payât les pots cassés*. Il se mit alors à rire de tout son cœur et me pardonna en me remettant quelques

pièces d'argent. Il ne s'en tint pas là : il alla trouver mon grand-père, lui défendit de me battre, même de me gronder ; il fit tout ce qu'il put pour réparer ses torts.

J'avais un oncle maternel, qui était prêtre, et curé de la paroisse de Saint-Vincent, à Châlons-sur-Saône. Ce parent ne voulant pas se conformer à la loi du serment exigé par les ecclésiastiques, fut contraint de s'expatrier. Il proposa à mon grand-père de m'emmener avec lui, promettant de se charger du soin de mon éducation : sur ses promesses, mes parens consentirent à mon départ.

Nous nous dirigeons sur l'Italie, nous traversâmes le Valais, nous franchîmes le Simplon et vîmes nous fixer à Domo-d'Oscella, petite ville du royaume de Lombardie, où nous demeurâmes trois ans. Mon oncle remplissait assez mal ses engagements au sujet de mon éducation. De temps en temps il me donnait, à la vérité, quelques leçons, mais les affaires politiques l'occupaient plus exclusivement : en sorte que je grandissais dans la plus complète ignorance.

Nous quittâmes Domo - d'Oscella pour aller à Rome : nous vîmes successivement Milan, Brescia, Mantoue, Modène, Bolo-

gne et Florence. Mon oncle fut retenu dans cette dernière ville par François de Bernis, archevêque d'Albi, qui l'attacha à son service en qualité d'aumônier. Je fus confié à un maître d'écriture, M. Calanbrini. Un an après, mon oncle me retira pour me donner des leçons de latin qui furent assez bien suivies la première semaine ; mais mon parent ne tarda pas à se dégoûter : il m'envoya au couvent de Saint-Laurent pour apprendre le plain-chant. Ainsi s'écoulèrent quatre années. Les fureurs révolutionnaires avaient cessé. Il fut permis aux émigrés de retourner en France. Rien ne put retenir mon oncle : nous revînmes dans notre chère patrie.

Mes parens ne durent pas être satisfaits des progrès que j'avais faits sous mon cher oncle le curé. Ils lui firent de vifs reproches, mais le mal était fait, il fallait le réparer. J'avais un oncle du côté de mon père (Etienne Collet), qui avait fait la campagne d'Égypte avec Bonaparte, en qualité de capitaine du génie. De retour en France, il fut promu au grade de chef-de-bataillon. Je le vis chez moi, où il était venu pour régler des affaires de famille. Il

prit connaissance de ma position, parut en être affecté, et promit de me faire admettre au Lycée de Fontainebleau. (J'avais alors quinze ans et demie.)



II.

Arrivée au Prytanée. — M. de Saint-Germain. — Une connaissance. — Examen. — Brevet de Sous-Lieutenant. — Départ pour rejoindre la 10¹e en station à Brescia.

Bientôt j'étais sur la route de Paris, accompagné de mon oncle. Arrivé à l'école militaire, je fus confié aux soins de M. Tartand et recommandé à M. de Saint-Germain, officier en retraite, intime de mon oncle. J'allais passer mes jours de congé dans cette maison. Au bout de deux mois, je fus

fait caporal, et le cinquième on me nomma sergent.

Tout en apprenant au lycée les secrets de l'état auquel j'étais destiné, je ne fus pas sans être initié à d'autres mystères dont la connaissance prématurée influe souvent d'une manière trop funeste sur la vie d'un homme. Mes camarades n'étaient pas très-édifiants, sur l'article des mœurs surtout. Il leur est arrivé plus d'une fois de me donner de tristes exemples à l'insu des surveillans, dont l'œil n'était jamais assez actif pour les surveiller, ni leur présence assez opportune pour être un frein. *Heureux le père qui peut lui-même orner l'esprit de son enfant et former son cœur!* J'étais trop faible pour résister aux mauvais exemples de mes camarades; j'embrassai leur système, et ne tardai pas à faire une connaissance en ville. Mais la mort enleva la jeune personne avant même que nous eussions noué une intrigue.

Dix mois après mon admission à l'école, je subis mon examen et fus reçu sous-lieutenant malgré mon extrême jeunesse (seize ans et demie). L'on me désigna pour le 101^e régiment de ligne, stationné à Brescia. J'y fus reçu par le colonel Cardenat, et placé dans la 5^e compagnie du 3^e bataillon.

III.

Le supérieur des Capucins de Saint-Joseph. — La pierre à enfoncer le mou. — Intrigue amoureuse. — Un avis salutaire. — Conversion. — Retour au libertinage. — Blessé, je suis évacué à l'hôpital Saint-Jacques à Naples.

Si mon oncle le curé avait négligé mon instruction, il avait, du moins, jeté dans mon cœur quelques principes religieux dont je voulais faire ma règle de conduite; mais il est bien difficile de remplir les devoirs de chrétien dans l'état mili-

taire sans s'exposer aux railleries et aux sarcasmes de ses camarades. Je fus un exemple de cette vérité.

Pendant mon premier séjour à Brescia, j'assistai ponctuellement aux offices du couvent des capucins de Saint-Joseph, ce qui me valut la connaissance du supérieur. Je visitai ce bon religieux autant que mes occupations militaires me le permettaient. Ces visites me valurent le surnom d'officier-capucin. Avec plus de caractère, j'eusse bravé cette plate raillerie; mais j'étais jeune. D'ailleurs, le sergent-major de ma compagnie, qui était un ancien militaire, sous-officier depuis douze ans, était mécontent de voir une sous-lieutenance à un *blanc-bec* comme moi. Aussi se promit-il d'en tirer vengeance, et voici comment il s'y prit.

Il m'aborde un jour avec respect, et me dit: — Monsieur n'est sans doute, pas encore au fait de son service? Je lui avouai naïvement que non. Alors, il m'assura de son dévouement et de son désir de m'être agréable.

Pour commencer, il me prit à part et me dit de l'air le plus sérieux: — Vous ignorez, sans doute, que c'est vous qui

devez aller chez le capitaine pour lui demander *la pierre à enfoncer le mou*. Le lieutenant a rempli hier cette mission, c'est votre tour aujourd'hui.

Incapable de le soupçonner de mensonge, je lui demandai l'adresse du capitaine, qu'il me donna avec beaucoup d'empressement, et je me rendis aussitôt chez M. Huart. Après les compliments d'usage, je lui exposai le message que je venais remplir auprès de lui, c'est-à-dire que je le priai de me donner *la pierre à enfoncer le mou*. Voyant qu'il ne me répondait pas et qu'il me regardait d'un air étonné, j'ajoutai que je venais de la part du sergent-major.

— Et bien! s'écria M. Huart, il vous a trompé. Mais, continua-t-il plus bas, de pareilles farces sont bonnes avec les recrues; on ne se joue pas d'un officier. Et il sortit sans me dire un mot de plus.

Le sergent-major alla expier sa plaisanterie dans la prison de la ville, où il resta pendant un mois. Mais je n'en fus pas moins couvert de ridicule. On me montrait au doigt et je ne pouvais plus dire un mot qu'on ne me rappelât ma *boulette* chez le capitaine Huart. Je fus, comme l'on

pense, singulièrement affecté de cet événement.

Dès-lors mes visites au couvent de St-Joseph furent moins fréquentes : je renonçai même à voir un ecclésiastique d'une paroisse voisine, et tout cela pour éviter de nouvelles plaisanteries de la part de mes camarades. Désormais comment passer mon temps ? Le hasard vint à mon aide. Je fis assez singulièrement la connaissance de l'épouse d'un de nos capitaines, qui, dans ce moment, était aux bataillons de guerre.

C'était dans une promenade. Une grosse pluie m'avait obligé d'entrer dans une petite *villa*, qu'en France nous nommerions guinguette. J'y rencontrai une dame qui s'y trouvait avec sa gouvernante pour même motif. Elle était Française. Il ne fallut pas long-temps pour entrer en conversation. On parla d'abord de la guerre, et ce fut à ce propos que j'appris que le mari de cette dame faisait partie de mon régiment.

— En vérité, monsieur l'officier, je ne sais pas ce que pense le ministre de tenir si long-temps mon mari loin de moi, dans un pays étranger surtout, où il est difficile de faire des connaissances : aussi je sèche d'ennui ; et si la musique n'était pas là

pour me consoler, je ne sais ce que je deviendrais.

— Madame est musicienne ! Je le suis aussi un peu ; et comme notre position est, à quelque chose près, la même, nous pourrions en charmer l'ennui par ce moyen, si ma proposition pouvait lui sourire.

— Très-volontiers, monsieur, nous parlerons de la France, de Napoléon, de nos armées.

Le soleil avait dissipé les nuages. Il était permis de retourner à la ville, où j'accompagnai madame la capitaine jusqu'à son logement, dont j'eus soin de remarquer le numéro, je regagnai ma chambre enchanté de ma bonne fortune. Impossible de dormir.... Je faisais des châteaux en Espagne...

Le lendemain, après mon dîner, je me hâtai d'aller offrir mes hommages à ma compatriote, qui me reçut avec beaucoup d'amabilité. J'y retournai tous les trois jours. Nous étions en pleine connaissance. Mes visites devinrent plus assidues. Nous faisons de la musique. Elle savait machinalement toucher du piano, mais en revanche elle chantait à ravir. Deux mois s'écoulèrent de la même manière, sans qu'il y eut rien dans nos entretiens qui

respirât le moins du monde la passion ou un sentiment tant soit peu tendre. Un soir pourtant que nous nous étions permis un peu de gaité, elle me pria de lui chanter quelque chose de joli, de bien joli.

— Vous me mettez, madame, dans l'embarras, lui disais-je; je suis peu au courant des nouvelles romances.

— Allons, allons, cela vous plaît à dire, mon gentil officier: un peu d'obéissance et de bonne volonté: on gagne toujours à contenter les dames, et à moins d'encourir la perte de mon estime, vous ne persisterez pas dans votre.....

— Pour vous prouver, madame, combien j'attache de prix à votre bienveillance, je souscris à tout ce que vous exigez, à condition, pourtant, que vous ne serez pas sévère sur le choix du morceau que je vais chanter.

— D'accord.

— Me voici composant mon air, mon visage, puis je commence par vous entonner le plus gravement du monde et sur un ton de chœur, un *Magnificat* en musique capable de réjouir les saints.

— A ravir, chah mant fripon..... pouf!..... c'est à mourir de rire.... C'est bien là l'ori-

ginalité française!.... C'est égal, je suis contente de votre *opéra*... Je vous tiens quitte du récitatif.

Pour me prouver, sans doute, d'une façon plus évidente sa satisfaction, l'aimable dame flatta deux fois, d'une main blanche, mignonne et potelée, mon menton en signe de caresse. Tout autre eût chanté victoire dans son cœur, mais moi! je ne voyais en tout cela que chose naturelle. Je ne m'y arrêtais pas.

A quelques jours de là, madame P...t voulut bien m'inviter à sa table. Nous dînâmes de fort bon appétit l'un et l'autre; mille petits propos les plus naïfs, les plus piquans avaient égayé notre tête-à-tête.

Il se faisait tard.

Savez-vous, mon ami, que nous avons perdu la maîtresse de la maison? La pauvre fille! Je la vois toutes les nuits à mes pieds, à mon chevet! Je ne crains pas d'avouer ma faiblesse, j'ai toujours eu peur des revenans... Dieu! est-on malheureuse en l'absence d'un mari!

— Vous craignez les revenans! Il n'y a rien en cela qui m'étonne, seulement, cette maladie nous est commune.

— Vous aussi vous craignez les follets

Charmant en vérité! En ce cas, demeurez ensemble. Les revenans auront beau jeu s'ils viennent nous attaquer.

— Votre société, madame, est trop douce, trop aimable, pour ne pas éprouver du regret lorsqu'il s'agit de s'en séparer; mais en demeurant plus long-temps avec vous, je craindrais moi-même de vous paraître indiscret; vous ne trouverez donc pas mauvais que je prenne la liberté de vous offrir...

— Non, non, je ne permets rien.... Vous en aller!.... Y pensez-vous?.... Un officier français abandonner une dame au moment où... Ah! j'ai meilleure opinion de votre galanterie.

— Cela me suffit, madame; mais je ne vois rien ici qui m'annonce l'établissement d'un lit, et cependant.....

— Là... tout près, dans ce petit cabinet... Nous attendrons ensemble les revenans.

Je demeurai confus, mais le moyen de reculer.... Minuit sonne.... Tout dort à la maison... Deux personnes exceptées.

Le lendemain, mon gousset se trouva orné d'une superbe montre d'or, *butin remporté sur les latins vaincus.*

J'allais voir madame P... t plus souvent, Mes visites ne manquèrent pas d'être re-

marquées des commères du quartier, qui en jasèrent avec leurs maris; ceux-ci en firent part à leurs barbiers, et bientôt la ville entière fut au courant de mon histoire.

Un jour je suis accosté par un officier. C'était je crois, au spectacle.

— Jeane homme, me dit-il, écoutez-moi, et surtout remarquez bien ce que je vais vous dire :

« Vos assiduités auprès de madame P... t sont connues. Prenez garde que cela n'aille aux oreilles du capitaine: il y va pour vous de la vie. »

Mon homme disparaît aussitôt comme un éclair.

Est-ce un jaloux? est-ce un véritable ami? Je ne savais que penser. Quel parti prendre? être amoureux, aimer la vie, et cependant se voir obligé de faire un choix. Ah! dussé-je passer pour un lâche, je me décidai à vivre, et, soit dit sans déplaire au sexe, le sentiment de l'existence l'emporta, sur celui de l'amour. D'ailleurs mes bons parens m'avaient recommandé d'être sage, et je commençais à me repentir d'avoir oublié leur conseil. C'en est donc fait, je ne reverrai plus madame la capitaine; c'est

bien fort, oh! bien fort; mais aussi un coup de pistolet...

La fête de pâques approchait, et comme j'avais formé le projet d'une sincère conversion, j'allai trouver le supérieur des Capucins et lui fis l'aveu de mes fautes. Le bon père m'accueillit comme l'enfant prodigue, me donna de salutaires conseils, et me fit promettre de rompre les liens criminels qui m'avaient attaché à une maîtresse. Je promis, ou plutôt je commis un parjure. Cette maîtresse de mon jeune cœur, je la trouvai par hasard à la promenade; elle m'accoste: j'entends sa voix de Syrène; ses accents vibrent délicieusement dans mon cœur. Malheureux! qui l'avait poussé aux pieds d'un prêtre? qu'est devenue cette terreur de la mort qu'en vain tu cherchais à combattre il y a quelques jours?... Oh! ces craintes n'avaient été que l'effet d'une impression passagère;... la raison avait repris son empire;... ce mari réputé si redoutable, est peut-être l'homme du monde le plus pacifique; et puis, au fait, alors même qu'il me fallut descendre en champ clos, est-il écrit que j'y perdrai la tête? que le sort sera de fer pour moi? Réflexions faites, arrive que pourra.... quant aux avis de mes parents,

c'est maintenant une surabondance de sollicitude maternelle. Sous la protection de cette philosophie, je continuai comme par le passé.

Bientôt le dépôt eut ordre de se rendre à Bologne. Madame P....t demeura à Brescia.

Il y eut beaucoup de larmes à mon départ.

A Bologne, je fis la connaissance d'une jeune demoiselle qui ne repoussa pas mes hommages. Nos amours furent de courte durée: un détachement fut désigné pour les bataillons de guerre, j'en fis partie.

Avant mon départ je revis madame P...t. Elle était arrivée de la veille.

Ayant reçu l'ordre d'aller rejoindre son mari, et informée que je devais partir avec le détachement, elle fut trouver, à mon insu, le commandant, pour lui demander la permission de l'accompagner dans son voyage, elle lui promit de se trouver chaque soir à l'étape avec lui. Cette permission obtenue, nous fîmes nos dispositions de voyage et nous nous mîmes en route le lendemain. Nous marchâmes à la suite du détachement les deux premiers jours; mais bientôt fatigués de cette manière de voyager, nous prîmes l'avance. On s'arrêta plu-

sieurs jours à Cannes, à Lorette, à Rome, etc. Enfin, nous arrivâmes à Torazini, où M. P...t commandait la place.

Le capitaine fut enchanté de la santé de son épouse. Il me remercia poliment des soins que je lui avais rendus durant le voyage.

Le régiment arriva cinq jours après, et M. P...t fut désigné pour aller commander la place de Fondi (petite ville des états napolitains).

Pendant notre séjour à Fondi, je fis connaissance de plusieurs officiers : madame P... tomba malade et mourut. Son mari fut inconsolable. Il partit peu de jours après pour Gaëte, où il fut tué d'un éclat d'obus. Le lendemain, je fus blessé moi-même au côté droit, et porté à l'ambulance, d'où je fus évacué à l'hôpital Saint-Jacques, à Naples, pour y être traité.

IV.

L'aumonier. — Le legs. — L'Exeat.

Cette blessure me dégoûta entièrement de l'état militaire. Quoi! disais-je, pour la première fois que je parais devant l'ennemi, je suis blessé! Ah! je ne veux plus servir!

En effet, je ne songeai plus qu'aux moyens de me retirer du service. J'avais plusieurs plans en vue à ce sujet.

D'abord mes intentions étaient de feindre de souffrir beaucoup de ma blessure.

En second lieu, je formai le projet de me faire recevoir dans une communauté religieuse : je m'arrêtai à ce dernier parti, et j'en fis part à M. l'aumônier de l'hôpital, qui était religieux de l'ordre de Saint-Dominique.

Il ne me désapprouva pas ; me promit même sa protection, et me tint parole.

Chaque jour j'étais sûr de recevoir sa visite et ses conseils. Soyez tranquille, me disait-il, guérissez-vous bien, votre affaire est sûre.

Durant mon séjour à l'hôpital, on apporta dans ma chambre un chef de bataillon dangereusement blessé. Quelques jours de repos et les soins que je m'étais efforcés de lui rendre ne laissèrent pas que d'améliorer son état. Il se montra sensible, et s'informa de mon pays. Ce fut avec un vif plaisir qu'il apprit que j'étais des environs de Lyon, et qu'il retrouvait un compatriote. A la fin de la semaine la maladie empira : des crises violentes, se succédant avec rapidité, firent

craindre pour ses jours. Il me donna une bourse renfermant cent soixante-cinq pièces d'or, de vingt quatre francs de France, une pièce de six francs et une de quinze sous, deux bagues, l'une surmontée d'une topaze, l'autre couronnée d'un brillant d'une valeur de douze cents francs ; une montre d'or, à répétition.

Tous ces objets devaient me rester. Je fus chargé d'adresser un portrait de femme à madame Thibaudier, à Grenoble, place Saint-André, n° 28.

J'avais aussi en dépôt son portefeuille, qui renfermait plusieurs lettres de famille, lesquelles, à en juger par le style, ne semblaient pas avoir été dictées par une imagination bien savante.

Le chef de bataillon portait le nom de Novel. Il ne survécut que huit jours à ses blessures, en sorte que je demeurai tranquille possesseur de tout ce qu'il m'avait remis.

Ma santé se rétablissait chaque jour, et bientôt je me vis en état de pouvoir exécuter le projet que j'avais concerté de l'avis de M. l'aumônier. Je réclamai mon exeat.

A ma sortie de l'hôpital, cet ecclésiastique me conduisit chez un marchand d'habits. L'uniforme militaire fit place à l'habit bourgeois. Nous partîmes pour Cazerte.

V.

Le frère de l'Aumônier. — Les Missionnaires. — Maladie. — Succès dans les études. — Succès en chair. Chute morale. — Sacrilèges. — Remords. — Hypocrisie. — Monseigneur Dérosa. — Je reçois la tonsure. — Mission apostolique. — Quêtes. — Abus de confiance. — Soustraction de passe-ports en blanc. — La Bague. — Correspondance. — L'Escompte. — Fuite — Le Voiturier obligeant. — Tête-à-tête. — Un Faux.

Non loin de Cazerte, sur la penchant d'un joli vallon, le voyageur remarque ce qu'en France nous appelons un bien de campagne, mais ce que les Italiens sont convenus d'honorer du noms poétique de *villa*.

Deux allées bordées de tilleuls conduisent à la principale porte d'habitation.

— Voilà, dit l'aumônier, votre retraite.

A peine avait-il achevé ces mots, que nous nous trouvâmes dans une vaste cour, entourés des habitans de la maison.

On nous conduisit dans un salon, où nous fûmes accueillis par le frère de mon protecteur.

Après les complimens d'usage, M. l'aumônier prit son frère par le bras et l'entraîna dans le jardin. Leur promenade dura près d'une heure. Pendant ce temps, on préparait le dîner.

Nous sommes à table. De temps à autre, mon hôte jetait les yeux sur moi. Je gardais un morne silence, que l'ecclésiastique se décida enfin à rompre.

— Allons, monsieur, il faut avoir du courage, vous serez bien ici.

A son tour, le maître de la maison prit la parole :

— Mes amis, dit-il à ses enfans, pour qui j'avais été jusque-là le point de mire, il faudra faire en sorte de rendre le séjour de notre maison agréable à monsieur; il doit rester avec nous.

Un signe d'adhésion respectueuse fut la réponse des marmots.

Je répondis de mon mieux à toutes ces démonstrations de civilités.

Après le dîner, on fit un tour de promenade dans le verger, et la soirée se passa d'une manière fort agréable pour moi.

Le lendemain, M. l'aumônier reprit la route de Naples, promettant de venir me voir sous peu de jours.

Six mois s'étaient écoulés depuis mon entrée dans cette maison, pendant lesquels je fus l'objet des soins les plus assidus, des attentions les plus bienveillantes et les plus amicales. Jamais je n'oublierai l'hospitalité vraiment romaine de mon hôte de la villa.

Enfin, le jour arriva où il fallut prendre congé de lui et de son intéressante famille.

Mon protecteur m'accompagna chez les missionnaires du couvent de Saint-Pierre à Cardinal, où je fus reçu comme novice le 5 février 1806. Trois jours après mon entrée chez ces bons religieux, je tombai malade. On me plaça à l'infirmerie dans la compagnie de quatre religieux. Ma maladie étant devenue sérieuse, on m'administra les derniers sacremens; je touchais à la tombe. J'eus le malheur de voir rétablir ma santé

au bout d'un mois. Ah ! lecteur, ce fut en effet, pour moi un grand malheur d'avoir survécu à cette maladie ! Que de souffrances, de misères, de pleurs et de remords la mort ne m'aurait-elle pas épargnés en terminant ma vie exempte jusqu'alors de crimes ! Alors j'étais sans souillures ! Oui ! j'ose le dire : si des circonstances malheureuses ne m'eussent pas livré aux vicissitudes d'un sort rigoureux, je me serais fait remarquer par des bienfaits, car j'étais né sensible !....

Après mon rétablissement l'abbé-supérieur, voulant s'assurer par lui-même du degré d'instruction que je possédais, me fit appeler dans son cabinet, où il m'interrogea sur quelques questions grammaticales.

Mes réponses le convinquirent du besoin où j'étais de recommencer mes études. Il fallut me remettre aux premiers élémens de la langue latine. Je travaillai avec ardeur ; chaque leçon était marquée par des progrès, et en très peu de temps, je fus à même d'expliquer passablement les auteurs de quatrième.

Il est vrai de dire que mes études étaient dirigées par un excellent maître, qu'encourageaient encore ma bonne volonté et mon application.

Le supérieur était enchanté d'avoir trouvé un novice dont les dispositions faisaient concevoir de si grandes espérances pour son ordre et pour l'Eglise : il ne me rencontrait jamais sans me dire quelques mots flatteurs pour m'encourager.

Le bon abbé était dans l'habitude de faire lui-même, une fois chaque semaine, un cours d'éloquence sacrée aux novices qui étaient sur le point d'entrer dans les ordres. — Les élèves devaient apprendre quelques sermons des orateurs les plus célèbres, qu'ils récitaient en présence du supérieur.

Le but de cet exercice était de faire de bons prédicateurs ; aussi avait-on soin d'instruire les élèves sur la prononciation et sur le geste.

J'avais obtenu la permission d'assister à ce cours : je sentais un goût si prononcé pour ce genre d'étude, que je me mis en devoir d'apprendre des sermons de Massillon. On verra plus tard l'usage que j'ai fait de ce travail.

Un jour que les jeunes gens étaient réunis je demandai la permission de monter en chaire.

Ma demande excita dans l'assemblée une hilarité générale.

Il était étrange, en effet de voir un mince élève de troisième prétendre aux honneurs de la tribune. Je sentais moi-même mon ridicule; mais, fort de ma mémoire et de mes dispositions, j'insistai,

Figurez-vous quarante élèves théologiens se serrant autour de moi, dans l'impatience d'une curiosité maligne. J'avoue que je ne fus pas exempt d'un peu de timidité: mais enfin je pris mon aplomb, et me tirai d'affaire avec les honneurs du triomphe.

En descendant de chaire, je reçus les complimens du père-abbé; mais comme j'avais appris mes sermons sans son agrément, il crut devoir m'infliger une légère punition, à laquelle je me soumis avec toute l'humilité d'un parfait religieux. Le reste de mon auditoire, dont les dispositions s'étaient montrées d'abord si hostiles, me complimenta après le supérieur. Ce succès commença ma réputation.

Mon professeur redoublait de soins; de mon côté, je travaillais nuit et jour, remerciant Dieu, dans le secret de mon cœur, de la grâce qu'il m'avait faite de m'inspirer la pensée de me consacrer à lui.

J'étais le plus heureux des hommes. Je croyais formement à toutes les vérités de

notre sainte religion; mais il était écrit que l'édifice que j'élevais dans mon imagination serait renversé par le souffle funeste des passions.

La vive foi dont j'étais pénétré ne devait briller dans mon âme qu'autant que la corruption ne viendrait pas en éteindre la lumière. Oui, lecteur, j'étais heureux. Le cloître est un séjour de tristesse et d'ennui pour l'homme accoutumé aux tracasseries du monde; mais que de délices il offre à celui qui recherche la vertu pour la pratiquer. Oh! que de fois ai-je repassé dans l'amertume de mon souvenir, ces journées délicieuses partagées entre la prière et l'étude! Combien de fois me suis-je rappelé ces bons cénobites qui répandaient autour d'eux la bonne odeur de leur vertu! Souvenirs amers, pensées déchirantes qui aggravez, s'il est possible, la pesanteur de mes chaînes. Oh! fuyez, fuyez loin de moi et me laissez avec mes remords!.....

Deux années s'étaient écoulées depuis mon entrée chez les missionnaires: j'avais essayé le joug du Seigneur et je le trouvais plein de douceur: son fardeau ne m'offrait rien que de facile et de léger; ma conduite avait été en tout conforme à celle de mes

frères, Malheureux! le démon de l'impureté conjure ma perte, et cette âme jusque-là si pure, si chaste, cette âme trop faible, non pas encore suffisamment affermie dans la vertu, un jour elle se rendit criminelle pour long-temps!...

Ici commence l'ère de mes turpitudes : c'est en commettant effrontément un sacrilège, en profanant indignement ce que la religion a de plus sacré, que j'entrai dans la funeste carrière dont le but devait être un bagne et des fers!

Ces réflexions d'un galérien peuvent paraître étranges à quelques lecteurs. Collet, scrupuleux en matière de religion!... Collet parlant du sacrilège avec toute l'horreur d'un théologien ou d'un membre de l'inquisition!... Sans doute, il ne renonce encore pas à exploiter la crédulité publique, car peut-il de bonne foi s'alarmer tant pour une peccadille escamotée à son confesseur, lui qui s'est illustré par des tours de passe-passe mille fois plus graves, sans pourtant que ces réminiscences paraissent lui donner les moindres craintes sur son salut éternel.

Libre à tous de m'interpréter comme ils l'entendent. Pour moi, je ne me sens ni assez de philosophie pour faire l'esprit-fort, ni

assez de courage pour trahir ma conviction.

Depuis ma chute je n'étais plus qu'un loup au milieu de la *bergerie*. Tous mon extérieur, composé sur le modèle de mes condisciples, n'était qu'un vil plâtrage, ou plutôt, c'était le moyen que me suggérait une infernale hypocrisie afin de me maintenir dans cette sainte maison, dont j'étais indigne de respirer l'air. On sent bien que les choses ne durent pas demeurer long-temps en cet état.

Chaque jour plus docile à écouter mes passions, je m'y livrai sans scrupule : le dégoût de vivre avec des moines succéda au plaisir que j'en ressentais d'abord, et bientôt une seule pensée, celle de m'arracher au cloître m'occupait continuellement.

Cependant l'abbé, fasciné par mes dehors trompeurs, me fait donner la tonsure cléricale que je reçois froidement.

Quelques mois s'écoulent. Monseigneur Dérosa, évêque de la Valina, vint un jour visiter le couvent, confère les ordres mineurs à plusieurs novices, moi compris.

Je franchissais ces deux premiers degrés de la hiérarchie ecclésiastique sans éprouver cette émotion douce mais sensible, qui

prend sa source dans la véritable vocation, et chaque fois je renouvelais *l'acte horrible de Judas*.

La maison de Saint-Pierre était chargée d'envoyer chaque année des missionnaires pour prêcher dans les différentes provinces du royaume. Comme on disposait des sujets pour aller faire une mission en Pouille, le supérieur des missionnaires désignés, me demanda comme aide dans l'instruction des enfans, car ces missions étaient toujours composées de quatre prêtres et de deux clercs.

Le prieur consentit à cette demande à ma grande satisfaction. On s'occupa des préparatifs du voyage, et le jour du départ arriva bientôt. J'emportai avec moi mon or, ma montre à répétition et mes deux bagues que j'avais soigneusement conservées.

Ce fut à la ville épiscopale de la Valina que nous commençâmes nos missions.

La petite troupe des missionnaires fut accueillie par les habitans avec de grandes démonstrations de plaisir et de piété, la foule s'attachait à nos robes, faisant retentir l'air de mille actions de grâces, bénissant le Dieu au nom duquel nous étions envoyés.

Ne pouvant que remplir des fonctions su-

balternes, attendu que je n'étais pas même sous-diacre; je fus chargé de faire des quêtes, on s'en rapportait, à cet égard, à mon zèle pour les intérêts de l'Eglise et des pauvres.

Lorsque le supérieur des missionnaires m'en fit la proposition, j'acceptai d'autant plus volontiers que je considérais cette mission comme l'unique moyen que le hasard pouvait me procurer pour fuir de la communauté, où il m'était impossible de demeurer plus long-temps. Je possédais uniquement les modiques valeurs qui m'avaient été données par le commandant Novel. Il fallait donc trouver le moyen d'augmenter mes ressources.

Je rendis d'abord un fidèle compte de mes quêtes, me réservant toutes celles que je fis ensuite jusqu'à notre retour au couvent: en sorte qu'à la fin de notre tournée, mon petit trésor se trouvait augmenté de *trois mille francs*; encore fut-on fort content de moi, puisqu'on voulut bien préconiser ma conduite.

Le supérieur me donna sa main à baiser promettant d'écrire à l'évêque pour me faire donner le sous-diaconat; mais le prélat répondit qu'il me fallait avoir un exéat de

mor évêque diocésain, et une dispense du St-Siège, attendu que j'avais été militaire.

J'étais d'autant plus embarrassé pour obtenir l'excorporation dont il est cas, que mon diocèse avait été supprimé lors de la révolution de 1793, et que j'appartenais actuellement à celui de Lyon. De tout cela, ce qui me chagrivait le plus, c'était ma désertion comme officier.

Dans cette occurrence, je priai l'abbé de remettre à un autre temps mon ordination, afin d'employer tout celui qui s'écoulerait à me procurer les deux pièces indispensables qu'exigeait Monseigneur de la Valina.

Mes communions indignes, le zèle et l'intelligence dont j'avais fait preuve, dans les quêtes de la mission, me plaçaient plus avant que jamais dans la confiance des supérieurs. Il s'agissait d'instruire des enfants pour la première communion; on ne fut pas long-temps à délibérer à quel religieux il convenait de confier cette mission qui demandait de la capacité et des vertus. Le choix tomba sur moi.

Parmi les jeunes enfants que je catéchisais, se trouvait le fils de M. le Syndic dont je fis bientôt la connaissance.

Un jour que j'allais voir ce magistrat et

que je me trouvais seul dans son cabinet, je fis main basse sur quelques feuilles de passeport en blanc, signées de lui. Je prévoyais que je pourrais avoir besoin de ces feuilles dans la suite. On verra que ma prévision était juste. Il m'était facile, possédant un passe-port et de l'argent, de sortir de la communauté, qui me semblait désormais un séjour affreux et dégoûtant.

Les missionnaires avaient à Naples un banquier qui était spécialement chargé de négocier les rentes des religieux. Ce banquier possédait à Cardinal une superbe propriété. Il venait souvent nous faire visite: j'eus occasion de le voir et de l'entretenir plusieurs fois en présence de l'abbé. Ces conférences m'inspirèrent l'ingénieux moyen d'arrondir mon *avoir* aux dépens du banquier, dont la bonne figure était celle d'un homme qui croirait faire une injure au genre humain s'il se méfiait de son semblable.

Voici donc le ressort que je fis jouer pour en faire ma dupe.

J'aborde le supérieur, je lui dis que j'ai une rente de dix mille fr.; qu'ayant déserté du régiment, cette rente ne me vient plus, mais que je ne voyais aucun inconvénient

à la négocier avec le banquier ordinaire de la maison, si toute fois sa révérence l'agrée; que, du reste, mon intention est d'employer cette rente au bénéfice de la communauté qui m'a si charitablement accueilli.

Le supérieur me donna main-levée pleine et entière, et le lendemain de cet entretien, à l'aube du jour, j'étais sur la grande route de Naples.

J'étais porteur d'une lettre pour le banquier et d'une petite boîte renfermant une bague montée en diamant qui devait servir de modèle pour en acheter une pareille.

Chemin faisant, l'idée me vint de prendre connaissance de la missive dont j'étais porteur.

Autrefois ma conscience timorée aurait rejeté bien loin cette tentation, comme étant inspirée par le démon de la curiosité; mais alors je commençais à m'aguerrir contre toute espèce de scrupules; d'ailleurs, il importait à mes projets de connaître les propositions qu'on adressait au banquier. Une seule difficulté m'arrêtait. Comment dé-cacheter la lettre sans laisser de marques susceptibles de trahir mon indiscretion? le besoin est ingénieux. Voici comment je m'y pris.

Je fis halte à une petite auberge sur ma route. Puis avec un vase rempli d'eau en ébullition, je parvins à faire amollir la cire en la soumettant à l'action de la vapeur: tout cela réussit à merveille, sans que le papier en fut endommagé.

Voici, à peu de chose près, le contenu de la lettre:

L'ABBÉ SUPÉRIEUR DES MISSIONNAIRES DE
SAINT-PIERRE, A CARDINAL,

A *Monsieur T....*, banquier, à Naples,

« MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous adresser un de
« mes religieux à qui j'ai permis de négocier une rente de dix mille francs par an.
« Il y a trois ans qu'il n'a rien reçu, d'où
« il résulte qu'il lui est dû trente mille fr.,
« que vous pourriez négocier avec lui.
« Ce jeune homme est Français d'origine.

« Il est recommandable par sa naissance et par ses dispositions au sacerdoce.

« Je l'ai chargé d'une bague montée en diamant, dont je vous prie d'acheter la parure pour mon compte, chez monsieur Horlando. Vous voudrez bien m'en faire connaître le prix.

« J'ai l'honneur, etc. »

Rendu à Naples, mon premier soin fut de me rendre chez le banquier.

Impossible de dire toutes les civilités que me fit cet homme de finances.

Chaque ligne qu'il lisait était régulièrement suivie d'une profonde inclination : je tâchais de ne pas me trouver en reste ; enfin, après avoir entièrement pris connaissance de la missive, il s'informa du pied-à-terre que j'avais choisi.

— Je descends de voiture à l'instant même ; j'étais bien aise de vous saluer, monsieur, avant de chercher un hôtel.

— En ce cas, monsieur l'abbé, je vous remercies chez moi, si toutefois cette proposition peut vous sourire. Nous ferons en sorte de vous procurer les commodités et les soins qu'exige votre position ; du reste, vous au-

rez affaire à un hôte dont le cœur fera tous les frais de l'hospitalité.

Bien entendu que je ne résistai pas à cette invitation napolitaine. Tout autre en eut été plus digne. Pauvre banquier ! que ne lisais-tu dans mon cœur !

Dans la soirée, nous négociâmes mes prétendues rentes ; à cette condition, qu'il me serait escompté une somme de 22,000 francs avant mon retour au couvent.

Le lendemain, je sortis de l'hôtel au point du jour. La matinée se montrait belle. Il fait bon respirer l'air, à Naples, au milieu d'une allée de tilleuls fleuris, dont les parfums font de la grande place un boudoir coquet et enchanteur.

Dix fois j'avais parcouru diagonalement ce quinconce odoriférant. Mille projets se croisaient dans ma tête. C'en est fait, *banquier, sultane, couvent, je vous fais mes adieux.*

Adieu ! cloître où deux ans de vertus pâlirent devant un moment de faiblesse !... Un séjour affreux doit succéder à ton séjour de paix.

Sultane ! livrée d'hypocrisie, manteau du vice, adieu ! tu sera vengée...., *Le droguet rouge, te remplacera sur mon corps criminel.*

Et vous, la probité même, vous, ma dupe,

vous, ma victime, recevez aussi mes adieux ; vous signez *ma condamnation* ; votre excès de confiance ébrèche votre fortune, *mon crime me déshonore pour jamais*.

Où trouver maintenant un voiturier assez obligeant pour seconder ma fuite, et surtout assez discret pour la tenir cachée ?

Un gars, aux épaules larges, à la mine rubiconde et enjouée, portant sur le coin de l'oreille l'immense bolivar de rigueur, s'avance de mon côté, comme si mon génie ou plutôt le démon l'avait inspiré.

J'entraî en marché avec lui, nous convînmes de l'heure du départ ; après quoi le phaéton me proposa une promenade au bord de la mer.

— Vous êtes des gens bien heureux, vous autres, messieurs les voituriers.

— Pourquoi, monsieur ? j'ene vois pas que le sort des hommes de prières soit à plaindre : bonne table et bon lit, et puis pour toute besogne, chanter des *Alléluia* ; voilà le résumé de votre vie.

— C'est juste ; mais aussi, en revanche, libre à vous d'aller voir les belles, mais nous !.....

— Quoi ! vous pensez aux belles, si donc ! c'est bon au vulgaire de se prendre aux piè-

ges du sexe ; mais un ecclésiastique.... Au fait, tout git dans l'imagination.

— Je ne vous comprends pas.

— Ah ! c'est que, voyez-vous mon frère, je n'ai pas appris à m'exprimer d'une manière conforme à ce que vous appelez la philosophie..... Souvent je pense mieux que je parle.... Faut avoir des égards.... Je voulais vous dire que l'amour pour le sexe est une flamme d'autant plus vive qu'elle s'éteint plus brièvement : c'est un rêve creux, une hallucination, comme le disent nos modernes romantiques, une exaltation du cerveau qui nous égare, nous entraîne à mille folies que nous détestons, désavouons lorsqu'arrive le moment lucide où notre raison prend le dessus et nous fait remarquer, à la lueur de son divin flambeau, la réalité des choses sous leur véritable aspect.

Ce galimatias de cocher me fit rire.

— En sorte que vous condamnez l'amour ?

— Vous ne m'entendez encore pas ; que saint Francisco me soit en aide ; je suis loin, bien loin de mettre l'amour à l'index ; je dis seulement que c'est une passion : or, disent nos directeurs, une passion est quelque chose de violent, quelque chose qui ne saurait avoir de durée ; ce quelque chose est

donc à mépriser, ou du moins mérite si peu notre attention, qu'il n'est pas la peine qu'un laïque sèche sur pied ou qu'un moine se damne bénévolement à cet égard.

— D'accord : il faut aimer les femmes à cause de leurs vertus ?

— C'est ça. Avec moins de mots, vous trouvez juste. Tenez, c'est par expérience que je parle de cela : à la Saint-Léon prochaine, j'aurai atteint ma vingt-deuxième année. Depuis l'âge de dix-huit ans, j'ai colporté mes hommages dans toutes les paroisses de la contrée. Eh bien ! aujourd'hui, c'est comme auparavant, ni plus ni moins, les passions s'évanouissent, l'homme reste avec ses mérites s'il en a.

— Vous me faites l'effet d'un bon enfant, et en approuvant la moralité de vos raisonnemens, je me sens le plus vif désir d'en goûter mieux la sagesse en faisant l'apprentissage de votre expérience. Êtes-vous homme à me seconder ? Vous m'entendez-bien. Il s'agit uniquement de me mettre sur cette voie où vous avez tant acquis pour le bonheur de vos jours à venir ; ne craignez point vos peines, mon amitié d'abord, de l'or à pleines mains, tout cela est à vous, répondez.

— Par Notre-Dame de Lorette, signor, vous serez satisfait, répond le rusé gaillard, séduit à la vue d'une bourse que je faisais briller à ses yeux.

Je glissai deux louis dans la main du cocher, le priant de m'accompagner chez un marchand tailleur où je fis emplette d'un riche costume bourgeois.

— Prenez ces effets, dis-je à mon homme, occupez-vous de me trouver sur-le-champ *une connaissance* de votre choix. Demain matin à onze heures, vous viendrez me prendre à l'hôtel du banquier Torlona, comme si vous deviez me conduire au couvent, et après, vous pouvez compter sur *quatre cents francs* de récompense.

Je retournai chez M. Torlona. Je reçus vingt-deux mille francs en pièces d'or, plus trois bagues, celle qui m'avait été donnée pour modèle non comprise.

Après ce *coup de commerce*, opéré non dans l'intérêt du Banquier ni dans celui du lapidaire qui avait confié les trois bagues, nous nous mîmes à table. Le lendemain, le voiturier se rendit à l'heure dite. Le banquier eut soin de prendre le numéro de la voiture, et nous primes congé de Naples chargés de vœux. Nous suivions la route de

Versa au lieu de celle de Cardinal, je changeai de costumes, et bientôt nous fûmes dans la cour d'un hôtel magnifique.

En descendant de voiture, je me trouve en présence de la plus belle personne du monde. Le cocher avait bien choisi. On ne fut pas long-temps à faire connaissance. Nous dinons dans une vaste salle richement ornée, le champagne coule à grands flots, les convives pétillent d'esprit et de gaieté; c'est que voyez-vous là se trouvait le nerf de nos saillies, le mobile de notre enthousiasme; je brûlais d'amour, tandis que mon cicerone: que *l'expérience* avait refroidi, brûlait de cupidité, pensant aux quatre cents francs promis.

Des raisons exigées par certaines bienséances ne permettaient pas à la nymphe de l'hôtel de Florence de recevoir mes hommages sous le toit paternel.

— L'amour est un tyran, dit le gars avec un air sentencieux; qui veut servir sous ses enseignes, doit, avant tout se dépouiller de sa volonté. Dans l'état des choses, vous devez vous conformer à la politique de la signora; plus tard vous aurez votre revanche.

Comment résister à un tel argument? No-

tre landaw brûle le pavé, des nuages de poussière nous dérobent aux regards des pauvres piétons qui nous croisent sur la route. Le soleil allait éclairer l'autre hémisphère lorsque nous arrivâmes à Versa, hôtel Saint-Gabriel.

La présence du garçon de fiacre m'était importune; il fallait le congédier, mais comment faire?

Je le prends à part.

— Mon ami, comme il ne m'arrive pas souvent de faire des parties avec les dames, je désire passer huit jours avec celle qu'un heureux hasard et votre soia m'ont fait rencontrer: vous voici deux cents francs; repartez demain, et vous viendrez me chercher dans huit jours.

Il sourit et promit de se conformer à mes ordres.

Il est inutile de dire que je fis pleine connaissance avec la jeune maîtresse de l'auberge de Florence; je goûtai beaucoup de plaisir dans sa compagnie. Cependant, soit inconstance de caractère, soit qu'en effet l'amour ne demande qu'à être effleuré pour être bien senti, je me trouvai dans l'impossibilité de persévérer dans mes assiduités auprès de la belle Italienne: je l'eus déjà

voulue loin de moi. Deux pièces d'or et des promesses nous séparèrent enfin. Alors, je remplis une des feuilles de passe-port que je m'étais appropriées, me qualifiant du nom de marquis Dada. Je fis amples achats d'effets, puis je me dirigeai sur Capoue.

VI

Une panique. — Le commissaire. — Un encap. — Le petit domestique de 16 ans. — Le pauvre officier. — Bonne rencontre. — Déguisement. — Rome. — Saint-Pierre. — Le cardinal Fesch. — Escroqueries. — Fuite de Rome.

La route de Naples à Capoue est belle à parcourir, en été surtout, où les communications entre ces deux villes sont très-fréquentes.

La Vulture arrose d'immenses prairies; mille gondoles se balancent légères sur ses ondes qui ne connaissent pas la tempête; le voyageur se plaint à jouir de ce spectacle, à moins que des idées plus sérieuses n'occupent exclusivement son imagination. Sans être exposé aux chances des spéculations commerciales, sans me trouver dans l'attente cruelle d'une place que brigue une foule de prétendants, je ne cessai pas cependant de paraître fort sourcilieux; mes compagnons de voyage, plus gais, plus bruyans, étaient trop bien élevés pour me faire remarquer ma taciturnité.

Capoue paraît avec ses remparts crénelés et flanqués de tours. Nous mettons pied à terre à la porte de la ville. Un essaim d'agens de police (il s'en trouve partout) entoure les voyageurs, demandant au nom des lois du royaume, la représentation des passe-ports; vous lorgnant, vous toisant, afin de reconnaître exactement si vous êtes bien l'individu dont le portrait est empreint sur la feuille exhibée.

Je remets la mienne, qu'ils se passent en me fixant, demandant au conducteur où je dois loger, et me rendent la voie libre dès qu'ils savent que je vais descendre à l'hô-

tel des Étrangers. Ils retiennent le passe-port.

Ces précautions, rapprochées de l'état dans lequel je me trouvais, m'inspirèrent des craintes.

— Ai-je donc oublié quelques formalités en remplissant la feuille? me disais-je. En ce cas, il est sage de rebrousser chemin.

J'étais plongé dans ces réflexions, lorsqu'un garçon de service m'avertit que j'étais demandé par M. le commissaire de police. Ce fut un coup de foudre. Je ne savais si je devais sortir par la porte ou par la fenêtre: mon cœur battait violemment; mes forces commençaient à m'abandonner. La porte s'ouvre.... M. le commissaire m'aborde le chapeau à la main et du ton le plus mielleux et le plus aimable:

— Monsieur le marquis, je viens de réprimander sévèrement mes auxiliaires qui, sans égard pour votre rang et vos titres, se sont permis de retenir votre passe-port. Cette inconvenance ne se renouvellera plus, j'ose le croire; en attendant, je me suis hâté de vous rapporter cette pièce, vous priant de pardonner à ces gens, en considération de leur mauvaise éducation.

Je n'osais parler tant mes lèvres tremblaient convulsivement; je ne devais cependant pas rester court.

— Monsieur, répondis-je en me composant un peu, je ne saurais regretter ce léger incident, puisqu'il me procure l'occasion de faire connaissance avec l'homme du monde le plus poli; et pour vous prouver que je ne garderai pas rancune contre vos subalternes, voici cinq louis que je vous prie de leur distribuer; du reste ils ont fait leur devoir: avec ce zèle, le gouvernement n'a rien à craindre de la part des mal-fauteurs.

Une inclination profonde suivit mon compliment.

— Pourrait-on inviter monsieur à dîner avec moi?

— C'est trop d'honneur, monsieur le marquis, si pourtant ma compagnie ne vous était pas désagréable, j'aurais infiniment de plaisir à vous donner quelques renseignements sur notre ville durant le dîner.

--- J'accepte avec reconnaissance, à condition que vous mangerez d'une truite excellente, fraîchement pêchée dans le Vul-

turne; cela ne nous empêchera pas de auser.

— Je craindrais de désobliger monsieur le marquis.

On se met à table, la truite est trouvée d'un merveilleux goût; le cuisinier se gonfle et va mourir de joie tant on exalte sa capacité dans l'art culinaire; les compliments absorbent le pauvre homme, au point qu'il sert le rôti avant la gibelotte, et un plat de champignons secs après le dessert. La conversation se reporte sur Capoue. Le commissaire est engoué de Capoue. C'est bien naturel. En moins d'une heure, je connais tous les magistrats, le clergé, les vertus comme les vices de la société. Enfin l'article police arrive contre mes vœux: ce nom-là ne flatta jamais mon oreille.

— Vous ne sauriez dire le nombre de mauvais sujets que la police arrête chaque jour depuis quelque mois. Aussi l'administration vient d'agrandir les prisons. Notre ministère devient de plus en plus fatigant; ne dormir ni nuit, ni jour, c'est tuant, et si je n'attendais une retraite digne de me récompenser, j'aurais bientôt renoncé au métier.

— Je conçois toutes les peines que vous vous donnez; vous devez être bien au fait des physionomies, et je suis persuadé qu'il serait difficile de se soustraire à votre œil observateur, si prudent serait-on de prendre des dehors trompeurs.

— Oh! pour cela, vous avez raison, je sens l'homme à son habit; un fripon ne m'échapperait pas, serait-il couvert d'or comme un général, imposant comme un archevêque. C'est une grâce d'état, monsieur le marquis; aussi les voleurs, les escrocs ont-ils soin d'éviter notre ville; ils savent qu'un piège inévitable les y attend.

Pendant ce récit, je tremblais que l'adroit agent me *sentit*: j'éprouvais un sentiment pénible, une sueur glacée coulait sur tous mes membres, mon visage pâlit, je me voyais sur le point de défaillir.

Mon enragé commensal remarque ma position, qu'il attribue à la privation de l'air, et m'engage à la promenade, s'offrant de m'accompagner.

Je ne me fis pas tirer l'oreille.

Quand nous fûmes en plein vent, je me trouvai mieux, mais j'avais garde de rechercher les yeux du commissaire. J'avais pris pour comptant tout ce qu'il m'avait dit concernant sa perspicacité.

Nous visitâmes les fortifications. A notre retour en ville, nous nous arrêtâmes à une vente de meubles, de voitures et autres marchandises.

Je mis l'enchère sur un carosse qui m'est adjudgé pour dix-huit cents francs. Tous ceux qui étaient présents prétendaient qu'il m'était donné plutôt que vendu.

Cette acquisition faite, je dis à mon cicérone qu'un domestique me devenait indispensable désormais.

— C'est vrai; je vais vous accompagner dans une maison où vous trouverez facilement votre affaire.

On me présenta plusieurs jeunes gens que je questionnai.

Il s'en offrit un âgé de seize ans; c'était un enfant naturel: je le pris à mon service parce qu'il était sans famille, et que tous les pays pouvaient lui convenir: cent cinquante francs de gage et son entretien, telles étaient mes conditions qu'il accepta.

Je lui fis faire une brillante livrée, lui donnai des papiers, puis nous partîmes pour Gaète.

Le commissaire avait bien voulu m'accompagner à la voiture.

La nuit nous ayant forcés de coucher à

Mala-di-Gaëta, nous reprîmes la route le lendemain matin, à la pointe du jour, au milieu des fertiles côtes qui servent de boulevards aux petites villes d'Itri et de Fondi.

A peine nous avons fait deux lieues, que nous rencontrâmes un officier voyageant à pied : le soleil dardait à pic. L'infortuné piéton, couvert de poussière et de sueur, était à peine reconnaissable. Sa position me toucha. Je ne pouvais, en effet, me dispenser de lui offrir une place dans ma voiture sans manquer aux lois de l'humanité la plus ordinaire ; d'ailleurs, il ne pouvait nous gêner en aucune sorte. L'officier accueillit mon offre de bon cœur et avec reconnaissance. Plus tard, j'eus lieu de m'applaudir d'une bonne action. Il prit congé de nous à Terracine.

Dans la journée, le valet m'apporta un portefeuille qu'il avait trouvé dans la voiture en la nettoyant. Il pensait que c'était le mien.

Ce portefeuille contenait une commission de lieutenant, un brevet de chevalier de la légion-d'honneur et un congé signé du conseil d'administration du 10^e régiment de ligne. Le temps du congé était périmé.

Parmi ces pièces se trouvaient plusieurs lettres de famille à l'adresse de M. Tholosan, natif de Lyon, le maître du portefeuille, à n'en pas douter..... C'était une *trouvaille* d'or.

Je résolus d'en tirer bon parti.

Mon domestique me croyait bien marquis ; mais il ignorait mon nom, et cette circonstance me mettait à l'aise pour m'arroger de nouveaux titres.

Un habit noir est exhumé de mes malles : j'en décore la boutonnière d'un ruban couleur de feu, et, à l'aide de ce stratagème, je prévins la surprise du domestique au sujet du grand-cordon rouge qu'il devait me voir pour la première fois. J'avais perdu ma peine, car il n'y fit aucune attention.

Je passai le grattoir sur le brevet et la commission ; changeai les dates et ne reparus plus désormais que sous le nom de Louis-Charles-Alexandre Tholosan.

Nous broyons les pavés de la Via-Pia qui sert de passage entre Naples et Rome, et qui divise parallèlement le canton de Mezzia.

A droite et à gauche, l'œil du voyageur s'arrête avec tristesse sur des marais desséchés, où sur une terre qui doit sa récente fécondité à l'industrie d'un célèbre pape.

Déjà se montre le Tibre, roulant majestueusement ses eaux au milieu des deux rives que l'antiquité a célébrées. Bientôt se déroule, comme un vaste tableau, la capitale de la chrétienté. Rome, avec ses mille clochers, ses obélisques, ses temples: la coupole dorée de Saint-Pierre semble dominer sur tous les édifices qui l'entourent; le cœur se serre, puis se dilate pour se resserrer encore aux approches de cette vaste cité. Nous volons comme un trait sur ces immenses trottoirs où se confondent et se pressent, moines, soldats, mendiants, nobles, magistrats et cardinaux et nous descendons sous les larges portiques de l'hôtel des ambassadeurs, non loin du palais Farnèse.

Je devais passer quelques jours à Rome pour en visiter les antiquités.

Un jour que je visitais la basilique, je fis rencontre d'un prêtre qui, après m'avoir accosté d'un air gracieux, voulut bien m'expliquer le sujet de plusieurs tableaux.

Tout en parlant de l'habileté du pinceau de Raphaël, la conversation tomba sur la France.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à demander à monsieur à quelle province il appartient?

— Pas le moins du monde; je suis né à Lyon.

--- A Lyon! j'en suis fort aise; en ce cas nous sommes pays. Dieu soit béni! Votre nom s'il vous plaît?

--- Tholosan.

— Quoi! vous seriez le beau-frère de mon ami M. de Courtine?

Je me rappelai d'avoir lu des lettres signées de ce nom. Je me hâtai de les extraire de mon portefeuille pour les montrer à l'ecclésiastique.

--- C'est bien cela; je reconnais l'écriture de mon ami. Ne croyez pas que je souffre que le beau-frère de mon meilleur ami loge ailleurs qu'au palais du cardinal. J'ai l'honneur d'être attaché en qualité de secrétaire à Son Eminence Monseigneur le cardinal Fesch, archevêque de Lyon.

— Vous me voyez confus de vos politesses; j'accepterais votre offre avec reconnaissance si je n'avais un équipage et....

— Bah! bah! votre voiture trouvera place dans la remise du palais.

Entraîné par des offres aussi obligeantes, je fis mettre les chevaux à la voiture, et nous nous dirigeâmes vers le palais du cardinal, situé sur la place Colonna.

Je fus reçu comme un ami de l'archevêque qui était absent, mais que l'on attendait. J'eus l'honneur de dîner avec l'abbé.

Pendant le repas, il me parla beaucoup de ma prétendue famille, qu'il connaissait certainement mieux que moi. Aussi le laissai-je parler tout à son aise, me contentant seulement de tenir bonnes notes, afin de pouvoir glisser quelques mots touchant mon illustre famille.

Le lendemain, M. l'abbé s'offrit de m'accompagner dans mes visites. Ce fut dans cette course qu'il me procura la connaissance de l'ancien curé de Dijon, qui habitait Rome depuis la révolution de 1793.

Partout j'étais présenté par M. Faux comme un personnage d'une haute importance : en sorte que j'étais accueilli le plus gracieusement du monde.

Cependant je ne pouvais m'habituer à ces longues et fastidieuses visites, où l'encens m'était prodigué avec profusion ; hommages que désavouait ma conscience, car je n'étais qu'un masque, un roi de théâtre, dont l'existence éphémère n'est maintenue que par des accidens de peu de durée. Je voyais venir la fin du jour avec cette ardente satisfaction qu'éprouve un homme chez qui le

besoin de réfléchir et de se reposer se fait vivement sentir.

Que faire à Rome ? cette réflexion se réveillait mille fois dans mon esprit, le soir lorsque retiré dans mon somptueux cabinet, je rêvais aux moyens d'augmenter mes richesses.

Que faire à Rome ? étrange question ; embarras vulgaire. Qu'y faire ? exploiter les écus de l'oncle de Napoléon ; il en possède assez pour autrui, et afin que ses amis n'en soient pas jaloux, les débarrasser de quelques piastres qui leur font appréhender le stilet de leurs avides voisins. C'en est donc fait : Monseigneur l'archevêque me bénira et je le *grugerai* ; ses nobles amis exalteront ma naissance, je les *duperai* ; ensuite, arrive que pourra.

Tous les serviteurs du palais s'apprentent à recevoir leur illustre et vénérable maître. L'abbé Faux et moi allons à sa rencontre. Nous venions de franchir la cour d'honneur, lorsque l'arrivée du cardinal nous fut annoncée. Nous le reçûmes à genoux au bas de l'escalier qui conduit dans les appartemens ; l'archevêque me donna sa bénédiction d'une main et de l'autre me releva.

Le prélat me parlait avec bonté, m'en-

gageant à me mettre à mon aise. On servit un repas de vingt-cinq couverts. Jamais je ne m'étais vu en si bonne compagnie.

J'étais en possession des bonnes grâces de tous les seigneurs romains qui formaient la société de Monseigneur Fesch.

Un matin, le secrétaire vint me trouver dans ma chambre. Je lui fis part de l'intention où j'étais de faire emplette d'un habit dont j'avais un besoin assez pressant. Aussitôt le bon prêtre s'empresse de me faire venir le négociant qui servait la maison. Il arrive chargé d'échantillons de toute espèce; mon choix fait, je payai comptant.

— Monsieur le marchand, je vois avec plaisir que vous traitez convenablement l'ami du cardinal, quoiqu'on ne soit pas à vingt francs près quand on est millionnaire comme monsieur.

Ces mots sonores firent effet sur l'organisation du vendeur. Un rire approbateur passa sur mes lèvres, il se retira en me faisant une profonde inclination.

Mon domestique ne savait de quelle fabrique était sorti *l'illustre* marquis qu'il avait l'honneur de servir; il s'estimait heureux d'avoir trouvé un si bon maître.

On sait que les chevaliers d'industrie lais-

sent rarement échapper l'occasion d'augmenter leur fortune.

Les millions que me donnait si généreusement le secrétaire du cardinal, en présence du marchand de draps, s'offraient à mes vues comme un moyen infaillible de tromper le trop crédule négociant.

En effet j'allai le trouver quelques jours après notre première entrevue, ne lui parlai plus qu'en millionnaire, lui promettant de l'employer pour le recouvrement de mes rentes pendant mon séjour à Rome; en sorte qu'à ma seconde visite je lui souscrivis un effet de soixante mille francs qui me furent comptés sur-le-champ.

Nos conditions étaient celles-ci: le silence le plus absolu de sa part, de la mienne, l'engagement de négocier avec lui deux cent cinquante mille francs pendant les quatre ans que devait durer mon séjour à Rome.

Un court entretien que j'eus occasion d'avoir avec le banquier de l'archevêque, un jour qu'il était venu au palais pour y traiter d'affaires d'intérêt, me suffit pour lui emprunter trente mille francs.

Nos conditions furent les mêmes qu'avec le commerçant.

Un confiseur, pensant obliger un homme

de qualité, un ami du cardinal surtout, m'ouvrit sa bourse et me prêta cinq mille francs, L'orgueil et l'or sont les principaux mobiles de nos actions.

J'eus dévalisé jusqu'au dernier marmiton de la cuisine archi-épiscopale, tant je me mettais peu en peine de la bassesse où de l'élévation de mes dupes.

Le jardinier de Monseigneur, brave homme qui avait fait quelques économies à la sueur de son front..... je lui extorquai dix-huit cents francs; c'était tout son avoir.

Je ne pouvais épargner le lapidaire. Je fis chez lui une acquisition de soixante mille francs de bijoux, payable en trois termes, vingt mille francs chaque fois.

Voici ce que fait un filou à Rome. Je n'y était pas venu effectivement pour faire des vœux sur le tombeau des saints apôtres, encore moins pour me contenter de la stérile bénédiction de l'illustre parent de l'empereur. Je visais au positif.

Mon séjour à Rome ne devait pas se prolonger plus long-temps. Néanmoins je voulus signaler les derniers jours que j'y demurerai par quelques nouveaux tours.

Me trouvant seul dans le cabinet de M. Faux, que je bouleversai sans-dessus-des-

sous, je m'emparai de certain nombre de modèles d'actes de prêtise en blanc et une bulle de nomination d'évêque.

Enfin le jour du départ arriva. Je pris congé du cardinal, après avoir reçu sa bénédiction à ses pieds.

Je voyageais avec mon domestique, mais non pas isolément; nous suivions une autre voiture dans laquelle se trouvait trois religieuses, un ecclésiastique, une vieille marquise et trois négocians de Florence; ces derniers avaient été témoins des adieux que m'avait fait monseigneur Fecsh, qui s'était engagé à nous écrire à Florence, Bologne Milan, Turin.

A Viterbe, nous visitâmes le corps de Sainte-Rose, déposé dans une chasse magnifique. Mon esprit, toujours remuant, visait encore aux moyens de faire de nouvelles dupes dans le nombre des voyageurs composans notre convoi.

A Sienne, la cathédrale fixa notre curiosité. Nous retrouvâmes dans cette basilique le pinceau de Raphaël.

Sur le point de nous mettre à table, je me plaignis d'avoir perdu ma bourse que je disais contenir cent cinquante pièces d'or; afin de donner plus de poids à cette his-

toriette, je fis crier mon argent par toute la ville, promettant une bonne récompense à celui qui me le remettrait. La bourse ne se trouva point; les bons voyageurs plus affligés que moi s'empressèrent de me faire leurs offres de service. C'est là que je les voulais. J'acceptai après avoir fait quelques difficultés pour la frime, et contractai un effet signé Tholosan.

J'avais tout à redouter de la correspondance du cardinal. Rendu à Florence, je m'informai s'il n'y avait point une lettre à l'adresse de notre conducteur. On m'en remit une dont je pris connaissance sans entamer le cachet; puis je la refermai soigneusement: le prélat me comblait de bénédictions.

A Bologne, même démarche de ma part, pour le coup, le cardinal ne m'accompagnait plus de ses vœux, il écrivait toutes mes turpitudes. Le marchand de draps, le banquier, le confiseur et le jardinier avaient porté plainte contre moi. Les pères de la mission ne me revoyant plus, avaient écrits au banquier de Naples qui sut du jeune voiturier que j'avais employé, la conduite que j'avais tenue; et la route que je me proposais de prendre. Le commissaire de police à Capoue donna lui-même des renseigne-

mens, et c'était pour venger la société de Sa Grandeur, que l'archevêque donnait l'ordre de m'arrêter, de saisir mes fonds et les bijoux dont j'étais en possession.

Je ne remis pas cette lettre.

Je dis au conducteur de notre troupe que je n'avais rien trouvé pour lui à la poste.

Nous sommes à Milan. Encore une missive de son Eminence. Le révérend père était prié de mander à Rome courrier par courrier, le montant des sommes et le nombre des bijoux saisis sur moi. Je brûlai la lettre.

A Turin, même cérémonie.

Le correspondant du cardinal s'étonnait de son silence; j'étais content de moi; mais ô malheur! La marquise reçut une lettre de son mari où j'étais peint trait pour trait.

Elle vint trouver le père Polliard, lui communiqua la lettre, aussitôt je suis mandé par l'abbé.

— Voici, me dit-il, le véritable motif du silence de Son Eminence. Je vous engage à changer de route si vous ne voulez pas être arrêté.

— Tout cela n'est rien, mon révérend père, on me poursuit parce que je me suis permis d'appeler en duel mon chef de bataillon.

— C'est égal, monsieur, prenez une au-

Il était cinq heures du soir lorsque nous partîmes de Turin, au lieu de suivre la route de Mont-Genet, je pris celle de Bra et allai me fixer à Mondovi. J'avais fait disparaître ma décoration et me présentai sous l'habit bourgeois. Pendant mon séjour à Mondovi, je fis un échange de voiture: j'en acquis une magnifique pour deux mille francs de retour; je fis aussi l'acquisition de deux jolis chevaux.

Je renonçai aux titres de lieutenant et de légionnaire. Mon domestique devait m'appeler monsieur, tout uniment.

Muni d'un passe-port de ma fabrique je, quittai Mondovi pour aller à Lugano, où nous passâmes agréablement l'hiver, logés chez un maître imprimeur. Son état me plaisait infiniment. Avec huit cents francs, j'eus une petite presse sur laquelle je m'amusais à imprimer quelques petites compositions.

Mon jeune page se sentit lui-même quelques vellétés de vocation pour la typographie, que je me fis un vrai plaisir de secourir, en m'arrangeant avec le maître pour qu'il lui apprît son état.

J'étais assez répandu dans la société de Lugano. On ne s'amusait pas. Je proposai de former un théâtre de société, ce qui fut

accueilli favorablement. Je devais fournir les costumes, pensant qu'ils seraient nécessaires à mes projets dans la suite. Le même marchand me vendit un habit brodé de général, un de commissaire - ordonnateur, trois soutanes noires et une d'évêque avec les accessoires, comme calotte, camail, etc. Ces costumes étaient faits d'après ma mesure; je les mis sous clé et ne parlai plus de théâtre.

Je consacrai mes journées d'hiver à me fabriquer les pièces nécessaires pour remplir le rôle de prêtre napolitain exilé pour cause politique.

Gap était la ville que j'avais choisie pour séjour. Je n'attendais plus que le printemps pour me mettre en route.

Je quittai Lugano le 22 mars au matin, après avoir payé à l'imprimeur le temps d'apprentissage de mon jeune domestique. Un postillon étranger conduisait la voiture.

VIII.

Ma première messe. — Visite au grand-vicaire de Gap. — Grand dîner. — Entrevue avec l'évêque diocésain. — Fâcheuse rencontre. — Sermon, le jour de Noël. — Nomination à la cure de Monestier. — Installation. — La servante du curé. — Mes paroissiens. — Réparation de l'église. — Fuite avec l'argent de la fabrique.

Pendant la course du second postillon, j'ajoutai une calotte à mon costume, bientôt je me trouvai sous l'habit complet d'ecclésiastique. A mon arrivée à Briançon, je reçus la visite de plusieurs prêtres. Je leur présentai mes lettres de prêtrise sans y avoir été con-

train, enfin ces messieurs me prièrent de dire la grand'messe le lendemain, jour de dimanche.

Dans ces circonstances, je remplis on ne peut mieux les fonctions sacerdotales. Il est bon de dire que j'étais ébergé aux frais du curé de la paroisse, qui me procura, de plus un domestique dont j'ai eu lieu d'être fort satisfait.

M. le maire de Briançon me délivra avec beaucoup d'amabilité les papiers dont j'avais besoin pour continuer ma route; ses adjoints ne furent pas moins aimables. Le lendemain, à huit heures, nous étions à Gap, à la Tête-Noire.

Le jour suivant, je devais me présenter devant un des membres du haut clergé. J'avais besoin de faire mon thème afin de ne pas trahir ma position. Toute la soirée y fut consacrée.

Dix heures sonnaient lorsque j'entrai chez le grand-vicaire. Mon premier soin fut de lui présenter mes papiers, qu'il reçut avec un certain dédain et qu'il examina scrupuleusement. Je lui fis connaître le sujet de mon voyage.

— Vous ayez choisi un bien triste pays, mon cher monsieur, me dit-il avec froideur; cette ville offre peu de ressources aux ec-

clésiastiques; la religion y est presque bannie de tous les cœurs: un pauvre prêtre qui vient s'y fixer n'est pas toujours assuré d'y gagner son pain.

Je mettais immobile et muet devant le grand-vicaire.

Après avoir visé mes papiers, il reprit:

— Vous irez dire la messe à la *Miséricorde* (chappelle domestique,) elle vous sera payée trente sous.

— Monsieur, répondis-je, je suis assez heureux pour n'avoir besoin d'aucun secours, mon intention n'est point d'être à charge à quelqu'un; seulement je pense qu'à Gap, comme dans tous les autres lieux du monde, on peut vivre avec dix mille livres de rente.

— Oh! monsieur l'abbé..... la chose est différente;..... donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Depuis quand votre arrivée.

— Depuis hier.

— Où êtes vous logé?

— Je me propose de louer ou d'acheter une maison.

— La voulez-vous grande?

— Une cuisine, une salle à manger, un salon de compagnie, quatre chambres à cou-

cher, une remise, et une écurie à deux chevaux.

— Vous trouverez difficilement cela à Gap.

— En ce cas, je ferai comme je pourrai.

J'étais enchanté de mon grand-vicaire : il fut aimable au point de m'accompagner jusqu'au seuil de sa porte, et de s'engager à me présenter à l'autorité locale, qui m'accueillit elle-même avec un luxe de politesse étonnant. Comme ecclésiastique, je ne pouvais demeurer plus long-temps à l'hôtel. Le curé voulut bien se charger de me procurer une demeure décente, telle enfin que je la désirais. Le loyer pour deux ans fut payé comptant.

Je meublai mon manoir du mieux qu'il me fut possible ; il ne manquait plus que de lui donner un décorum digne de la fortune dont je me vantais.

Me voici en frais d'invitation. Tous les prêtres de la ville sont engagés à un diner splendide préparé dans un des appartemens des plus élégans de la maison.

La conversation, durant le repas, roula uniquement sur mon compte. C'étaient des avis salutaires, des complimens à faire rougir un front modeste, et bien que je n'en

prise pas la plus grosse somme pour mon véritable compte, je n'étais cependant pas fâché de voir mes projets tenir une marche aussi heureuse.

Quelques jours s'écoulèrent. J'étais bien aise de faire une visite à monseigneur l'évêque. Je me rendis au palais épiscopal, en voiture, accompagné du vicaire-général et de M. le curé. Le prélat me donna sa bénédiction d'abord, puis me présenta sa main à baiser et m'offrit un siège. Le clergé m'avait fait connaître à Sa Grandeur ; aussi fus-je trouvé digne d'être invité à la table de ce prince de l'Église, le soir même de ma visite. Les supérieurs des deux séminaires, le grand-vicaire et le curé composaient la compagnie. L'évêque m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis avec autant d'assurance que d'exactitude : un heureux génie m'inspirait.

Dans l'état où je me trouvais à Gap, je pouvais renoncer aux séductions d'une ambition démesurée, vivre tranquillement retiré dans mon élégante demeure.

Tous les jours je disais la messe, et les dimanches, j'assistais régulièrement aux offices de la paroisse. C'est ainsi que six mois s'écoulèrent. J'eusse été heureux avec une conscience moins criminelle.

J'avais contracté l'habitude de me lever de bonne heure et de faire une promenade avant de dire la messe. Un jour, sur la route d'Embrun je fis rencontre de la correspondance des gendarmes qui conduisaient quatre prisonniers. J'appris de celui que j'interrogeai le premier qu'il était de Belley et qu'il se nommait Gaspard Gaie. C'était précisément mon camarade d'enfance et mon plus proche voisin.

— Et vous ? dis-je à son camarade.

— Je suis Guillot, pays de ce pauvre vieux et de plus impliqué dans la même affaire.

Je les connaissais parfaitement.

— Pauvres amis, que je plains votre sort ; tenez, voilà pour boire à ma santé, gardez le surplus.

(Je leur donnai 20 francs à chacun.)

Le convoi reprit sa marche ; je revins sur mes pas.

Cette rencontre me chagrina singulièrement. Ce sont mes pays ; on les conduit comme des criminels. Ah ! si moi - même j'étais pris, ne serais-je pas punis plus sévèrement !... Réflexions si poignantes, qu'à dater de ce jour j'évitai la route d'Embrun.

L'étude des prédicateurs, à laquelle je me livrais sans réserve, me fit bientôt oublier la

position de mes pays ; d'ailleurs, on aime naturellement à flatter sa position alors même que les remords vous déchirent. Je m'étais identifié avec le crime, et, comptant sur l'impunité, j'avais les yeux fermés sur l'abîme prêt à me dévorer à chaque instant.

Nous approchions des fêtes de Noël, et comme je m'étais engagé à prêcher, je faisais mes dispositions en conséquence.

La veille de la solennité, je débitai mon sermon en présence du grand-vicaire qui me couvrit d'applaudissements.

C'était un pas difficile à franchir que de parler en présence d'un clergé fort instruit et d'un auditoire assez choisi. Le hasard me servit à souhait, comme à l'ordinaire.

Ce premier succès me procura l'honneur de prêcher bien des fois dans les autres paroisses. Ma réputation s'étendit sensiblement et perça jusqu'à l'évêché.

Le curé de Monestier venait de mourir. L'évêque, sur le rapport du grand-vicaire, crut devoir me désigner à cette paroisse. Il m'offrit ce poste d'une manière si bienveillante qu'il fut impossible de refuser ; j'avais tout à gagner dans une campagne où, maître de mes actions, je n'avais pas à craindre la surveillance des supérieurs. Un bon pré-

tre, au contraire, devient encore plus vertueux en vivant loin des cités et de leurs passions.

Tout est disposé pour mon départ.

Deux heures avant de me mettre en route, je reçus la visite du maire de ma paroisse. Il m'apportait les hommages de ses administrés qui brûlaient de voir le cher pasteur. Le magistrat villageois ne tarissait pas en complimens ; enfin après lui avoir offert une légère collation, qu'il crut ne devoir pas accepter, il voulut bien me servir de conducteur jusqu'à sa commune.

Les citoyens notables viurent à ma rencontre et me haranguèrent dans un style fleuri et pathétique.

Le lendemain, qui était un dimanche, je chantai la grand'messe, puis les vêpres, qui furent suivies d'un sermon ou plutôt d'un discours paternel dont mes auditeurs parurent être fort satisfaits.

J'oubliais de dire qu'en entrant au presbytère, je trouvai une vieille femme baignant dans ses pleurs.

— Qu'avez-vous, bonne femme ? lui demandai-je avec une inquiète sollicitude.

— Ah ! monsieur, il y a vingt-trois ans que je sers dans cette maison, et, aujourd'hui

d'hui je me vois sur le point de manquer de pain. Car je présume que vous avez quelqu'un pour vous servir. Je lui mis la main sur l'épaule en lui disant :

— Allez, ma bonne femme soyez tranquille : la cure est plus à vous qu'à moi ; vous y continuerez vos services.

Elle me fit plusieurs révérences en signe de reconnaissance, puis elle reprit sa gaieté ordinaire.

Je partis le lundi pour Gap, afin de faire charger mes meubles.

Ma gouvernante fut contente de mes largesses : je remis les clefs entre les mains du propriétaire sans exiger le surplus du loyer que je lui avais payé d'avance.

Mon domestique et moi arrivâmes à Monestier à cinq heures du soir. Plus de cinquante personnes se présentèrent pour décharger les voitures : je me bornai à des remerciemens pour cette fois ; mais le lendemain elles vinrent organiser mon mobilier ; je les invitai toutes à dîner.

La joie la plus franche et la plus vive animait les visages de ces bons campagnards. Ils m'élevaient jusqu'aux nues. — On dit que notre curé est plus riche que l'évêque, il est surtout bien bon enfant : oh ! le brave homme de curé !

Pauvre troupeau ! ce pasteur qu'il te plait d'exalter jusqu'au ciel, hélas ! c'est un loup ravisseur couvert de la peau d'une brebis, pauvre brebis, le loup a pénétré dans le bercail, méfiez-vous de ses manœuvres trompeuses !...

Le dimanche suivant, le doyen vint m'installer au nom de l'évêque. Il adressa aux fidèles rassemblés une courte mais énergique allocution sur l'avantage de posséder un pasteur digne du cœur de Dieu. J'étais l'objet des flatteuses allusions du bon curé qui, comme tous les autres, jugeait sur l'écorce du bois ; mais je sais trop bien vivre pour n'avoir pas à propos quelque dehors d'humilité et de reconnaissance, que je prouvai en dédommageant d'un bon dîner mon complaisant panégyriste. Les notables de la paroisse ne furent point oubliés à ce festin de pure cérémonie.

La politique n'eut aucune part à la conversation, encore moins les lettres. On s'étendit longuement sur la confiance que le nouveau curé inspirait à ses supérieurs, sur l'amour anticipé qui animait ses paroissiens, et enfin sur les heureux résultats que devait produire ce concours de choses.

Mes réponses étaient un modèle de précision :

Comment donc, messieurs... mais, en vérité, vous êtes torp bons... Mes mérites sont bien certainement au-dessous de vos éloges.... Au reste, je tâcherai de répondre à votre confiance par mon zèle à remplir mes devoirs, par mon attachement. Que sais-je ? tout ce qui venait à ma tête je l'exprimais au dehors ; enfin le moment de nous séparer arriva. Il tardait à mes désirs.

Je suis retiré dans mon presbytère : un domestique, une vieille servante respirent sous le même toit. Tout le monde m'entoure de considération : poulets, fruits abondent dans ma cuisine ; ma table se couvre de mets ; ma cave se remplit de tonneaux comme par enchantement. Hommages dûs à juste titre au ministre des autels digne d'un tel peuple ; mais moi, fourbe insigne, lâche hypocrite, le mépris public devait être mon partage.

Ces réflexions, hélas ! la conscience me les a suggérées bien des fois durant mon séjour à Monestier ; mais j'étouffais ses cris ; je devais me rendre criminel de plus en plus et combler enfin la mesure.

Toutes les fonctions sacerdotales je les ai remplies dans cette paroisse : j'ai baptisé, confessé, prêché, enterré, marié.

Ma réputation d'homme opulent m'avait ouvert la porte du riche comme celle du pauvre. Je vivais familièrement, pour ainsi dire, avec des personnes que j'eusse été indigne de servir comme esclave.

L'église paroissiale avait beaucoup souffert des tourmentes révolutionnaires. Elle donnait accès à tous les vents; la pluie pénétrait dans tous les sens; elle menaçait ruine: des quêtes, il est vrai, avaient été faites pour faire face aux besoins les plus urgents, mais elles ne suffisaient pas.

Dans cette occurrence, je convoquai le conseil de fabrique, et j'engageai les plus notables à faire un nouvel effort. Nous ne pûmes réunir que mille francs, qui furent remis au trésorier.

Plus occupé de mes intérêts personnels que de ceux de l'église, je rêvais au moyen de me rendre maître de cette somme. Il me vint une idée sublime qui me réussit à merveille.

Comme tous mes paroissiens me croyaient un Crésus, je réunis de nouveau les membres de la fabrique et leur fis cette proposition.

« Que s'il voulaient me permettre d'é-

« difier dans leur église une chapelle dédiée

« à mon patron, et sous laquelle il y aurait
« un tombeau, destiné à me servir de der-
« nière demeure, je me chargeais de four-
« nir les fonds qui manquaient pour le ré-
« tablissement de l'église.

Tous sourirent à mon offre.

En conséquence, ils me mirent en possession des mille francs dont j'ai déjà parlé. J'avais atteint mon but: restait la difficulté de partir sans éveiller de soupçons. Une demi-heure de réflexion me valut plus que tous les conseils du monde.

Un architecte est mandé. Il trace son plan, en présence des fabriciens, se charge de l'entreprise, promet de faire commencer les travaux dans les premiers jours d'avril, tandis qu'en secret, je me promets d'être loin de Monestier à cette époque.

Selon mon habitude, je fais des largesses à mes serviteurs. C'était un commencement de divorce entre mes gens et leur maître. Cependant j'eus soin de placer mon domestique à Gap, chez un maître charron, avec lequel je m'arrangeai comme avec l'imprimeur à Lugano. Je m'occupai ensuite de mon départ.

En moins d'une heure, mon génie mit au jour une commission de général de brigade

je voulais changer de rôle, tant je me sentais de vocation pour les hauts emplois!

Les principaux habitants sont visités : leurs bourses se vident à mon service; j'endoctrine le maire; fort honnête homme du reste, lui disant que mon intention étant de faire faire des ornements de couleurs différentes, de me procurer une lampe et des encensoirs, je me voyais forcé de m'absenter pour quelque temps.

Le maire se récrie sur la privation que j'allais causer à mes paroissiens, s'informe de l'époque de mon retour, et devient plus humain lorsque je l'assure que le dimanche suivant je serai à mon poste. Nous nous laissons pour.... ne plus nous revoir!....

IX.

Faux en écriture privée. — Poursuites. — La soutane violette succède à l'habit de général. — Extrait-mortuaire.

J'avais repris l'habit laïque. Je parcourais la route de Grenoble : La Tarentaise, le Mont-Cénis sont franchis; voici Turin, que je revois pour la seconde fois. Jusqu'ici je n'avais reçu que des indemnités de route.

Ces bagatelles ne pouvaient satisfaire ma cupidité; il fallait donc m'attacher à quelque chose de plus propre à flatter mon insatiable ambition. Une lettre de change est bientôt faite: je la donne au négociant Barrotti, et je touche une somme de 10 mille fr. Ce billet de commerce donne lieu à des poursuites que j'esquive, en prenant promptement la fuite par la route de Côme pour regagner la France.

Chemin faisant j'organise une bulle d'institution sur le modèle de celle que je possédais, dans l'intention de paraître en qualité d'évêque sur le théâtre du monde. Je fabriquai, de plus, en extrait mortuaire, afin de faire croire que mon aumônier était mort à Novi. Ces pièces étant confectionnées, je me remis en route.

X.

Le diable généreux. — Je prodigue des bénédictions au peuple. — Harangue d'un curé. — Récit de mes infortunes. — Connaissance. — Nice. — Mgr. l'évêque. — Embarras des grandeurs. — Dîner chez l'évêque. — Visite au séminaire. — Les séminaristes. — J'ordonne des prêtres. — Examen des ordinans. — Départ. — Etrange stratagème. — Quêtes à mon profit. — Billet de Banque. — Le général Laferrière.

A mon départ, j'avais endossé mon habit noir: je payai grassement le postillon; je

couvris mon chef d'une calotte violette, et mis la tête à la portière, dans l'unique intention de me montrer à mon nouveau conducteur.

Arrivé au relais, le cocher qui devait remplacer le premier lui demanda qui j'étais, ce que je faisais.

— Quoiqu'il en soit, tu seras content de lui, car il est très-généreux.

Ce colloque ne m'échappa pas ; j'ouvris de suite la caisse qui me servait de siège, et j'endossai la soutane violette.

A mon entrée à l'hôtel de la poste, la foule m'accueillit à genoux : mes bénédictions se multipliaient sur toutes ces têtes courbées devant le plus vil des hommes.

Le pasteur de la paroisse était lui-même accouru au-devant de moi, à la tête de ses orailles. Le vénérable ecclésiastique se mit en frais de compliments, et pour toute récompense, il reçut ma main à baiser.

A Saspelle, tous les prêtres de cette petite ville vinrent me faire visite, et me tirent compagnie durant la soirée ; je leur fis le tableau des malheurs que j'avais essayés dans mon voyage dont le plus déplorable était la perte de mon aumônier. Pour donner plus de poids à la vérité, je montrai son extrait mortuaire.

Tous ces messieurs convinrent du désagrément qu'on éprouve lorsqu'on voyage seul. Alors un vieux prêtre s'offrit de me tenir lieu de chapelain, à condition qu'à notre retour il resterait chez lui. Je voulus bien accepter sa proposition. Avant de partir, je tenais à dire la messe pour les paroissiens qui y assistèrent en grand nombre.

Nice nous possède dans son enceinte. La couleur tranchante de mon habit m'avait sans doute fait remarquer de quelques prêtres, car à peine eus-je pris possession de ma chambre, à l'hôtel de la Truite, que l'évêque me dépêcha ses deux vicaires-généraux.

Notre entrevue se fit selon toutes les règles de l'étiquette que comportait notre position réciproque : je donnai la bénédiction aux deux ecclésiastiques qui, en revanche, baisèrent l'anneau sacré ; puis je leur fis signe de prendre des sièges.

Ainsi que cela se pratique le plus communément, les délégués de l'évêque s'informèrent du motif auquel ils devaient l'avantage de me voir.

Je les satisfis complètement et leur montrai ma bulle d'institution.

Peu d'heures après leur sortie de chez

moi, l'évêque lui-même me fut annoncé par le maître-d'hôtel.

Nous nous donnâmes l'accolade fraternelle, après quoi le prélat me fit de vifs reproches sur ce que je n'étais pas descendu au palais épiscopal. Mes excuses tenaient à mon départ, fixé au lendemain matin. Cette raison ne lui parut pas assez plausible; il fallut faire remettre sur-le-champ mes effets en voiture, et se rendre à l'évêché.

Impossible de s'imaginer l'embarras que me causait ma situation. Oh! combien je me repentai d'avoir donné dans les grandeurs; cependant il n'y avait plus à reculer; s'armer d'une courageuse audace était la seule issue qui m'était offerte. J'étais abîmé dans une mer de réflexions, lorsqu'on vint m'avertir que le couvert était mis. O fortune! m'écriai-je secrètement, soutiens celui qui se livre à tes caprices; l'heure du salut ou du naufrage a sonné.

En arrivant dans le salon, j'affectai de sourire. La compagnie se leva pour me saluer. Après les compliments d'usage, chacun prit la place qui lui était assignée.

J'appréhendais les questions théologiques mais le ciel me vint en aide; quelqu'un digne que j'étais de ses faveurs. Il ne fut questi-

on que de Rome et de ses antiquités : on parla beaucoup de ses délicieuses maisons de plaisance; en sorte que le repas arrivait à sa fin à mesure que je sentais le courage renaître dans mon âme abattue.

Au dessert, l'évêque s'adressant à moi : — J'espère, monseigneur, me dit-il, qu'avant votre départ de notre ville, vous voudrez bien honorer de votre visite nos séminaires.

Je souscrivis à ce vœu de mon hôte. Le lendemain, je dis ma messe à la chapelle de l'évêché; après quoi l'on me servit une tasse de chocolat.

Après le déjeuner nous nous disposâmes à aller visiter les séminaristes, ils étaient prévenus, car ils nous attendaient.

A notre entrée tous s'agenouillèrent pour recevoir ma bénédiction, puis ils se relevèrent en entonnant un *Laudate* à mon intention.

De retour à l'évêché; je me retirai dans mon appartement pour y prendre un peu de repos.

J'étais satisfait de moi-même; me voilà quitte d'embarras, me disais-je, et, en effet, j'avais lieu de croire que tous les obstacles étaient franchis, mais que j'étais loin de

compte! On me préparait un rôle bien plus difficile à remplir avec des *oreilles aussi longues que les miennes*.

Durant le repas du soir l'évêque me dit:

Votre grandeur vient de Rome: je la supplie de vouloir bien faire à ma place une ordination, jeudi prochain.

Cette proposition fit sur moi l'effet de la foudre. En vain je prétextai des excuses, impossible de gagner le dessus, à moins de me démasquer franchement.

Les jeunes ordinans me furent présentés à une seconde visite que nous fîmes au séminaire: ils étaient au nombre de soixante, tous devant prendre les différens ordres de la hiérarchie sacerdotale.

L'évêque de Nice me proposa d'interroger ces jeunes lévites, mais je refusai tout court, comme l'on doit se l'imaginer, m'en rapportant à la sagesse des supérieurs à l'égard de la capacité de chacun des séminaristes.

— D'ailleurs, monseigneur, j'ai lieu de croire que votre intention n'est pas de me faire ordonner des ânes.

Eh! pouvais-je, en effet, me permettre d'adresser des questions à des hommes qui faisaient de l'étude une de leurs principales

occupations, moi, brouillé avec la science de Dieu, moi rêvant uniquement la fortune, les grandeurs! autre chose plus sérieuse m'occupait, c'étaient les psaumes qui se récitent pour les ordinations. Je passai la nuit du mercredi au jeudi à apprendre les premiers et les derniers versets. Tout réussit à merveille; en sorte que je remplis mon rôle comme un prélat de bonne étoffe.

Après l'ordination, je montai en chaire et je débitai un sermon de Bourdaloue, qu'heureusement je savais par cœur, avec toute l'onction d'un vieux prédicateur. Ce sermon était justement sur *l'ordre*: il ne pouvait pas être mieux adapté à la circonstance, aussi fit-il impression sur l'auditoire, et les hauts-huppés du clergé m'en firent-ils leurs complimens. Lorsque je fus débarrassé de cette épreuve, la plus forte peut-être que j'aie eu de ma vie à subir, je fis mes préparatifs pour le départ, qui devait avoir lieu le lendemain; car il me semblait que j'avais sur le corps l'évêché, la ville et tous mes jeunes néophytes. Il ne se passa rien de particulier pendant la soirée: je reçus seulement beaucoup de visites, et lon me pria instamment de prolonger plus long-temps mon séjour en la ville; mais mon parti

était irrévocablement pris. Je partis le lendemain matin à quatre heures, et je ne songeai plus qu'à déposer ma soutane violette qui m'avait valu tant d'honneurs et aussi tant de tribulations intérieures. La difficulté que j'éprouvais était de me débarrasser de mon aumônier qui m'était grandement à charge. Il me vint à ce sujet une idée sublime. Nous étions déjà rendus à Cannes. Je fis venir chez moi un gros paysan dont on venait de me conter les prouesses et m'exalter la force musculaire. Je lui fit à peu près le conte suivant :

— J'ai mon aumônier qui me parle toujours de son courage militaire; je désirerais le mettre à l'épreuve: c'est pour cela que je vous ai mandé. Je vais me mettre en route cette nuit: je voudrais que vous vinssiez m'attendre dans quelque passage assez difficile, avec deux ou trois fier-à-bras que vous auriez mis dans votre manche, et que vous nous demandassiez la bourse ou la vie. Pour donner plus de vraisemblance à l'affaire, vous tireriez deux ou trois coups de pistolet dans l'impériale de ma voiture, de manière à ne pas me blesser; vous noirciriez votre figure de façon à ne pas mal ressembler à des brigands. Je mettrai la tête à la

portière, et je vous donnerai une petite boîte qui contiendra vingt-cinq louis, pour boire à ma santé.

On peut voir que ce n'étaient pas de trop mauvaises dispositions pour quelqu'un qui venait de remplir la veille les fonctions d'évêque. Le bon paysan consentit à tout ce que j'exigeais de lui. Je commençai par lui donner deux louis pour lui prouver que je parlais au sérieux, et je lui recommandai le plus grand secret. Il se retira enchanté de ma générosité, et me promit de remplir parfaitement ma commission. Je ne m'occupai plus que de trouver des chevaux de poste pour le lendemain.

Nous partîmes en effet vers minuit, et nous avions fait à peine une demi-lieue, qu'à l'entrée d'un bois, quatre gros gaillards se présentèrent à nous, tirèrent des coups de pistolet dans la voiture en criant : Halte-là! la bourse ou la vie!!! Mon aumônier eut une peur de tous les diables; tous les médecins du monde seraient bien venus pour le saigner qu'ils n'auraient pas réussi à lui tirer une goutte de sang. J'avais beau lui dire: Allons, mon ami, du courage; défendons-nous contre ces gueux-là. Inutile. Ses facultés étaient dans un anéantissement

complet. Alors j'ouvris la portière, je fis semblant de demander grâce à nos agresseurs ; mais comme on le pense bien, ils ne voulurent pas transiger. Je les priaï de ne pas nous faire de mal : Voilà, leur dis-je, une cassette renfermant 80,000 francs et un diamant d'un prix énorme : c'est tout ce que nous possédons.

Les spoliateurs paraissant satisfaits de ce que nous nous étions exécutés de bonne grâce, nous laissèrent partir. Nous continuâmes notre route assez tristement.

Lorsque nous fûmes débarrassés de ces prétendus voleurs, je dis à mon aumônier : Il faut remercier Dieu de la grâce qu'il nous a faite de ne pas avoir été assassinés par ces brigands-là : nous l'échapons belle. Aussitôt nous marmotâmes ensemble quelques prières que mon compagnon avait de la peine à articuler, tant il avait eu peur !

Nous arrivâmes à Grasse. Là, je fis ma déclaration à la police de ce qui nous était arrivé. Le commissaire nous demanda tous les détails de notre arrestation. Il questionna longuement l'aumônier et le postillon, qui déclarèrent avoir vu douze voleurs, quoi qu'il n'y en eu que quatre. Le bruit de cet évènement fut bientôt répandu en ville, et

nous nous vîmes dans quelques instants entourés de tous les ecclésiastiques de l'endroit et d'une nuée de dévotes. On fit une quête qui nous produisit 8,000 fr.

Tout réussissait au-dessus de mon espoir. Je recevais de toutes parts les égards les plus empressés et des offres de service à ne plus finir. Un honnête négociant vint me voir et mit sa caisse à ma disposition. J'acceptai 30,000 fr., et je lui donnai en échange un bon signé *Don Pasqualini*, dont il attend encore le remboursement.

La frayeur avait réellement indisposé mon aumônier et le rendit sérieusement malade : il fallut le faire saigner plusieurs fois. Je le fis soigner par les meilleurs médecins de la ville, et sa maladie ne lui permit pas de continuer la route. Il me pria instamment de l'attendre : je lui promis de ne pas partir avant son rétablissement complet.

Le général Laferrière possédait à trois lieues de Grasse une fort jolie campagne qui était l'habitation ordinaire de madame son épouse. Je feignis de connaître particulièrement cet officier supérieur, et je manifestai le désir de vouloir aller passer quelques jours chez lui en attendant la guérison de mon abbé. Je fis mettre des chevaux de

poste à la voiture ; je recommandai le malade aux médecins et aux gens de la maison, et me voilà parti pour la campagne. En route, je donnai deux louis au postillon, parceque je savais que pour être bien servi, il faut bien payer : je lui dis de venir me chercher dans huit jours et lui promis deux autres louis, s'il était exact à exécuter mes ordres. Je lui donnai ensuite la consigne suivante : « Lorsque nous serons arrivés, vous dételerez vos chevaux et vous repartirez de suite. Voilà cinq francs de plus et vous irez dîner à la première auberge qui est sur la route. »

Au moment où nous terminions notre conversation, nous arrivâmes au château. Aussitôt que madame la comtesse aperçut ma voiture, elle parut sur le perron pour me recevoir. Je descendis en disant : — Je viens donc prendre part au dîner de mon ami Laferrière.

— Soyez le bien-venu, monsieur.... Mon mari est absent ; mais puisque vous êtes son ami, je vous recevrai de mon mieux.

— Madame, quoique vous me voyiez aujourd'hui en costume de prélat, j'ai eu l'honneur de servir sous ses ordres.

— Raison de plus, les amis du camp sont

comme les amis de collègue : ils ne s'oublient jamais. Donnez-vous la peine d'entrer.

Madame Laferrière ne m'apprenait rien de nouveau en me disant que son mari était absent ; s'il avait été chez lui, je me serais bien donné de garde de le traiter *d'ami*, moi qui ne l'avais jamais vu.

La comtesse me reçut avec de grandes marques de respect ; je fus conduit dans le salon d'honneur, où l'on me présenta un superbe fauteuil en cramoisi, et la conversation s'engagea sur le sujet de mon voyage. Je dis que j'avais eu l'honneur de faire les campagnes d'Italie sous les ordres du général ; que je lui avais été attaché en qualité d'officier d'ordonnance ; mais qu'ayant été blessé assez grièvement, j'avais été obligé de renoncer aux armes pour embrasser l'état ecclésiastique, pour lequel je m'étais senti de la vocation : et que sa majesté l'empereur, en reconnaissances de mes anciens services, m'avait élevé à la dignité d'évêque ; que l'amitié seule que je portais au général avait pu me faire détourner de la route pour venir lui offrir mes hommages. Je lui témoignai la peine que j'éprouvais de ne pas le voir, mais que j'étais bien dédommagé par l'avantage de faire la connaissance de madame. Madame la com-

tesse s'inclina plusieurs fois en signe de reconnaissance. Elle m'adressa plusieurs questions auxquelles je répondis avec l'aplomb d'un homme de bon ton.

Le postillon avait ponctuellement suivi la consigne que je lui avais donnée : il avait disparu pendant le temps qui s'était passé en compliments. La cuisinière du château avait reçu des ordres pour préparer le dîner.

Quand tout fut disposé, un laquais vint nous prier de passer dans la salle à manger. Madame me donna la place d'honneur, et assigna aux autres membres de la famille celles qui leurs étaient destinées. Je bénis les mets et on se mit à manger. Nous étions en tout huit personnes à table. La conversation roula sur des objets assez indifférens ; cependant je louai beaucoup la bravoure du général.

Après le dîner, je fis demander mon postillon comme si j'eusse voulu lui donner des ordres pour mon départ. On me dit qu'il est parti : j'en parus très surpris. Il savait cependant, dis-je tout haut, qu'il devait me conduire jusqu'à la première poste sur la route du Dauphiné. Comme je paraissais fort en peine, madame me fit l'offre de m'y faire conduire avec ses chevaux. C'était jus-

tement ce que je désirais ; aussi j'acceptai avec plaisir, comme on le pense bien. Des ordres furent donnés ; les chevaux sont à la voiture, le cocher de la maison fait déjà claquer son fouet, je me disposais à prendre congé de madame la comtesse, lorsqu'elle me demanda une grâce, c'était de donner la bénédiction aux habitans du château, ce que je fis volontiers. Elle vint ensuite me conduire jusqu'à ma voiture, et je pris congé d'elle en lui témoignant tout le plaisir que j'éprouvais d'avoir fait sa connaissance.

Aussitôt que je fus rendu à la première poste, je demandai des chevaux ; je donnai la pièce au cocher et je lui fis prendre quelques rafraîchissemens. Il repartit fort satisfait pour le château.

Me voilà donc, encore un coup débarassé de l'homme qui était pour moi un si lourd fardeau. Pauvre abbé ! me disais-je, tu es une dupe de plus de ta trop grande confiance ; tire-toi d'affaires comme tu pourras.

Ce qui me flattait le plus dans ma position, c'était d'avoir la liberté de paraître dès lors sur le théâtre du monde sous tel costume qu'il me plairait. Je pouvais dès ce moment jouer le rôle qui entrerait le mieux

dans mes goûts, puisque j'avais le choix. La dignité d'évêque commençait à m'être à charge, quoique je ne m'en fusse pas trop mal tiré; mais la terrible étiquette à laquelle j'étais obligé de m'astreindre, était très fatigante pour moi; tant les grandeurs sont à charge!

XI.

Le froc dans la malle. — Mon voyage à Paris. —
M. de Saint-Germain. — Les chefs de division. —
Mon brevet de lieutenant pour le 47^me de ligne.

Je pris quelques heures de repos à la poste. Pendant ce temps-là, il me vint mille réflexions à la tête: j'étais incertain sur le parti que j'allais prendre. En attendant ma décision, je fis descendre une malle de l'im-

périale de la voiture ; j'en tirai un costume bourgeois que j'endossai, et je mis à la place la soutane qui m'avait valu tant d'honneurs, mais qui aussi m'avait fait maudire ma mauvaise étoile. Semblable au Renard de la fable revêtu de la peau du Loup, je craignais toujours les dangers de cette position empruntée ; aussi je ressentis une grande satisfaction quand j'eus quitté le froc épiscopal.

Je me décidai enfin pour la capitale. Je fis mettre les chevaux à la voiture et m'acheminai vers Paris sans trop savoir pourquoi j'allais là plutôt qu'ailleurs. C'était mon Rubicon.

Comme j'avais des passe-ports de rechange j'en exhibai un dans mon hôtel, qui convenait parfaitement à ma position bourgeoise, j'en fus quitte pour le faire voir cette première fois,

Il y avait déjà quelques jours que j'habitais la capitale, lorsqu'en me promenant aux Tuileries, je fis la rencontre de M. de Saint-Germain, auquel j'avais été recommandé à mon entrée au Prytanée de Fontainebleau, dont je n'avais eu qu'à me louer pendant que j'y restai. Sa surprise fut grande de me voir là. Après les compliments d'usage de part et d'autre, je l'invitai à venir dîner à mon hôtel.

Il est bon que le lecteur sache que si j'ai eu beaucoup d'autres défauts, je n'ai jamais péché par les qualités du cœur : jamais je n'ai eu l'ingratitude en partage. Il suffisait que quelqu'un m'eût obligé pour lui témoigner ma reconnaissance à la première occasion, et ne jamais oublier les bienfaits que j'en avais reçus.

M. de St-Germain accepta mon invitation, et je lui fis servir un dîner de mon mieux.

Pendant le repas, la conversation roula sur mon service militaire. Mon convive entra dans beaucoup de détails pour tout ce qui m'était personnel. Je lui forgeai un tas de mensonges artistement rangés ; il n'y vit que du bleu, il me crut sur parole et me promit de nouveau sa protection pour me faire rentrer au service avec quelques avantages. Pour l'engager à me servir plus chaudement je lui glissai dans la main un rouleau de cent pièces d'or, parce que je savais bien qu'à Paris, comme partout ailleurs, c'était le plus puissant stimulant. Il fallait bien le couvrir aussi des petits sacrifices qu'il aurait à faire dans les démarches qu'il allait entreprendre en ma faveur. La chose, au surplus, ne parut pas lui déplaire, il me donna son adresse et nous nous séparâmes.

Le lendemain je reçus une lettre par laquelle il m'invitait à dîner chez lui. Je ne manquai pas de répondre à son invitation, et au jour donné je fus le premier rendu de ses convives.

Il eut le temps de me dire que j'allais avoir l'honneur de dîner avec deux chefs de division du ministère de la guerre.

A peine avait-il achevé, qu'ils entrèrent. Nous les reçûmes avec tous les égards qui leur étaient dûs. Après les compliments et les civilités d'usage, on se mit à table et on nous servit un repas des plus somptueux et vraiment digne de gens du haut ton. Que de ministres qui n'en n'ont pas toujours fait de si bons!

Pendant le temps que dura le dîner, mon protecteur engagea la conversation sur mon compte, en sorte que ces Messieurs me promirent d'arranger mes affaires tout à mon avantage. J'avoue pourtant que je n'y croyais guère; car je connais l'eau bénite de cour, et je pensais que MM. les chefs de division ne s'occuperaient guère de moi, une fois qu'ils seraient sortis de chez notre hôte. La suite me prouva que j'avais mal auguré de leur zèle à servir mon protecteur. En effet, trois jours après, je reçus

une commission de lieutenant au 47^{me} de ligne qui était en garnison à Brest. J'en fus d'autant plus surpris que je m'y attendais moins; et j'ai toujours ignoré les moyens qui furent employés auprès du ministère pour en obtenir si facilement un si grand avantage.

Je partis de Paris sous quinzaine, pour me rendre à ma destination, avec l'uniforme du corps, que je m'étais fait confectionner pour ne pas arriver au régiment comme un conscrit; me rappelant ce qui m'était arrivé à Brescia.

XII.

Mon arrivée à Lorient. — Je tranche du grand. — Je suis chanoine de l'ordre de Saint-Augustin. — Bulle d'institution. — Quête de 60,000 francs. — Retour au régiment. — Projet de mariage.

Je me rendis au dépôt du 47^e, qui était à Lorient; j'allai rendre mes visites à l'état-major, et à la première parade je fus reçu lieutenant à la 5^e compagnie du 5^e bataillon. Je ne me présentai plus en conscrit, comme à ma première compagnie; mais avec

ce ton d'assurance que me donnait mon expérience et surtout ma fortune; car, après avoir pris l'air du bureau, je me trouvai le plus riche officier du corps. Ce n'était pas étonnant; mes nouveaux camarades n'avaient pas exploité, comme moi, la crédulité publique et la bourse des fidèles. Aussi je sus mettre à profit l'avantage que me donnait ma position; je fis à propos quelques sacrifices pour lier connaissance avec mes compagnons d'armes; je régalai plusieurs fois sous-lieutenans, capitaines, et même le chef de bataillon, de manière qu'en très peu de temps, ils m'honoraient tous du titre d'ami.

Cette nouvelle position aurait dû me rapeler à des sentimens plus honnêtes: j'étais riche, rien ne me manquait, je me voyais encore une épaulette, tout indigne que j'étais de la porter; j'apercevais devant moi une assez brillante perspective, je pouvais parvenir; mais le génie du mal qui me poursuivait, me porta à former de nouveaux projets.

Mon ambition n'était pas satisfaite; le succès que j'avais obtenu dans toutes mes entreprises me donnait de l'audace et devait me porter au milieu d'autres aventures. Je

venais de me faire des amis à coups de fourchettes; je leur avais prodigué force diners, quelque nouveau tour de ma façon devait payer ces dépenses.

Je formai le projet de rentrer dans le monde, mais sans pourtant renoncer à l'état militaire; à peu près comme ces animaux amphibies qui vivent, moitié dans l'eau, moitié sur terre.

Je savais qu'il existait en Italie des religieux de l'ordre de St-Augustin, que le pape envoyait dans toute la chrétienté pour faire des quêtes, le plus souvent fort productives. Je me créai une bulle d'institution de chanoine-honoraire de St-Augustin, avec autorisation de faire des quêtes pour former des établissemens de religieux en France.

Pour mieux réussir dans mes nouveaux projets, je fabriquai une lettre que je prétendis venir de ma famille, par laquelle mes parens m'invitaient à me rendre chez eux pour régler des affaires d'intérêt, en disant que ma présence était indispensable.

J'allai communiquer cette lettre au commandant. Il me dit qu'il ne voyait pas d'inconvénient à me donner la permission d'aller régler des affaires urgentes. C'était bien

là le but où je voulais amener mon homme.

Mes préparatifs de départ une fois terminés, je demandai et obtins une permission de deux mois. Ce ne fut pourtant pas sans quelques difficultés de la part du colonel ; car on sait que sous l'empire on était très avare de ces faveurs.

Je partis de Lorient avec l'intention de parcourir les départements du Nord.

J'endossai encore une fois la soutane, et je me présentai devant les préfets ; je leur exhibai mes lettres-patentes, mon obédience, et l'autorisation de faire des quêtes au bénéfice des établissemens religieux que j'étais chargé d'organiser en France.

Je me faisais signer ces différentes pièces par les principales autorités des villes où je passais.

Cette kirielle de signatures me rappelait les mille et un certificats que les empiriques étalent avec tant de complaisance sur une place publique, devant la foule assemblée, pour lui donner une preuve de leur talent à extraire les dents et souvent la mâchoire. Au moins Collet ne faisait du mal qu'aux bourses, lui !

J'effectuai ces quêtes le mieux du monde ; tout me réussissait à souhait : je recevais

des sommes assez considérables dans chaque département. J'exploitai les Côtes-du-Nord, l'Ille-et-Vilaine, la Mayenne, l'Orne, le Calvados et le Pas-de-Calais. Comme je parlais un peu l'italien, j'entraînais facilement les simples dans le piège.

Après mon départ de Boulogne, je sentis la nécessité de changer de costume, et je fis bien ; car M. Armand, sous-préfet de cet arrondissement, sans doute moins crédule que beaucoup d'autres, avait donné l'ordre de me faire arrêter. Heureusement pour moi, j'en avais eu vent et je m'étais précautionné.

Je changeai mon accoutrement de religieux contre l'habit brodé de commissaire-ordonnateur ; je voyageai à grandes journées, je déroutai ainsi les poursuites de la police, et je me rendis de nouveau à Lorient, où personne ne se douta des tours que je venais de faire.

Mon premier soin, après que je fus à mon poste, fut d'aller rendre visite à l'état-major et à mes camarades. Tous me témoignèrent de l'amitié : ils parurent contents de me revoir, et je les invitai pour le lendemain à un dîner que je leur fis servir à la Lucullus.

Je pouvais bien faire ce sacrifice ; car j'a-

vais ramassé 60,000 francs dans ma quête, en abusant de la crédulité des âmes généreuses et bienfaitantes qui croyaient rendre quelques services à l'humanité, et non satisfaire la cupidité d'un vil escroc. Ils ne se doutaient guère, les braves gens, en me dénouant les cordons de leur bourse, que dans peu de jours leur argent serait employé à savourer le Champagne, le Chablis et le Madère à l'hôtel de l'Épée, à Lorient. Mais qu'importe; la foi sauve. Le mérite de l'aumône ne consiste pas dans l'indignité de celui qui la reçoit, mais bien dans l'intention de celui qui la fait.

Tous mes convives répondirent à l'appel. On me félicita sur mon heureux voyage, et on lora beaucoup la somptuosité du diner. Je répondis aux civilités de ces messieurs, et à tout ce qu'il leur plut de me dire d'agréable, le mieux que je pus. On ne manque pas de compliments quand on donne de bons diners. Ce refrain est venu souvent me frapper les oreilles jusqu'au bague.

Quels diners! quels diners!
Les ministres m'ont donnés!

Vers la fin du repas, je pris la parole et leur dis:

— Messieurs, vous avez bien voulu me

complimenter sur mon voyage, mais je ne vous ai pas tous dit.

— Ah! de grâce, parlez. ConteZ-nous le reste.

— Puisque vous le voulez, soit: il faut que vous sachiez que mes parens ont formé le projet de me faire marier, et c'était là le principal motif de mon voyage.

— Tant mieux! si c'est un bon parti.

Où, le parti n'est pas mauvais. La personne qu'on veut me faire épouser est bien affligée de 10 à 12,000 livres de rente.

— C'est charmant! voilà un marché à faire: vous êtes heureux.

— Aussi je me propose bien de le conclure, et ce sera encore une peine que je donnerai dans quelques mois au conseil d'administration pour une nouvelle permission.

— C'est égal, répondit le commandant nous baptiserons l'enfant quand il sera né.

Après avoir pris le punch et tous les accessoires, la plus grande gaité régnait parmi les convives. Les uns chantaient les exploits de la grande armée; ceux-ci vantaient ma délicatesse à faire les honneurs d'un diner; ceux-là me faisaient leurs offres de service: c'était à ne plus finir.

Cette orgie se prolongea bien avant dans

la nuit; enfin nous nous quittâmes pour aller goûter les douceurs du sommeil dont chacun de nous avait grand besoin.

Je me retirai dans mon logement, me félicitant en secret de tant de réussite. Cependant je me disais en moi-même: S'ils connaissaient l'homme à qui ils ont à faire!

Ces réflexions me disaient bien que ce genre de vie ne pouvait pas toujours durer; mais quand on est une fois lancé, une certaine fatalité vous entraîne malgré vous. On ne peut plus résister au torrent.

XIII.

Je suis inspecteur-général. — Mon départ pour le midi de la France. — Visite à M. de Montchenut. — L'enfant trouvé. — Son adoption. — Sa nourrice.

Quelques mois s'écoulèrent à faire mes préparatifs pour paraître en inspecteur-général. Je trouvais que c'était trop peu pour moi d'être simple lieutenant dans un régiment de ligne; il fallait pour satisfaire mes vœux un plus vaste théâtre; je ne voulais pas

végéter dans la condition la plus modeste : je voulais être une sommité. Le généralat flattait seul mon ambition. J'espérais bien de tirer la quintessence de ce rôle élevé, pour faire des plaies énormes aux caisses publiques. Je me créai donc une commission d'inspecteur-général; au besoin, même, je me serais donné un bâton de maréchal de France. Quand le premier pas est fait, les autres ne coûtent rien.

Ma commission me conférait de pleins pouvoirs pour organiser l'armée de Catalogne. J'avais pris le nom ronflant de *Charles-Alexandre* comte de Borroméo.

Je m'étais encore créé une autre pièce, en vertu de laquelle je m'arrogeais le droit de puiser dans les caisses publiques pour fournir aux besoins de cette armée idéale.

J'étais plein de confiance en moi-même : l'attention du gouvernement se portait alors toute entière vers les puissances du nord, où le chef de l'état attirait sur lui tous les regards. Les circonstances me paraissaient très favorables. Je disposai tout en conséquence.

Je pris une seconde permission et partis pour le midi de la France. Je pris la route de Paris, où je restai seulement deux jours, et

me dirigeai ensuite sur la route de Lyon. Je conservai jusqu'à Valence en Dauphiné mon costume bourgeois, que j'avais pris en partant de Lorient.

En passant à Saint-Vallier, je fus rendre une visite à M. de Montchenut, commandant de place. Pendant que nous nous promenions ensemble dans le jardin du château, il se présenta à nous un petit enfant âgé de trois ou quatre ans, qui paraissait fort gentil et très proprement vêtu. Il avait une lettre dans la poche de son petit tablier : nous la primes et nous la lûmes ensemble ; elle était à peu près conçue en ces termes :

« Monsieur,

« Des circonstances malheureuses m'obligent à recommander mon pauvre enfant à votre charité. J'ai lieu d'espérer que, sous peu de temps, mes affaires se rétabliront et que je pourrai donner du pain à cet enfant chéri. Le malheur seul m'oblige à un acte qui répugne tant à mes sentimens paternels. Mais vous êtes père comme moi, vous apprécierez tout ce que mon cœur doit éprouver de poignant dans cette occurrence.

« Je suis, avec un profond respect,

« V....., négociant. »

Cette lettre produisit sur moi un effet que je ne saurais dépeindre. Le sort de cette innocente créature m'affectait vivement.

Je vis que M. de Montchenut fronçait le sourcil. Je pris alors la parole :

— Et bien lui dis-je, qu'allez-vous faire de cet enfant ?

— Je vais l'envoyer à l'hôpital des Enfants-Trouvés.

— Aux Enfants-Trouvés, répliquai-je avec vivacité, vous me faites frémir : le sort de cet enfant m'intéresse trop pour que je souffre qu'il soit déposé à l'hôpital. Vous n'en ferez rien ; je me charge de lui.

— Peste ! vous êtes bien généreux.

— Oui, mais je suis encore plus humain.

Il en coûtait, en effet, à mon cœur de voir abandonner ce joli et innocent enfant à un sort si incertain. Je le caressai, le pris avec moi et le fit conduire à Valence. Là, je fis demander une bonne femme qui pourrait se charger de lui et le traiter convenablement. On me présenta une personne telle que je la désirais : elle se nommait madame Levalloir. On me rendit d'elle le témoignage le plus avantageux et je lui confiai mon fils adoptif.

Je lui donnai 8,000 fr. comptant, en pré-

sence de M. le Maire, pour l'entretien et l'éducation des huit premières années. Je m'engageai, de plus, par acte, à lui donner 1000 fr. par an pendant autres huit ans, pour qu'elle lui apportât tous ses soins et pour que son éducation fut aussi complète qu'on pouvait le désirer. C'était une bonne aubaine pour la nourrice ; aussi elle était enchantée de sa trouvaille.

Cette affaire terminée, je m'occupai de former le personnel de ma maison : je louai deux domestiques auxquels je me donnai comme inspecteur-général. Je me mis en grande tenue pour aller rendre une dernière visite à mon orphelin. Quand la dame aux soins de laquelle je l'avais confié me vit sous le costume de général, je crus qu'elle ne finirait pas de me faire des révérences. Dieu lui-même serait entré dans sa maison qu'elle n'aurait pas paru plus rayonnante.

— Monsieur le général, me dit-elle, nous sommes pauvres, mais votre fils ne manquera de rien. Qui sait si, un jour, il ne portera pas, comme vous, de grosses épaulettes ?

— Je le désire, ma bonne ; il ne peut que prospérer entre vos mains.

— Merci, monsieur; mais comment faudra-t-il l'appeler ?

— Bonaventure.

— Faudra-t-il que je vous donne souvent de ses nouvelles ?

— Aussi souvent que vous le désirerez.

— Où vous adresserai-je les lettres ?

— A Paris. (Au diable l'importune !)

Elle me poussa encore quelques douzaines de révérences; enfin, je m'esquivai; en me promettant bien d'éviter dorénavant le babil de la bonne nourrice.

XIV.

Ma visite au commandant. — Sa surprise. — Je passe des revues. — Mon état-major. — Décorations. — Promotions. — Je fais raffe dans les eaisses.

Me voici rendu à mon apogée : c'est le beau côté de la médaille. Je ne crois pas qu'un mortel se soit jamais trouvé dans une passe aussi belle. Quoi ! Collet, inspecteur-

général, brillant de décorations, accompagné d'un riche état-major, possédant plus d'or qu'il ne pouvait en porter, comblé d'honneurs, recherchés par les grands de l'empire! que l'on juge de mon bonheur, si j'avois pu en avoir! Mais je redoutais le dénouement : il devait m'être fatal. Je présumai qu'il n'était pas éloigné. Ah! si j'avois su me borner et aller jouir tranquillement à l'étranger de ma fortune, qui eût été plus heureux? La justice divine ne devait pas le permettre : je devais être chargé de chaînes pour servir d'exemples aux malheureux qui seraient tentés de marcher sur mes traces.

En sortant de chez madame Levaloir, je fus directement à la citadelle de Valence. Le commandant, qui ne s'attendait pas à ma visite, me manifesta son étonnement de ce qu'il n'avait pas été informé officiellement de mon arrivée. Je lui répondis que dans l'état de crise où nous nous trouvions, le ministre de la guerre avait à s'occuper de choses plus sérieuses que d'une affaire de pure forme. Au surplus je lui exhibai mes titres d'inspecteur-général, chargé de l'organisation de l'armée de Catalogne, mes ordres pour puiser dans les caisses publiques

et choisir des officiers à mon gré dans les différentes divisions que je passerais en revue. Je laissai entrevoir à M. l'intendant une aiguillette de décorations de différens ordres que j'avois jusque-là affecté de cacher en tenant la main dessus, comme par l'effet du hasard. Cette vue produisit sur lui un effet extraordinaire : mon homme devint doux comme un mouton. Après qu'il eut pris lecture de toutes ces pièces, qu'il ne parcourut que pour la forme, il s'inclina plusieurs fois devant moi, avec les marques du plus grand respect, et me fit même des excuses d'avoir osé douter de l'authencité de ma mission. Il faut dire aussi que ma contenance ne me servit pas mal dans cette occasion. Quoique je ne connaisse pas le latin, j'ai toujours entendu citer l'adage : *Audaces fortuna juvat*, et l'on m'a dit que cela se traduisait ainsi : la fortune seconde l'audace. J'avoue que je n'en ai jamais manqué.

Comment aurais-je réussi, en effet, dans mes entreprises, si le plus souvent je n'avois payé de front?

M. l'intendant donna immédiatement des ordres pour qu'on me rendit les honneurs dus à mon prétendu grade d'inspecteur-général. La garde prit les armes quand je sor-

tis. Elle fut passablement étonnée de voir que ce n'était qu'à ma sortie qu'on lui donnait de tels ordres, tandis qu'on n'avait rien fait pour moi en entrant. Mais dans des temps extraordinaires, on doit s'attendre à toutes sortes d'évènements. On recevait alors tant d'ordres les uns sur les autres que l'on commençait à s'y habituer.

L'état-major de la citadelle vint m'accompagner jusqu'à mon hôtel.

L'arrivée d'un inspecteur-général fit du bruit en ville. Je reçus dans quelques instans la visite des autorités civiles et militaires. Je leur fis connaître à toutes l'objet de ma mission, et je donnai des ordres pour passer le lendemain une grande revue. Ils furent exécutés ponctuellement.

Toute la troupe qui était en garnison à Valence se trouvait le lendemain à dix heures sur les glacis de la citadelle.

Comme il convenait que je me créasse un état-major, j'observais, en passant la revue, les officiers qui paraissaient le mieux me convenir. J'aperçus un chef de bataillon qui était tout balaféré. Ses cicatrices annonçaient un homme éprouvé, et que l'on appelle dans les régimens *un grognard*. C'était ce qu'il me fallait : je ne voulais pas un état-major com-

posé de conscrits, mais de ces vieilles moustaches qui inspirent de la confiance.

Je m'avance vers lui :

— Depuis combien de temps servez-vous, commandant ?

— Depuis vingt ans.

— Quelles sont les campagnes que vous avez faites ?

— Depuis celle d'Égypte jusqu'à ce jour, je n'en ai manqué qu'une pour cause de maladie grave.

— Avez-vous des infirmités ?

— J'ai plusieurs blessures, comme vous pouvez vous en apercevoir, général ; mais elles ne m'incommodent pas.

— Dans ce cas, vous allez me suivre : je vous fais lieutenant-colonel, et je vous nomme officier de la Légion-d'Honneur.

— Je suis à vos ordres, général ; comptez sur mon dévouement à vous servir.

Ce brave militaire fut si satisfait de cette double faveur qu'il en était tout ému.

Cet avancement fit du bruit dans tous les rangs : chaque officier aurait déjà voulu, à de telles conditions, faire partie de mon état-major. Je recrutai de même deux capitaines et un lieutenant ; je leur donnai à tous trois la décoration qu'ils n'avaient pas

encore, avec ordre de venir dîner avec moi, et que là je leur ferais connaître les nouvelles fonctions qu'ils auraient à remplir auprès de moi.

J'allai ensuite faire la visite de la caisse et j'emportai 20,000 fr. C'était un petit commencement; mais je me promettais bien de ne pas m'en tenir là. Pendant le dîner, j'assignai au noyau de mon état-major les attributions de chacun, et les prévins qu'il fallait se mettre en route le lendemain pour Avignon. Les autorités civiles furent prévenues que, vu l'état pressé où je me trouvais, il m'était impossible de leur rendre ma visite, et je les fis prier d'agréer mes excuses.

Nous partîmes le lendemain pour Avignon, et pour ne pas éprouver le même inconvénient qu'à Valence, j'avais fait prévenir de mon arrivée prochaine l'autorité militaire. M. l'intendant avait bien voulu dépêcher un courrier pour m'annoncer à son confrère. Il ne faisait plus alors le récalcitrant; il m'avait, au contraire, demandé ma protection pour lui faire obtenir du ministre de la guerre un changement de résidence qu'il sollicitait depuis long-temps. Je le lui promis, et il me combla de politesses.

A mon arrivée à Avignon, je ne perdis

pas de temps : il ne fallait pas laisser éven-ter la mèche. Vider les coffres et partir, tel était mon but.

Pendant mon court séjour dans cette ville, mon état-major se grossit de trois officiers. 115,000 fr. passent de la caisse dans mes poches; puis, après ce nouvel exploit, je gagne Marseille, toujours accompagné de mon état-major.

Le soleil de la Provence fait briller aux yeux de la foule rassemblée l'éclat de mes décorations : deux mille soldats défilent devant moi sur la Place-d'Armes; j'encourage les uns, je promets aux autres. Neuf officiers se joignent à ma suite, comptant tenir déjà l'épaulette à graines d'épinards ou la croix-d'honneur. Tout est mis à contribution pour fêter dignement le général; c'est pour moi que les tambours improvisent de bruyans rigaudons; c'est pour moi que les clairons font entendre de joyeuses fanfares; c'est pour moi que la musique joue sur tous les tons. Oui, c'est pour Collet! qui, sensible à la symphonie, ne dédaigne pas néanmoins de prêter une oreille obligeante au son des écus qui se pressent et résonnent dans sa main, jusqu'à ce qu'enfin la dernière pièce l'avertisse que le trésor est vide de

200,000 francs qu'il contenait il y a vingt minutes.

Lecteur, vos yeux s'arrêtent; l'étonnement se manifeste sur vos traits : vous ne sauriez poursuivre votre lecture, tant l'indignation gonfle votre cœur; poursuivez je vous en conjure, et me suivez à Nîmes.

Là, cinq officiers s'attachent à mon char; — quel cortège de dupes! — là, comme un fléau, je tombe sur toutes les caisses que je ravage d'une main rapace, et mon lot d'argent se grossit de 30,000 francs.

Je me voyais au dernier degré de l'échelle des honneurs et des richesses; mais là, m'attendait un mauvais génie destiné à me précipiter dans la fange d'où je m'étais élevé, guidé par l'ambition, soutenu par l'audace la plus étonnante et la plus heureuse. Montpellier devait servir de théâtre au dénouement de cette comédie dont le sacrilège forme le premier acte, les honneurs le second, et les galères le troisième.

XV.

Le préfet de Montpellier. — Je promets à ce magistrat le cordon de grand-officier de la Légion-d'Honneur, — Revue des troupes. — Grand dîner chez le Préfet — Mon étoile pâlit. — Mon arrestation avec mon état-major. — Le Préfet me fait demander pour satisfaire la curiosité de ses amis. — Je m'esquive sous l'habit de cuisinier. — Recherches.

Je m'étais tellement identifié avec le rôle d'inspecteur, que je n'avais pas besoin de me contraindre pour ne pas trahir mon secret.

Je fis mon entrée dans la ville de Montpellier avec tout le sang-froid, toute la gravité d'un officier supérieur.

Ce n'était pas s'en éprouver un sentiment de pitié que je voyais se grouper servilement autour de moi une multitude d'ambitieux, dont l'épine dorsale, que l'habitude avait rendue docile, se prêtait facilement à toute espèce d'exigence de leur part, car toutes les autorités s'étaient empressées de venir me visiter.

Chacun avait une demande à m'adresser, tous avaient des droits à une récompense, voir même les employés de la préfecture; quant au préfet, je sentis sa patte de velours, je fus si sensible à son doux contact, que je lui promis, sans autres informations: *le modeste cordon de grand-officier de la Légion d'Honneur*. Ce système que j'avais embrassé me permettait d'étendre les bornes de mes promesses, aussi en usais-je largement.

Le préfet était aux anges tandis que je me donnais au diable: que l'on me permette ce jeu de mots que m'inspira ma position à cette époque.

Tandis que je me voyais encensé de la sorte par toutes ces personnes du haut rang,

des envies de rire inextinguibles m'assailaient à chaque instant. C'est donc en flattant l'ambition des hommes qu'on les fait mouvoir comme des joujoux d'enfants! me disais-je. Oh! s'il était possible d'ouvrir les yeux à tous ces aveugles sans être exposé à payer cher ce bienfait, qu'il y aurait de plaisir à les voir rougir de leur déception! Hélas! le ciel me réservait cette jouissance, mais c'était pour m'arracher des larmes de désespoir!

Dans toutes les administrations, la présence d'un inspecteur donne une impulsion extraordinaire à tout ce qui est soumis à sa surveillance.

Un inspecteur des écoles est arrivé. La classe est en émoi. Les élèves se conseillent, se prémunissent contre la timidité, plus souvent contre la faiblesse de leurs capacités; c'est que l'amour-propre est là, ou bien la férule.

Dans les Droits-Réunis, le surnuméraire déroge à son sommeil cinq heures de la nuit afin de mettre ses écritures au courant. On craint une mauvaise note au registre d'ordre.

Chez le soldat, tout est en mouvement, depuis le tambour du centre jusqu'à la grosse-

se caisse. La veille d'une revue, la caserne est sans dessus-dessous : couché sur le lit exigu, le troupiier *astique* la giberne ou passe sur les boutons de l'habit d'uniforme, sa brosse légèrement empreinte de vitriol, tandis que son compagnon de chambre polit le canon de son fusil, vouant à tous les diables le malencontreux général qui doit lui faire manquer une partie à la guinguette, où il a donné rendez-vous à la fille de la blanchisseuse de la compagnie.

Que dirais-tu, pauvre soldat, si tu connaissais à fond l'homme qui traverse tes projets.

Dix heures viennent de sonner, la garnison foule l'herbe de l'esplanade du quartier.

Tout Montpellier s'est donné rendez-vous sur le Champ-de-Mars. Les fourriers d'ordre voltigent comme des papillons, de l'extrême-front au centre, puis reviennent sur leurs pas, se croisent et se recroisent à la manière des hirondelles, formant dans leurs courses mille dédales dont l'œil ne saurait saisir le fil. Les soldats, l'œil fixe et immobile, attendent au port-d'arme l'arrivée du général.

Le tambour-major agite habilement sa canne richement ornée. Un roulement gra-

ve et prolongé se mêle au bruit confus de la multitude des spectateurs : Collet s'avance.... Collet, chargé d'or comme un prince de l'Orient ! La musique l'accueille par une symphonie douce et enchanteresse. Collet passe sous les moustaches de ces braves, qui sans être décorés comme l'inspecteur, sont animés d'âmes plus élevées et plus dignes des récompenses de la patrie. Braves défenseurs de la France, recevez mes excuses, vous portiez les armes à un lâche ; je le sentais et rougissais dans mon cœur.

Après la revue, le préfet me pria d'honorer sa table de ma présence. J'étais un inspecteur d'humeur douce et facile. Point de morgue surtout : oh ! pas le moins du monde !

Que l'on se figure une salle immense, meublée avec un luxe presque oriental, ornées de draperies en guirlandes, où la beauté du tissu jalouse l'adresse de la main qui l'a disposé en réseaux si étroits, que les rayons du soleil ou le zéphir le plus léger ne pourraient les pénétrer. Figurez-vous, en outre, une table d'un bois précieux, vrai fer-à-cheval, recouverte de linges blancs comme la neige, fins comme la soie, et dont l'éclat est relevé par celui des cou-

verts du métal le plus précieux, et vous avez le dessin de notre point de réunion.

Le préfet veut régaler l'inspecteur aux revues. L'amour-propre et l'ambition ont dépistés les artistes les mieux famés dans l'art culinaire; les basses-cours, la rivière ont fourni leur contingent à l'appel du premier magistrat; il y a plus de mouvement à la cuisine que dans une manufacture à papier, et tout cela fera brèche au budget des dépenses de la maison. Mais, bagatelle! le grand-cordon rouge et tous les charmes qu'il inspire sont bien faits sans doute pour servir de contre-poids dans la balance. Aussi le diner sera splendide et recherché : l'ortolan de la plaine et la grive des montagnes baigneront dans leur jus; le nectar ruissellera dans des vases du plus pur cristal; enfin, tout dira qu'à la table sont assis, comme rois du festin, un proconsul affamé d'honneurs et un inspecteur-général que la soif de l'or étrangle. Le quel des deux rira le dernier ?

Sous le vestibule, les musiciens de la garnison faisaient des frais immenses en dièzes et en bémols, tandis que des toasts m'étaient portés par tous les convives.

Cependant les évènements marchaient à

pas redoublé. Nous touchions au fatal dénouement de cette pièce brillante dans laquelle j'avais joué mon rôle à la plus grande satisfaction des spectateurs.

Au milieu du dessert, l'hôtel de la préfecture est investi par plusieurs brigades de gendarmerie.

Le chef-d'escadron Grasse entre dans la salle, et, sans respect pour les droits de l'hospitalité, me somme, au nom de la loi, de le suivre.

Où devine aisément que le bruit des revues que j'avais passé à Valence, à Avignon, à Marseille, à Nîmes, avait éveillé des soupçons, et, qu'en outre, le ministre, ayant eu connaissance des versements que je m'étais fait faire sans aucune mission à cet effet, avait ordonné mon arrestation.

La foudre tombant en éclats au milieu des convives n'aurait pas produit sur eux plus d'effet que l'ordre de l'officier de gendarmerie.

Tous se regardaient avec un étonnement mêlé de stupidité, le visage du préfet surtout me parut allongé d'une aune : il en était pour ses frais de représentations, réduit à s'appliquer, quant à ses espérances, ce refrain si connu : *Va-t-en voir s'ils viennent, Jean.*

Je jouais moi-même un rôle fort piteux : déjà je voyais à l'horizon le bourreau, un fer brulant au poing, et dans le coin de cette triste et déchirante perspective, les galères! Les galères!!! oh! mon Dieu, quand j'y pense!...

Mais, ô douleurs! que vous fûtes vives dans mon cœur, quand je vis ces braves officiers que mes promesses fallacieuses avaient attachés à ma suite, quand je les vis, dis-je, entre les mains des gendarmes, conduits en prison, eux qui n'avaient qu'une seule chose à se reprocher : leur bonne foi. J'aurais voulu pouvoir rompre leurs chaînes, au prix même de mon sang; mais la justice devait avoir son cours. L'innocence peut gémir quelque temps dans l'oppression et dans la misère : tôt ou tard elle paraît plus pure et plus recommandable.

Les portes d'une noire prison s'ouvrent devant moi, et se referment lourdement sur leur gonds : séjour d'horreur et de ténèbres! à peine un faible rayon du jour éclaire la botte de paille où doivent reposer mes membres que des chaînes réclament.

C'est là que, seul avec ma conscience bourrelée de remords, je devais attendre ma condamnation : chaque jour je subissais un

interrogatoire ainsi que les autres prisonniers, mes aides-de-camp, mais eux ne se coupaient jamais : la vérité était dans leur bouche comme dans leur cœur.

Vingt jours s'étaient écoulés depuis mon arrestation, lorsqu'un matin le préfet me fit demander par deux gendarmes, pour satisfaire la curiosité de quelques personnes qu'il avait à sa table. Rendu à la préfecture, je fus déposé dans un office en attendant le moment d'être présenté aux curieux.

J'ignore si le préfet est encore du monde; dans tous les cas, je ne veux pas laisser échapper l'occasion de lui faire observer, en passant, qu'il ne fut jamais dans le devoir d'un magistrat d'abuser en quelque sorte des droits que lui donne sa position pour offrir en spectacle à ses amis un malheureux prisonnier, quel qu'il soit, car il est assez pénible de se voir sous le coup de la loi, sans avoir l'humiliante corvée de subir les regards dédaigneux d'hommes qui pourraient se passer d'une telle récréation, si leur imagination était susceptible de s'occuper plus sérieusement.

J'aurais pu, M. le préfet, me roidir contre votre ordre, et ce fut ma première réflexion; mais, mieux inspiré, j'imaginai de

vous jouer un tour de ma façon ; vous savez comme je m'y pris et ce qui en résulta pour vous ; n'en perdez pas le souvenir : il est juste d'en instruire ceux qui sont moins avancés que vous sur ce point.

Les gendarmes ont ordre de garder la porte, la seule issue qui existe dans l'office où l'on me croyait, au reste, en sûreté.

Me voici seul, loin des Argus, laissant mon habit pour me vêtir d'un gilet rond et d'un tablier ; je couvre mon chef d'un bonnet de coton blanc, équipage de cuisinier que j'avais rencontré dans cette chambre ; puis je prends deux plats de crème, et à l'aide d'un rude coup de pied contre la porte, elle s'ouvre, et je passe devant les deux sentinelles sans être reconnu. Inutile de dire que je m'étais bien gardé de chercher leurs regards.

Le bruit de mon évasion circule dans tous les quartiers de la ville ; on en parle dans tous les établissements publics. Agens de police, gendarmes, espions, tous sont en campagne : ma tête est mise à prix ; 10,000 francs sont promis à celui qui me rendra au préfet. Le pauvre homme ! il ignorait que j'avais plus d'une quille dans mon sac, et qu'un préfet, réputé, pour l'ordinaire l'œil

du gouvernement, est quelquefois aveugle en certaine matière : celui de Montpellier est un exemple à citer.

XVI.

Ma retraite chez un maçon. — Le préfet garde les arrêts. — Correspondance. — Le nommé Chauvel est ma dupe. — Je trompe un commis négociant. — J'arrive à Lorient. — Mauvaise rencontre. — Mandat d'arrêt. — Condamnation à cinq ans de travaux forcés.

Le lecteur me croit peut-être sur le point de franchir les dernières limites de la France; car après l'échauffourée de Montpellier, il ne m'est pas permis de respirer libre

ment à la barbe des Athéniens : erreur ; loin de vouloir m'éloigner de la ville, j'y restai, logé précisément chez un entrepreneur en maçonnerie, vis-à-vis l'hôtel de la préfecture. C'était donner le change aux limiers de la police qui battaient la campagne depuis deux jours, désespérés de ne pouvoir rencontrer le gibier.

Sur ces entrefaites, le ministre ayant été informé de mon évasion et des facilités qui y avait donné lieu, intima l'ordre au préfet de garder les arrêts forcés pendant un mois, pour le payer de la peine de m'avoir fait extraire de prison dans le but unique de reprendre de ma présence les yeux de quelques amis.

Tous les jours je jouissais du précieux avantage de voir le magistrat consigné se faisant la toilette et la barbe, car il est bon de savoir que ma croisée correspondait directement à la sienne.

La position de l'un et de l'autre eut pu être le sujet du plus piquant vaudeville, si, à l'époque dont je parle, les écrivains à la journée eussent pullulé comme des essaims de fourmis, ainsi que nous le voyons de nos jours.

Sans être obligé par l'autorité supérieure

à garder les arrêts, je devais néanmoins garder la clôture : il eut été imprudent de sortir alors que l'orage était dans toute sa force.

Les choses en étaient là. Je pensais à me conserver une ressource au 47^{me}, car il faut avoir plus de prévoyance que le consul de Montpellier, soit dit sans intention de lui pousser une pointe.

Après donc que les journaux eurent bien retenti de mon nom et de mes exploits, je mandai aux officiers du régiment, qu'étant indisposé je croyais devoir séjourner à Montpellier jusqu'à mon parfait rétablissement.

Je n'oubliai pas surtout de leur parler longuement de l'arrestation du faux inspecteur-général, et de son évasion de la préfecture.

Ces messieurs me répondirent peu de jours après, et je jugeai d'après leur lettre que je pouvais me permettre de les rejoindre à Lorient, bien que je fusse le criminel recherché si soigneusement.

Je respirais l'air de la liberté, moi, tandis que les infortunés qui m'avaient suivis gémissaient au fond des cachots, malgré leur innocence. Chose déplorable ! ils demeurèrent dans cette position pendant trois mois, tant la justice se donne de temps afin de ne

pas se tromper quand elle doit frapper la tête d'un homme.

L'honnête maçon qui m'avait loué un appartement dans sa maison figurait sur les registres de l'état civil de Montpellier, sous le nom de Chauvet, brave homme qui ne pouvait soupçonner celui qui respirait sous son toit; il m'instruisait des rumeurs de la ville, et pour récompenser ses soins, j'en fis ma dupe comme les autres. Toute mine était bonne à exploiter.

Je traversai rapidement les Cévennes et je vins faire un séjour à Tulle. J'aurais pu me procurer de l'argent dans cette ville, en employant le même moyen qu'autrefois, c'est-à-dire en vendant quelques pièces précieuses, mais le génie du mal qui me poursuivait sans cesse en disposa bien autrement.

Logé sous le même toit qu'un commis-négociant de la maison Durand de Grenoble, je trouvai le moyen de le mettre au nombre de mes victimes; je lui négociai une lettre de change de 12,000 fr., reçus 5,000 fr. en à-compte, et partis pour Lorient, où mes camarades m'accueillirent fraternellement.

Aucun d'entre eux ne me soupçonnait d'être l'homme qui avait passé tant de revues et que la justice s'efforçait de pour-

suivre, je jouis donc de la plus entière sécurité pendant quelques mois.

Mes intentions étaient de donner ma démission et de me retirer dans un village de mon pays pour y vivre en honnête homme.

Mais le cœur pervers peut-il se permettre des jours heureux et cette tranquillité d'âme qu'il n'appartient qu'à la seule vertu de goûter? Était-il permis au ciel de laisser tant de crimes impunis? La main de la justice, poussée par la vengeance, n'était-elle pas là, prête à me plonger dans le séjour de l'opprobre et de l'infamie?

C'est précisément dans un moment d'une espèce de quiétude, alors que je me forçais des félicités, que, reconnu par le commis que j'avais trompé à Tulle, et dénoncé au procureur du roi, je fus saisi et traîné dans les prisons de la ville.

Il fallait avoir le cœur bien gâté pour renoncer à la vertu, car, malgré les peines morales que j'éprouvais, je me sentais toujours un penchant invincible au mal. Pourquoi la mort m'épargnait-elle? oh! j'étais destiné à me voir dans un état d'abaissement plus grand encore. L'heure d'expier mes turpitudes n'avait pas encore sonné.

Un mois après mon arrestation, je fus

conduit de brigade en brigade à Grenoble, où je fus condamné à cinq ans de travaux forcés comme faussaire en écritures de commerce.

Les démarches de mes infortunés parents et leurs sollicitations auprès des juges avaient atténué l'action de la justice, car cinq années de fers étaient une peine bien peu proportionnée à l'énormité de mes crimes.

Je fus mis au carcan pendant une heure. O honte! s'il en restait dans l'âme d'un criminel; lié au vil poteau, forcé de subir les regards indignés de ses concitoyens: n'y a-t-il pas là une vraie agonie? ne devais-je pas tomber sur le pavé, anéanti par le désespoir? Ah! si du moins mon cœur s'était ouvert au repentir, s'il se fût promis de suivre la bonne voie, une résignation parfaite à mon sort eût été un commencement d'expiation, et j'aurais eu des droits à la pitié de mes semblables, mais je le répète, le diable me possédait sans réserve.

XVII.

Je remplis les fonctions de geôlier. — On augmente le poids de mes chaînes. — Pied de nez d'un juge d'instruction. — Départ de la chaîne.

Par égard aux instantes prières de ma famille, qui désirait me garder auprès d'elle, il fut convenu que je subirais ma peine dans les prisons de Grenoble; à cet effet aussi

j'obtins un certificat de maladie, que l'obligeant médecin se fit payer bien cher, car la conscience ne se vend pas pour des bagatelles.

J'étais chargé d'écrouer et de décroquer les prisonniers. Quatre années s'écoulèrent pendant lesquelles j'étais aussi heureux que le concierge; je jouissais d'une entière liberté; j'avais une chambre particulière, en sorte que je ne fréquentais jamais les détenus. Moyennant six francs par jour, je mangeais à la table du geôlier.

Sur le point de terminer mon ban, on amena dans la prison un individu qui reçut la visite d'un officier qui avait été du nombre de ceux qui formaient mon cortège dans mes revues.

Ce dernier me reconnut et docile à sa haine, il n'eût rien de plus pressé à faire que d'aller me dénoncer aux magistrats. On me serra de plus près, de gros fers captivèrent mes pieds, on doubla le poids de mes chaînes, et, remis entre les mains de la force brutale, je fus conduit à Montpellier.

Je devais tôt ou tard expier mon inconduite sur le théâtre où j'avais joué le rôle le plus étrange et le plus singulier.

Le maudit concierge de la prison fit ob-

server à l'autorité que la maison d'arrêt n'offrait pas assez de sûreté pour renfermer un détenu de mon calibre, dès-lors on doubla les sentinelles, et je perdis tout espoir de m'esquiver.

Le lendemain, deux gendarmes vinrent me prendre pour me conduire à l'interrogatoire. Rendu dans la chambre du juge d'instruction, on me fit asseoir auprès d'un bon feu; les gendarmes se placèrent l'un à ma droite et l'autre à ma gauche. Arriva le juge d'instruction assisté du greffier.

Le juge d'instruction commença l'interrogatoire selon les formes voulues par la loi. Il tenait une énorme liasse de papiers qui contenaient les pièces de conviction nécessaires à éclairer le jury dans le cours des débats dont j'allais être le sujet.

Mon horizon se rembrunissait horriblement. Il était facile de prévoir une condamnation bien autrement grave que celle qui avait été prononcée contre moi quatre ans auparavant. J'invoquai mon génie tutélaire, qui m'inspira d'anéantir dans les flammes le fatal dossier que j'avais tant à redouter.

M'adressant en conséquence au magistrat chargé de m'interroger, je lui confessai d'un air contrit et candide que j'étais l'auteur de quelques-unes des pièces qu'il tenait, mais

non pas de toutes; que j'avais des complices dont je ferais connaître les noms à la justice, le priant de vouloir bien me confier un instant mon dossier afin d'en extraire les pièces qui étaient de mon fait et coter les autres à la marque de leur véritable auteur; au surplus, j'avais l'air d'insinuer au juge d'instruction que je comptais sur plus d'indulgence de la part de la cour en faveur de mes aveux.

— Je serai moi-même votre défenseur, répondit le suppôt de Thémis, vous pouvez y compter. Voyons, désignez-moi, je vous prie, les pièces que vous ne reconnaissez pas.

Je tendis la main pour saisir la liasse, puis après avoir paru chercher, rappelant mon audace, je donnai aux deux gendarmes qui m'entouraient sans s'attendre à rien, une si rude poussée, qu'ils tombèrent sur leurs sièges renversés à mes pieds; quant aux papiers, la flamme les avait dévorés. J'avais eu soin néanmoins de m'armer d'une paire de pinces autant pour défendre l'approche du foyer aux gendarmes que pour me défendre en cas d'attaque, et je fis bien, car ces deux militaires s'étant aussitôt relevés, dégainèrent leurs sabres, mais ce fut de la moultarde après diner. Tout était consumé.

Cependant, greffier et juge étaient cloués d'étonnement sur leurs sièges. Ce coup de théâtre les avait attérés. Jamais mystification ne fut plus complète; mais après tout, sur qui devait éclater l'orage?

On me saisit brusquement, et comme une bête fauve on m'enchaîne à la muraille de mon cachot; trois mois s'écoulèrent dans cet horrible état, après lesquelles je fus appelé pour suivre la chaîne qui allait partir pour Toulon.

Quel horrible spectacle que la vue de ces criminels qui semblent s'être donné rendez-vous au préau de la même prison pour contracter ce mariage monstrueux qu'effectue le bourreau, et dont les chaînes sont l'anneau sinistre et symbolique. Ne dirait-on pas l'accouplement de tous les vices marchant devant le fouet vengeur des furies? D'où viennent-ils ces misérables? de la société qui les vomit. Où vont-ils cacher leurs fronts flétris; dans les ténèbres d'un bagne. O lecteur, s'il vous reste un peu d'humanité, n'assistez jamais au départ de la chaîne des galériens!....

XVIII.

Ma sortie du bagne. — Mon protégé. — Maison garnie.
Persécution. — Mauvais conseils. — Suites funestes.
— Les frères de la doctrine chrétienne à Toulouse.

Comme il ne me restait que très peu de
temps à faire et que j'avais de l'argent, mon
séjour au bagne ne fut pas de longue durée.
Enfin, le jour de la liberté arriva : je fixai

ma résidence à Passin, canton de Champagne, arrondissement de Be'lay, département de l'Ain, lieu de ma naissance.

En passant à Valence, je voulus emmener avec moi mon protégé; mais M. le maire s'y refusa. Après avoir lu mon ordre de route, il me dit qu'il ne consentirait au départ du jeune homme que sur l'invitation de l'autorité locale de Passin.

Je fus contraint de me conformer à ces dispositions.

Le maire de Passin retira ma feuille de route et me remit en échange mon congé.

Il m'importait beaucoup de me loger le plus convenablement possible. Maison, meubles, domestique, tout cela fut l'affaire de quelques jours: j'avais soins de payer comptant.

Toutes choses ainsi disposées, je fis venir ma sœur pour tenir ma maison; un garçon ne peut pas entrer dans les petits détails du ménage.

Je semblais annoncer le désir de vivre en honnête homme; mais il était écrit au ciel que je devais fournir jusqu'à la fin une carrière de tribulations et de crimes.

Le bruit de mes brillans exploits vint aux oreilles des autorités de Passin, et les remplit de terreur. Aussitôt elles se déchainè-

rent contre moi avec une espèce de fureur qui semblait tenir de la rage, au point que j'étais environné de persécuteurs.

Le sous-préfet écrivit au maire d'exiger que je me présentasse plusieurs fois dans le même jour à la mairie, ce qui me devint insupportable, vu ma qualité de propriétaire; mesure d'autant plus rigoureuse, que, domicilié dans un petit village, toutes mes actions étaient connues des habitans.

Cependant je me soumettais à cette unique exigence avec une entière docilité, pensant qu'il n'y avait pas d'autre moyen de fléchir mes persécuteurs.

Mon seul et unique plaisir était de faire autant de bien que mes facultés pouvaient me le permettre.

Je suppliai le maire de Passin d'écrire à celui de Valence pour qu'il permit à mon protégé de venir me trouver, ce qui se fit au gré de mes desirs.

Ma conduite aurait dû fixer en ma faveur l'attention de l'autorité; mais point du tout. On inventait chaque jour de nouveaux moyens de persécutions, afin de me rendre de plus en plus malheureux.

Le curé de la paroisse voulut aussi se mêler de me tourmenter. Quoique ministre

d'un Dieu de paix, il poussa la méchanceté jusqu'à prêcher au préjudice de mes intérêts sans cependant décliner mes noms, mais s'exprimant de manière à ne pas occasionner de méprise sur mon compte. Je me plaignis de tant de persécutions commises au mépris de toutes les lois ; mes plaintes furent inutiles. Enfin je supportai ces vexations avec une patience inconcevable. Je consultai plusieurs hommes de loi qui me donnèrent raison ; mais j'eus le malheur de m'adresser un jour à un certain Charpentier, ancien avocat, qui me conseilla de rompre mon ban. Je ne sais comment il intriga. Il sut me procurer un passe-port pour le département de l'Arriège, où il m'offrait, disait-il, un commode asile.

Je me laissai prendre à ce piège. J'avais remis à cet homme la somme de 10,000 fr. : je m'occupai de mon voyage : mon protégé partit le premier pour Valence et je le suivis de près, n'ayant rien voulu de ce qui est encore aujourd'hui ma propriété.

Je gagnai, à marche forcée, le lieu que m'avait indiqué ce scélérat, et n'y trouvai rien de ce qui m'avait été promis. J'éprouvai un mortel chagrin. Ah ! combien je pleurerai la sottise que j'avais faite de rompre

mon ban de surveillance ; j'étais désolé, désespéré.

Je revins à Toulouse, où je séjournai quelques jours.

Un matin j'entrai dans un café pour en prendre une tasse. Je m'étais emparé d'un journal : le premier article qui sauta à ma vue me concernait ; il m'apprenait les poursuites qu'on dirigeait contre moi. Je ne savais à quel saint me vouer, car j'étais rempli de bonnes intentions.

J'allai me réfugier chez les bons et honnêtes frères de la doctrine, avec l'intention de finir ma carrière dans leur communauté : je m'y fis recevoir. Je mis une bonne somme à la disposition du directeur, ainsi que quelques autres bijoux, tels que bagues, montres en diamans, montre d'or à répétition, chaînes, clés, cachets, suspensoirs et autres joyaux de même métal.

En très peu de temps, je me vis considéré de tous ces bons frères qui avaient cette simplicité et cette candeur qui inspirent de la vénération aux hommes même les plus impies et les plus libertins ; ils me traitèrent tout autrement qu'eux-mêmes. Je mangeais à la table du directeur : les mets les mieux préparés étaient pour moi ; je re-

marquai cette exception, et m'en plaignis au directeur, qui me répondit :

— Un religieux doit se laisser conduire par ses supérieurs ; si l'on en use de la sorte à votre égard, c'est que l'on pense que cette précaution est nécessaire pour ne pas exposer votre santé à quelques dérangemens, en vous privant tout-à-coup de votre nourriture ordinaire : d'ailleurs l'intention de la communauté est de vous appeler peu à peu aux usages voulus par la règle de l'ordre. Je m'inclinai profondément, ajoutant que tous mes sacrifices étaient faits ; que leur volonté serait désormais ma règle, mais que je les suppliais de supprimer la différence des mets le plutôt possible ; qu'avec l'aide de Dieu et le secours des prières de la communauté, j'espérais pouvoir observer le règlement dans tous ses points.

Le directeur m'embiassa, les larmes aux yeux ; j'avais moi-même le cœur gros comme une montagne : il me fut même impossible de retenir mes larmes. Il fit un petit discours aux frères qui se levèrent et chantèrent un *Laudate*. Ah ! ils avaient bien plus de raison pour chanter un *Miserere* !...

Tout m'engageait à rester avec ces pieux solitaires : j'y étais très - disposé ; mais le

diable devait me tendre de nouveaux pièges et m'obliger à sortir de cette retraite.

Six mois s'écoulèrent sans que rien ne troublât ma tranquillité.

Au bout de ce temps, je fis rencontre d'un sieur Baudin qui avait été mon camarade de prison à Montpellier.

Autre obstacle à mon repos.

J'entrepris d'acheter son secret me concernant, en cherchant à satisfaire sa première cupidité ; mais il devint insatiable : en sorte que je ne voyais plus de salut que dans la fuite.

Quel embarras ? comment retirer les fonds et les bijoux que j'avais déposés ? il fallait cependant en trouver le moyen.

J'étais extrêmement peiné de me voir contraint, par la plus impérative des nécessités, de recommencer de nouvelles intrigues, j'avais ces deux chances à courir ou fuir, ou rester pour me voir arrêter. On pense bien que la fuite fut le parti que je pris, dans l'espoir de trouver un sol plus heureux pour moi.

Je commençai par me faire recevoir une lettre qui me donnait avis d'un envoi de cent mille francs, provenant de la vente de l'une de mes propriétés.

Les directeurs me demandèrent ce que j'entendais faire de cette somme.

— Ce que j'en veux faire ? leur répondis-je : mes intentions sont d'acheter une propriété dans l'intérêt de l'ordre qui a bien voulu me recevoir au nombre des religieux. Je me propose d'établir un noviciat hors de la ville.

Les bons pères me saluèrent très-respectueusement, disant :

C'est Dieu qui vous a envoyé au milieu de nous ; béni soit le jour où vous êtes entré dans notre maison.

De ce moment ils redoublèrent de soins et d'égards.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels je dressai mes plans pour assurer le succès de mes nouvelles entreprises.

J'allai faire visite à M. Payant, notaire ; je lui fis part des prétendues intentions où j'étais d'acheter une propriété pour en faire un noviciat ; je lui demandai s'il en connaissait dans les environs de Toulouse qui fussent en vente. Il m'en indiqua une située dans la commune de Cugnaux, appartenant à M. Laurent Lajus. On envoya chercher ce propriétaire, et nous convinmes du jour et de l'heure où nous devions aller visiter son domaine.

A ma rentrée au couvent, je fis part du résultat de mes démarches aux directeurs, qui promirent de m'accompagner dans ma visite. Enfin, au jour fixé, nous partîmes pour Cugnaux, où le maire et le curé nous firent visite.

La propriété convenait parfaitement au genre d'établissement que je voulais former ; seulement la maison telle qu'elle se trouvait exigeait quelques légers changements.

Le curé et le maire vinrent dîner avec nous dans la maison Lajus : ils me complimentèrent sur l'heureux emploi que je prétendais faire de ma fortune. Après le dîner, nous reprîmes la route de Toulouse, où nous passâmes l'acte de vente sans que je déboursasse une obole à M. Lajus, qui n'en était pas moins au comble de la joie.

Il avait trouvé un acquéreur accommodant ; aussi les clés me furent-elles données aussitôt l'acte passé.

Au moyen de ces subterfuges, il me fut facile de retirer les fonds et les bijoux que j'avais déposés, feignant du reste d'avoir des besoins pour faire honneur à mes engagements.

J'en parlai aux directeurs, qui me dirent que je pouvais, non-seulement disposer de ce que j'avais apporté à la communauté, mais

que tout ce qu'elle possédait était à mon service, et pour en finir, ils me confièrent les clés du coffre-fort, qu'ils firent porter dans ma chambre.

Ainsi donc, j'avais sous la main, non-seulement ce qui m'appartenait, mais encore ce qui était à ces bons et généreux frères.

Il ne s'agissait plus que d'assurer ma fuite. J'écrivis à M. Lajus pour le prier de me venir voir. Lors qu'il fut arrivé, je lui déclarai que je ne pourrais le payer qu'à la fin du mois que nous allions prendre.

Au même instant, l'économiste me demanda des fonds pour les dépenses ordinaires de la maison. Je tirai du coffre 1,200 fr. que je lui remis.

Lajus sourit en disant :

— Vous êtes donc le trésorier de la communauté ?

Mais, oui, je suis chargé de cet embarras-là; je voudrais bien avoir reçu mes fonds, je vous assure, car je me trouve un peu gêné.

— Alors, mon très-cher frère, répondit M. Lajus, j'ai quelques mille francs à votre service.

Je remerciai ce brave homme en acceptant de lui 30,000 fr. à titre de prêt.

J'empruntai à d'autres personnes :

15,000 francs à M. le comte de Lespignasse, 20,000 à la comtesse de Gruesse, 5,000 à M. Bernard, médecin de la maison, 3,000 à M. Cambon, grand-vicaire, 1,000 à M. Laroque, son confrère, et plusieurs autres petites sommes de deux, trois, quatre et cinq cents francs; toujours fidèle à suivre le système que j'avais employé chez le cardinal Fesch, je recommandai à mes dupes la discrétion la plus absolue.

Ces honnêtes gens me prêtaient leur argent dans l'unique intention de m'obliger et de rendre service à la communauté dont je me disais le protecteur.

Après une telle conduite, il m'était impossible de demeurer plus long-temps dans la maison. On va voir de quelle manière je me suis tiré du mauvais pas où je me trouvais.

Il y avait déjà quelques jours que mes générosités me donnaient un degré de supériorité sur les autres religieux. Un jour, s'étant assez mal comportés durant une lecture, je leur fis de légers reproches, et prenant un ton de maître, je leur imposai, pour pénitence, d'aller travailler à la maison de campagne, soit à labourer le jardin, soit

à démolir plusieurs pans de murailles dont les décombres devaient servir aux diverses réparations qu'exigeait l'état actuel de la maison.

— Comment nourrira-t-on les religieux dans cette journée de pénitence? demandèrent les directeurs.

— Ecoutez, répondis-je, mon intention étant de dépeupler le colombier et la basse-cour, je les condamne à se nourrir de volailles.

Ces bons solitaires acceptèrent la pénitence avec d'autant plus de docilité, qu'ils n'étaient pas dans l'habitude de vivre de poulets; pour le vin, la cave en était fournie d'excellent.

Le jeudi, cette petite troupe, le cœur contrit, le visage riant, se mit en route. Je l'accompagnai jusqu'au faubourg Saint-Cyprien. J'allais prendre congé d'eux, lorsque le supérieur m'appela et me dit :

— J'ai cassé le verre de ma montre, et perdu la clé; voulez-vous bien avoir la bonté de faire réparer tout cela?

Je pris la montre et retournai au couvent. Dans l'absence des frères, je fis charger deux voitures, et partis, emportant tous les fonds qui se trouvaient dans le coffre-fort.

XIX.

Les journaux annoncent ma fuite de Toulouse. — Ce que firent les frères à Cognaux. — Visite d'un maire. — Je me fixe à la Rochebaucourt chez le commissaire de police.

Un homme dont les sentimens sont droits et la conscience tranquille ne cherche jamais à éviter la rencontre de ses semblables, moi qui n'étais pas précisément dans ce cas-là,

je suivais dans ma fuite des sentiers tortueux, loin des grandes routes, et l'on devine aisément pourquoi.

A Montauban, je renvoyai le voiturier Gervais qui m'avait conduit, après l'avoir généreusement récompensé.

Je pris des chevaux de louage pour aller à Cahors et de Cahors à Gourdon. Là, j'achetai deux chevaux ordinaires pour trente louis. J'organisai mes affaires de manière à pouvoir voyager seul; je suivis les routes de Sarlat, Montignac, Périgueux, Brantôme et j'arrivai au Pleissac suivi de tout mon bagage.

J'étais descendu au Chasseur de la Garde avec l'intention de me fixer en cet endroit, attendu que je me trouvais très-fatigué.

Cette retraite me convenait sous tous les rapports. Elle était écartée de toutes les routes et l'auberge où je logeais était seule dans l'endroit.

Je comptais y demeurer quelque temps, mais comme j'étais sans occupation, je priai le maître d'hôtel de me procurer les journaux de Nontron ou de Brantôme, que je reçus effectivement à quelques jours de date de différence. Dans ceux des 4, 5, 6, et 7 mai, on parlait de ma fuite de Toulouse

avec la plus scrupuleuse exactitude; de la conduite que tinrent les frères à leur retour de Cugnaux; des travaux qu'ils y avaient exécutés, et de l'embarras du sieur Lajus; du chagrin des religieux et de la douleur de tous ceux qui avaient eu le malheur de me prêter de l'argent, et enfin les poursuites que l'on dirigeait contre moi.

Maintenant voici le récit de ce qui advint aux frères de la doctrine chrétienne.

A leur arrivée à Cugnaux, ils se mirent en devoir de ravager basse-cour et colombier; le sang ruisselait comme sur un champ de bataille; la terre était jonchée de cadavres ailés; poules, poulets, canards et diindons expirèrent l'un sur l'autre à cette heure maudite; il n'en resta pas un pour annoncer aux autres la nouvelle de cet horrible désastre.

Semblable à une ville prise d'assaut, la maison de campagne fut livrée au plus affreux pillage: l'ennemi ravagea les caves, le jardin, n'épargnant même pas l'édifice lui-même, dont il ne resta pas pierre sur pierre.

Après ces incroyables prouesses, les religieux revinrent au couvent. La scène avait changé de physionomie: l'homme aux rentes,

l'élu de la communauté avait disparu avec le trésor. Quelle déception ! Le chagrin et la confusion étaient dans la maison. Les classes demeurèrent fermées durant quelques jours, M. Lajus se livrait au plus amer désespoir ; il perdait non-seulement 30,000 fr., mais il avait encore à déplorer les dégâts qu'on avait fait dans sa propriété.

Ces détails annoncés clairement par les journaux, n'étaient pas sans me donner de la peine. Cependant je crus devoir garder le même séjour, pour laisser au temps le soin de dissiper l'orage qui grondait sur ma tête.

Les évènements se pressaient : comment pouvoir faire face à tous les obstacles qu'occasionnait ma fâcheuse position.

Les bienfaits que je répandais dans la commune semblaient même se tourner contre moi.

Mes nombreuses aumônes donnèrent lieu à mille conjectures. C'est quelque grand seigneur, disaient les uns. C'est peut-être un des officiers de la suite de Bonaparte, disaient les autres. Ces bruits, dénués de fondement, engagèrent le maire à me venir voir. Il fut accueilli avec respect ; sur ce qu'il me dit touchant les bruits dont j'étais l'objet, je lui montrai mon passe-port ; ensuite il m'engagea à me répandre dans la société.

Je crus devoir suivre ce conseil ; afin d'éviter des explications, et, à cet effet, j'allai me fixer à la Rochebeaucourt (Dorgogne), chez M. le commissaire de police Lafond.

Justement au moment où je me présentai chez lui, il venait de recevoir mon signalement qu'il me montra, et me raconta la plupart de mes aventures que je connaissais beaucoup mieux que lui. Je fis l'étonné et me contentai de dire que ce coquin-là méritait d'être pendu. Ah ! si M. le commissaire avait su qui j'étais !...

Après avoir resté quelques jours chez lui, je fus loger à l'hôtel du Grand-Cerf.



XX.

Achat de chevaux et d'une propriété. — Je fais réparer l'église. — M. le curé. — Eugène Lagéris. — Le chef de bataillon Fournier. — Je marie cet officier. — Emprunts. — Fuite.

Je continuais à me produire sous le nom le comte de Gôlo, conquérant chaque jour, la considération des gens de bien en faisant d'abondantes aumônes.

On me recherchait de toutes parts.

Afin d'enraciner ma réputation dans l'esprit des habitans, je les assurais du désir que j'avais de demeurer parmi eux pour toujours, me disant riche propriétaire, ajoutant que des brouilleries avec mes parents me tenaient éloigné de mon pays, ayant soin de faire emplette de magnifiques chevaux, afin de donner plus de poids à mon histoire. J'achetai même la terre de madame Jeannet-Lafond, veuve du conseiller du même nom, à la cour royale de Bordeaux.

Je m'occupai aussi de faire réparer l'église, d'habiller plusieurs enfans de chœur dans le but de témoigner de ma vénération pour le service divin. Je ne tardai pas à faire la connaissance de M. le curé. Je pris sous ma protection le petit-fils du maire (Eugène Lagéris), m'engageant à lui procurer une place aussi honorable que lucrative.

J'étais en relation avec les seigneurs voisins, à qui je ne parlais qu'en millionnaire.

A peu de jours de là, M. Fournier, Chef de bataillon en retraite, vint se fixer à la Rochebeaucourt. Nous fîmes connaissance.

Après quelques mois de fréquentation, je lui dis que mes intentions étaient de l'attacher à mon service, en qualité d'intendant

que je voulais le charger de l'administration d'une de mes terres, située sur les bords du Rhône, dans l'arrondissement de Trévoux (Ain.)

M. Fournier me répondit qu'il acceptait mes offres et que je pourrais être persuadé qu'il remplirait ses devoirs avec autant de zèle que de probité.

— Je le pense bien, lui répondis-je, mais je voudrais vous voir établi,

Ce chef de bataillon était jeune et n'avait obtenu sa retraite que par ses blessures.

— Je suis prêt, monsieur, à faire tout ce que vous exigerez de moi.

— En ce cas, voyez à cela.

Après quelques jours écoulés, il me fit part des démarches qu'il avait faites. Il avait papillonné autour de toutes les belles du canton et avait enfin fixé son choix sur mademoiselle Olympe Dereix. Je négociai moi-même ce mariage, qui eut lieu un mois après.

M. Fournier, en homme que la fortune surprend dans son lit, se croyait déjà en possession de mon prétendu château. De mon côté toute ce que je disais ne tendait qu'à l'entretenir dans cette douce illusion : du reste, cet honnête officier supérieur traitait les affaires avec toute la franchise d'un vrai militaire.

Cependant ma position commençait à sentir le brûlé; le temps fixé pour le départ de l'intendant approchait les époques auxquelles je devais effectuer le paiement du domaine de madame Jeannet, touchaient également à leurs termes. Que devais-je donc faire en pareille circonstance? Payer, faire partir mon intendant, ou... fuir.

Ce dernier moyen était toujours celui que je prenais pour me tirer des mauvais pas; mais afin de légitimer mon départ, je feignis d'avoir reçu une lettre qui me forçait d'aller à Périgueux toucher des fonds: je simulai de petits besoins, et à ce prétexte je fis les emprunts suivans: 600 francs à mon prétendu intendant, 300 fr. à M. le curé, 1,000 à M. Alassort, dit Leblans, 700 fr. à M. l'abbé Rayaud, curé de la paroisse d'Edon, 1,200 fr. M. Brussières, maire de la même commune, 900 fr. à M. Saint-Marc, 300 fr. à M. Jeannet, de Mareuil, 600 f. au Pleissac, et je disparus après avoir recommandé le secret à toutes mes dupes.

XXI.

Je commets de nouvelles escroqueries au Mans. — On me dénonce. — Mon arrestation.

Je suis au Mans. C'est dans cette ville de pénible mémoire que doit s'opérer le dénouement de ce drame dont on a suivi la marche avec étonnement et non pas sans horreur. Il va bientôt s'évanouir comme un songe, ce fantôme de gloire que je croyais avoir saisi;

et le masque sous lequel j'ai figuré et dont le prestige a tant de fois ébloui les hommes les plus éminens en vertu et en dignité; va tomber pour ne laisser voir qu'un homme ordinaire, que dis-je? un criminel.

Il est temps que ce corps qui s'est paré tour-à-tour des habits de général et d'évêque, endosse la livrée des galères; il est temps que ces mains qui ont souillé l'encensoir et profané l'autel soient emprisonnées dans les fers. L'heure de la vengeance a sonné : la société me désigne au bourreau, et la justice humaine ouvre pour moi la porte d'un bagne.

Je louai un hôtel, m'entourai d'un nombreux domestique, répandis des aumônes à pleines mains, j'achetai des propriétés sans marchandier pour ainsi dire. Par ce moyen, j'eus bientôt fait connaissance des seigneurs manseaux. J'avais plusieurs centaines de mille francs à placer sur des propriétés, ce qui ne laissait pas que de me donner beaucoup de relief. Le premier domaine qui fixa mon choix fut celui de la Chouanais, appartenant à M. Durouçeret. Convention faite avec ce propriétaire, il me pria de conserver ses fermiers, en raison de leur zèle et de

leur probité. Je n'avais pas de raisons pour agir autrement.

A quelques jours de là, j'échangeai cette propriété, pour des diamans, au sieur Trolait-Gabaut, bijoutier, et, non content d'engager le Chouanais, que jen'avais pas payé au propriétaire, je lui vendis des terres qui n'avaient jamais existées, et que cependant il me paya fort bien.

Si ce fait n'avait pas été constaté par les débats, je n'oserais en parler, tant il paraît extraordinaire. Il fallait, en effet, avoir affaire à un acheteur tel que Trolait-Gabaut pour faire de pareils marchés.

J'avais fait distribuer aux pauvres du pain, de la viande, des vêtements et des souliers ainsi que plusieurs autres objets; négligeant de payer les fournitures du mois précédant, car il fallait fuir de nouveau.

Avant de plier bagage, j'achetai à M. de Beauregard une voiture sur un effet signé Gallat. Le lendemain à dix heures du soir, le Mans ne me possédait plus.

Le bruit de mes exploits ne tarda pas à retentir dans la ville. Les limiers de la police se mirent à ma poursuite : cette fois ils atteignirent le gibier. Mon étoile pâlisait à vue d'œil. Ce fut sous l'escorte de deux gen-

darmes, en périsse la mémoire! que je revins au Mans cou cher en prison. Le voile qui, jusque-là, avait couvert mes iniquités, les laissa voir dans leur hideuse nudité : pas une circonstance ne fut cachée. On connut ma fuite du couvent des missionnaires, mes escroqueries à Naples, à Rome, à Valence, à Avignon, à Nîmes, à Montpellier, à Toulouse, à la Rochebeaucourt et au Mans.

Lecteur je vous attends à la cour d'assises.



XXII

Préliminaires de mon procès. — Les assises présidées par M. Lemonier. — Réquisitoire du procureur du roi. — Je refuse l'assistance d'un avocat. — Déclaration du jury. — Ma sentence.

Les huit premiers jours furent consacrés à des interrogatoires que je passais quelquefois dans le préau de la prison, quelquefois au parquet, en présence de deux gendarmes. Ceux des témoins qui ne pouvaient assister aux débats en raison de leur âge ou de la distance de leur domicile, déposèrent en

vertu de commissions rogatoires : de ce nombre fut l'évêque de Nice. Enfin, le jour où je devais comparaître devant mes juges arriva. A huit heures du matin, j'étais sur la sellette, libre et sans fers, entre deux gendarmes. Les issues de la salle étaient gardées par la force armée, et des sentinelles étaient postées çà et là dans les corridors du palais, tant la justice tenait à ne pas me laisser évader. A six heures une foule avide et curieuse se pressait dans l'enceinte, et des dames brillantes de toilette, car, dans ce siècle, on aime à faire de la coquetterie, non seulement à l'église, mais encore dans un tribunal, quelquefois même jusqu'au pied de l'échafaud, sans égard à la position du patient, qui contraste horriblement avec ce brillant étalage ; des dames, dis-je, occupaient des gradins préparés exprès autour de la salle. On était accouru de dix lieues à la ronde. J'étais le point de mire de tous les spectateurs, qui attendaient avec impatience le récit des étranges aventures d'un homme dont le nom avait malheureusement acquis une trop célèbre réputation.

Comme à l'ordinaire, le président procède à l'organisation du jury par le tirage au sort. Ce magistrat aurait pu se dispenser de rem-

plir cette formalité de la loi, car je ne me sentais pas l'envie de récuser qui que ce soit : ma conscience m'avait jugé à l'avance.

L'acte d'accusation est lu par le greffier.

La physionomie de cette réunion, où l'on avait déployé une pompe imposante, avait quelque chose de terrifiant. Un silence profond règne autour de moi.

Me voici donc devant un Christ, au terrible moment où les replis tortueux de mon âme vont être sondés avec l'œil scrutateur de la vérité. Les témoins sont entendus : tous déposent contre Collet ; tous disent que Collet est un escroc insigne ; mais aucun ne l'attaque sous le rapport des mœurs.

Cinq jours sont employés à l'audition des témoins : il est inutile de rapporter leurs dépositions, parce qu'elles se rattachent aux faits qui sont consignés dans ces Mémoires.

Le sixième jour, à l'audience de clôture, le procureur du roi prit la parole pour son réquisitoire, dont voici à peu près la substance :

« Messieurs les jurés,

« Vous connaissez désormais tous les sombres replis de ce cœur hypocrite qui, dans tous les temps, ne s'est abreuvé que

de poison, et dont le crime semble avoir été l'élément.

« Les débats qui ont eus lieu vous ont fait connaître aussi toutes les actions de sa vie.

« Désormais, nommer dans cette enceinte Anthelme Collet, c'est rappeler l'escroc le plus adroit, le tartuffe le plus concommé, et le faussaire le plus dangereux que l'enfer ait encore enfanté.

(Suivent les faits.)

« Telle est, messieurs les jurés, la longue série des escroqueries, des faux, des actes d'hypocrisie de cet homme qui déshonore l'humanité, de ce caméléon monstrueux qui prend tour à tour toutes les formes, toutes les couleurs, tous les masques, tous les noms, et qui joue tous les rôles pour arriver à l'exécution de ses scandaleux et criminels desseins.

« Tantôt, c'est un reptile qui se replie en tous sens, qui cache avec soin le poison qu'il distille avec tant de perfidie et d'adresse.

« Tantôt, c'est un tartuffe consommé qui, sous les dehors séduisants de la vertu, sous le masque trompeur de la piété, sous le costume d'un évêque, si l'on en croit la re-

nommée et l'accusé lui-même, à l'impudeur de se présenter devant les autels une crosse à la main, le parjure à la bouche et l'athéisme dans le cœur, marquant chaque pas par un sacrilège et comptant chaque jour par un vol ou par un faux.

« Tantôt, c'est un inspecteur-général aux revues, un commissaire des guerres, un frère des écoles chrétiennes, osant porter sur le cœur le signe de l'honneur, tandis qu'il a sur le front le sceau de l'infamie.

« Tantôt, il se dit possesseur d'une immense fortune; montre partout de faux billets à l'appui de ces assertions, témoigne un dégoût invincible pour le monde, ne songe plus qu'à la retraite, veut consacrer à son salut le reste d'une vie agitée, destiner ses capitaux au soulagement de l'humanité souffrante, à la prospérité des institutions religieuses, et n'attend que de Dieu sa récompense.... fourbe! dans ses yeux est la candeur, dans son maintien la décence, dans sa bouche impure le langage de la piété, enfin tout annonce en lui la quiétude de l'âme et un prédestiné, tandis que tous les crimes sont groupés dans son cœur et regorgent de toutes parts,

« C'est ainsi, Messieurs, que cet homme

affreux, en suivant constamment ce même système d'hypocrisie, est parvenu à puiser dans les caisses publiques, à se faire rendre des honneurs civils, religieux et militaires, à faire dans toutes les classes de la société tant de dupes et de victimes.

« C'est ainsi qu'en empruntant le langage de la vertu, il se ménageait plus sûrement les moyens de la sacrifier à son immoralité.

« C'est ainsi qu'il a cru, en suivant toujours ce sentier tortueux et ténébreux, rencontrer le bonheur et la fortune, tandis qu'il n'y a rencontré que l'opprobre, l'infamie. Toute son existence a été consacrée à spéculer sur l'ignorance, la crédulité, la faiblesse, les besoins et les passions de tous ceux qui avaient le malheur de le fréquenter. Depuis près de vingt ans, il n'a vécu que du fruit de ses forfaits, et ne s'est gorgé que de crimes : il appartient tout entier à la corruption ; c'est enfin, passez-moi l'expression, comme un lèpre qui s'est étendue dans toute son odieuse personne.

« Il était arrivé à un haut degré de perfection dans l'art de tromper et de séduire ; il avait fait du cœur humain une étude si approfondie, que ses succès étaient tou-

jours certains ; lorsqu'il n'abusait pas de la crédulité des uns pour enlever tout ou partie de leur fortune, à l'aide de fausses signatures, de procès-verbaux fallacieux ou d'un crédit imaginaire, il abusait des passions, de la faiblesse ou de l'inexpérience des autres pour les rendre complices ou victimes de sa bassesse.

« Partout le génie du mal le guide, le crime l'accompagne, le succès le couronne et le scandale le suit. A son horrible approche, l'innocence rougit, se trouble, chancelle, la vertu tremble et pâlit, et l'immoralité triomphe..... Misérable ! tu ne savais donc pas combien il en coûte d'af-fecter des vertus qu'on n'a point ? Tu ignorais donc que l'hypocrisie trouve son supplice en elle-même par l'indispensable et douloureuse nécessité où elle se trouve de toujours se contraindre ? Ah ! si au lieu de suivre le sentier du crime, tu eusses suivi celui de la vertu avec la même ardeur, la même persévérance et le même succès, ton nom eût été vénéré, on eût béni ta mémoire, la postérité t'eût honoré de ses regrets, l'on t'eût même élevé des autels dans le cœur des hommes, tu eusses enfin été l'orgueil de ta famille et la gloire de ta

patrie, tandis qu'aujourd'hui tu en fais la honte et n'es plus à leurs yeux qu'un fléau pour la société, dont il faut se hâter de la purger. Il est temps, en effet, messieurs, que sa trop grande impunité ait un terme; il est temps qu'il soit privé de cette liberté dont il a si cruellement abusé, et qui, depuis si longtemps, est devenue une calamité publique.

« Il est temps qu'il rentre dans le séjour du crime, seul lieu qui désormais ne peut refuser de le recevoir.

Aura-t-il même, après son arrêt, la consolation d'inspirer comme la plupart des criminels qui l'ont précédé sur ce banc, ce sentiment spontané et touchant de la pitié, que l'on refuse rarement au malheur quand la société est vengée.

« L'humanité osera-t-elle aujourd'hui réclamer quelques droits; n'a-t-elle pas trop à rougir et à se plaindre des offenses qu'elle a reçues, pour ne pas rester muette?

« Trouverez-vous, messieurs, une seule action de sa vie, une seule circonstance qui lui soit favorable? Tout ne décèle-t-il pas en lui, au contraire, la perversité la plus réfléchie? tout ne fait-il pas craindre que son âme flétrie soit à jamais inaccessible aux

remords? tout ne prouve-t-il pas enfin qu'il n'a d'attrait que pour le crime et d'antipathie que pour la vertu? Enfin, Messieurs, quel est l'avocat qui, au récit de tant d'actes d'infamies ne sentit sa langue glacée et son zèle éteint pour la défense d'un tel homme.

« L'heure trop tardive de la justice va sonner: quoique sa marche soit lente et mesurée, son œil pénétrant et toujours ouvert suit le crime en quelque endroit qu'il puisse se cacher; son flambeau qui toujours l'éclaire et le précède, perce l'obscurité des plus sombres repaires des criminels, dissipe les plus épaisses ténèbres sous lesquelles ils peuvent s'envelopper et le glaive dont elle est armée, et qui brille sans cesse à leurs yeux les glace d'effroi et les atteint tôt ou tard.

« Cet homme, que la société repousse, qui, dans son cœur, a entassé crime sur crime, va bientôt subir le juste châtiement qu'il a tant de fois et depuis si long-temps mérité. Mais il est un autre arrêt plus terrible encore, auquel les illustres scélérats ne peuvent échapper, celui de la redoutable et incorruptible postérité: elle gravera les noms et les crimes d'Anthelme Collet, en caractères

ineffaçables, pour les faire passer d'âge en âge, avec l'horreur qu'ils inspirent.

« N'attends donc plus de clémence des hommes. Tu as toi-même dicté ton arrêt : il est déjà prononcé dans l'âme de ceux qui m'entendent; ouvre ton cœur aux remords; appelle à ton secours la religion, cette dernière consolatrice du malheur et du crime : elle oubliera tes outrages ; elle te fera d'abord arroser tes chaînes de tes larmes, elle brisera ton âme de douleur et de désespoir, en la plaçant entre l'infamie et l'éternité; mais si tu n'es pas insensible à sa voix touchante, elle finira par alléger le poids de tes fers, par te réconcilier avec toi-même, par diminuer à tes yeux le souvenir du passé, l'horreur du présent, et l'effroi de l'avenir. »

Ce réquisitoire produisit une vive sensation dans l'assemblée; moi seul parus le moins sensible : c'est que je m'attendais bien à ce qui devait m'arriver. La Cour voulut me donner, selon l'usage, un avocat d'office mais je la remerciai, déclarant que je prétendais me défendre moi-même.

Voici le commencement et la fin seulement de mon discours, qui fut entièrement improvisé.

« Messieurs,

« Tout ce que vous a dit le ministère public est la plus exacte vérité : j'ai mérité tous les reproches sanglans qu'il m'a adressés. Oui, je suis à mes propres yeux un tissu de bassesse et de forfaits. Ce n'est point une défense que vous allez entendre, c'est une confession humble et sincère de mes fautes et de mes sottises. Je ne cherche point à éviter ma trop juste condamnation : je suis coupable des deux faux que l'on m'impute. Déjà je vois le fer brûlant du carnifex qui doit me marquer de l'empreinte des criminels et me dévouer à l'infamie.

« Pourtant, Messieurs, j'étais né pour la vertu, dont mes parens m'avaient donné l'exemple; j'aimais et j'aime encore cette vertu, dont j'ai déserté la route pour me livrer à des fautes dont je me repens et dont je rougis.

« Puisse la jeunesse nombreuse qui m'entend, trouver en mon affreuse situation, un exemple pour ne lui faire jamais abandonner le chemin de la vertu.

« Puisse-t-elle se bien convaincre qu'une première faute entraîne toujours une seconde plus grave, et que jamais le coupable n'échappe à l'action lente, mais sûre, de la justice? Non, je n'étais pas né pour le crime; sans doute, je serais vertueux encore, si une salutaire correction eût réprimé mes premiers écarts, et si une fatale impunité ne m'eût enhardi à de nouvelles fautes. »

Dans un résumé court, mais plein de lucidité, M. le président Lemonier a exposé à MM. les jurés les diverses questions sur lesquelles ils étaient appelés à répondre. Après deux heures de délibération le jury, étant entré dans la salle, me déclara à l'unanimité, par l'organe de son chef, coupable sur tous les points.

Aussitôt M. le procureur du roi * requit la peine, et la cour, après une courte délibération, me condamna en vingt ans de travaux forcés, à une heure d'exposition et à la marque.

* M. Gérard.

XXIII.

La flétrissure. — Le carcan. — Je reste en prison pendant dix mois. — Départ pour le bagne de Brest. — Je suis transféré à Rochefort.

Mon pourvoi avait été rejeté, je subis l'apposition du fer rouge qui fut appliqué sur mon épaule par la main du bourreau. Cette douleur fut vive mais passagère, ma plus

grande peine était de paraître pour la seconde fois lié au poteau de l'infamie; mais il fallut bien dévorer cette ignominieuse humiliation.

Depuis le 12 septembre jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, je restai au Mans, en attendant le passage de la chaîne de Paris, qui devait me conduire au bagne de Brest, avec mes autres compagnons d'infortune, dont il est inutile de rapporter ici les noms. Ces misérables étaient en partie des jeunes gens condamnés, à cinq, six, dix, quinze ans; tous étaient dans l'intention de s'évader : ils tentèrent effectivement de mettre ce projet à exécution; mais leurs efforts ne furent pas couronnés de succès.

La prison du Mans est située dans l'ex-couvent de la Visitation, et le tribunal se trouve au-dessus. Les cachots, au nombre de neuf, garnissent la cour; ils peuvent à peine contenir huit à dix personnes. Les portes en sont ouvertes depuis le lever jusqu'au coucher du soleil et laissant aux détenus la facilité de se promener dans le préau. Mes compagnons de chaîne persuadés, peut-être, que cet avantage leur était offert par la liberté elle-même, ne remirent pas au lendemain l'exécution de leur projet.

M. Serrée dont le nom semblait assez harmoniser avec la nature de ses fonctions de concierge, était le plus doux et le plus poli de tous les geôliers, si tant est que la sensibilité et les formes de la politesse soient le caractère de ces sortes de fonctionnaires. Celui dont je parle faisait du moins exception à la règle, et je n'ai eu pour mon compte qu'à me féliciter de ses bons procédés. Aussi est-ce avec plaisir que je saisis l'occasion de rendre hommage à la vérité.

Or, M. Serrée se montrait assez facile aux prisonniers; à minuit, il ne manquait jamais de faire la visite des cachots. Que de fois ai-je déploré la malheureuse nécessité qui forçait ce brave homme à remplir à contre cœur des devoirs aussi durs et aussi pénibles. Encore, si ces geôliers avaient affaire à des hommes que la raison éclaire. Mais comment trouver de la raison dans des cœurs aigris et farouches, pour qui le crime est peu de chose et le châtement un vain mot. Sans cesse en état d'hostilité contre tout ce qui continue à les tenir captifs, ils ne balanceraient pas à verser le sang, à détruire tous les obstacles afin d'obtenir leur liberté.

Telles étaient les dispositions de mes

compagnons d'infortune; ils devaient s'emparer de vive force des clés de la prison, y renfermer le guichetier et se défaire du concierge.

Ce projet me fit horreur. Égorger le meilleur des hommes, lui qui si souvent avait arrosé mes fers de larmes, le ravir lâchement à son épouse et à ses pauvres enfans! L'idée seule d'un pareil crime fait soulever le coeur; en vain je fais mes efforts pour les en détourner; en vain j'emploie l'influence que j'avais su leur inspirer: leur parti est arrêté; et, bien que les assassins ne s'attendent pas à jouir long-temps de la liberté, ils veulent tenter la fortune. A minuit donc! et le geôlier aura cessé de respirer.

Voyons maintenant si le ciel protégera cette oeuvre d'iniquité.

Celui d'entre les détenus qui devait jouer le principal rôle, plaça dans son lit un fantôme afin de ne pas éveiller les soupçons, et au moment où le guichetier venait d'ouvrir au concierge la porte du cachot, il sortit de son embuscade, poussa violemment ces deux hommes dans la prison, et après avoir fait sur eux deux tours de clé, il courut élargir tous les prisonniers qui aussitôt se précipitèrent en foule sur la porte d'entrée. Heu-

reusement le sang n'avait pas coulé, l'affaire s'était passée comme par enchantement.

Cependant nos gens avaient mis l'alarme dans la prison; les gardiens subalternes appellent la garde; le concierge et son guichetier sont délivrés, les détenus rentrent sous les verroux, le calme est rétabli.

Non satisfaits de cette vaine tentative, ils essayèrent de nouveaux stratagèmes qui ne leur réussirent pas mieux. Enfin, le jour de notre départ arriva à la grande satisfaction de tous les employés de la prison.

On nous dirigea sur Alençon, où la chaîne devait nous prendre sous l'escorte de la gendarmerie et d'un détachement de dragons.

Trois jours après notre arrivée, on nous mit le collier et on me donna pour camarade, le fils d'un négociant du Havre nommé Richard.

Déjà on a vu ce que c'est qu'une chaîne de galériens. Tout ce que j'avais souffert la première fois s'est renouvelé de la manière la plus horrible cette seconde fois.

Nos conducteurs se conduisirent envers nous comme des bourreaux, sans raison, sans justice, sans humanité. Nous étions battus, volés, traités comme de vils animaux par des hommes plus vils que nous autres,

pauvres criminels, qui commencions notre peine, et cependant le gouvernement avait à sa solde, pour nous surveiller, un commissaire, un capitaine et un chirurgien; mais notre sort était plus qu'indifférent à ces messieurs.

On parle, de nos jours, du régime des bagnes qui exige des améliorations, on nous vante les prouesses de la philanthropie. Ah! c'est au départ de la chaîne, pendant notre séjour au bagne, que ces prétendus amis de l'humanité devraient assister; c'est là que leurs coeurs généreux trouveraient des ali-mens à leur sensibilité.

Des milliers de visites m'accablèrent durant la route.

La ville de Brest brûlait de voir *l'évêque*.

Mon séjour au bagne de Brest à duré cinq ans. Je dois, à la vérité, dire que le commissaire M. Delorisse, s'est conduit à mon égard avec autant de délicatesse que d'humanité. Je n'ai point eu non plus à me plaindre des adjudans, chez qui j'ai rencontré beaucoup de bonté. Enfin un paquet venu de dehors à mon adresse, causa ma translation à Rochefort, quoique la chose n'eût en elle-même rien de répréhensible.

XXIV.

Voyages — Incidens.— Je suis au bagne de Rochefort.

Depuis Brest jusqu'à Rochefort je n'eus qu'à me louer de la gendarmerie. La brigade de ce dernier poste me prit au Trois-Canons. Rendus aux postes de la ville, nous

rencontrâmes un adjudant, attaché au baignoir et dont l'heureuse physionomie me causa une impression fort agréable. Le maréchal-des-logis mit pied-à-terre et lui dit :

— Cet homme n'est pas aussi méchant qu'on veut bien le dire.

— Tant mieux, répondit l'adjudant; en attendant mettez-le en lieu de sûreté.

Toute la ville de Rochefort était sur pied pour me voir. Ma réputation m'avait devancé; il fallut se fâcher pour me faire jour à travers ces flots de peuple qui nous barraient le passage.

Je commençais à m'accoutumer à ces sortes d'ovations, aussi n'était-ce pas sans éprouver un sentiment de pitié que je supportais les avides regards de la multitude. Mais ainsi sommes-nous organisés! la misère d'autrui nous amuse, et, si par hasard, la vue d'un galérien nous inspire une légère émotion de sensibilité, nous savons bientôt nous en débarrasser en disant : *Au fait, tant pis; il a mérité son sort!*

Voici le baignoir baignant ses pieds hideux dans les flots de la Charente. Je respire un autre air; mais ma position ne cesse pas d'être la même. Le repentir et la patience m'aideront à en supporter la rigueur.

M. le commissaire me reçut dans son bureau, puis me livra à l'adjudant qui était venu à notre rencontre en lui disant :

— Faites ce que je vous ai ordonné.

Cette injonction énergique me déconcerta. Que vont-ils faire? car il peuvent tout... Cependant ma conduite comme forçat, a été jusqu'ici régulière, de l'aveu même de mes conducteurs. Auraient-ils imaginé de fêter mon installation par une bastonnade de main de maître? qui sait? L'homme est si capricieux; l'homme en place, surtout; mais encore un coup, je ne me sens pas digne d'un tel honneur. Laissons-les faire. Après tout, l'agneau doit offrir son cou au boucher... et l'esclave, ses épaules à son maître.

Rassurez-vous, il s'agit d'une mesure de sûreté toute mince, toute ordinaire dans le département des galères : on s'est imaginé que je possède les bijoux de la couronne, et c'est pour s'en assurer que je suis dépouillé jusqu'à la ceinture, dans un coin du vestibule, non loin de la grille en fer que peut-être vous connaissez. Mes effets furent aussi visités.

Cette cérémonie étant achevée, je pris possession du cachot N° 2.

Les cachots sont disposés de manière que les condamnés qui sont aux arrêts, entendent tout ce que les chefs se disent : on connaît par ce moyen leurs plus grands secrets : c'est au moins une compensation.

Voici la conversation que tenaient deux surveillans, et que j'entendis fort clairement.

— Eh bien ! *l'évêque* est arrivé ?

— Oui, l'ami : si tu voyais comme il est gros et gras ! Mais, soit tranquille, lorsque la canicule aura passé deux ou trois fois sur lui, son embonpoint ne sera pas si brillant.

— Où est-il ?

— Au cachot.

— Qu'a-t-il fait ?

— Rien.

— Rien !

— Non, rien.

— Pourquoi l'a-t-on mis là ?

— On dit qu'il a dans le corps tous les diamans de la couronne. Il restera au cachot jusqu'à ce qu'il en ait fait la restitution.

Peut-on concevoir rien de plus absurde ? peut-on croire qu'un tel soupçon soit entré dans la tête d'hommes constitués en dignités ? Car ces surveillans le tenaient d'ailleurs ; et c'est sur des présomptions aussi ridicules qu'on s'arroge le droit de tenir en

prison un infortuné. Eh ! il y avait mieux à faire, les tortures de la question eussent été plus efficaces pour moi ; du moins la mort m'eût délivré de tous mes bourreaux.

J'avoue que je passai une nuit fort triste ; le jour me surprit dans une vive agitation. Ce qui s'était dit la veille pesait lourdement sur mon cœur. De temps en temps j'imaginai de me plaindre au commissaire ; mais, pensant que mes justes plaintes ne sortiraient pas de mon cachot, je retombais dans mes douloureuses réflexions.

Au son de la cloche, on déchaîna les prisonniers. Je ne saurais peindre l'impression de tristesse que cause ce bruit de chaînes, qui s'entrechoquent les unes contre les autres. On dirait que c'est un troupeau de bêtes fauves que le maître appelle au dehors pour satisfaire les regards du public. Hélas ! je faisais moi-même partie de cet assemblage affreux ! On conduisait les forçats aux travaux.

Un moment après, j'entendis l'adjudant de la veille.

— A-t-on ouvert le cachot à cet homme ?

— Non.

— Vous ne l'ouvrirez qu'en ma présence.

— Suffit.

Il ne tarda pas à venir, il fit des recherches sur moi, dans le *baquet*, et m'adressant la parole :

— Comment te trouves-tu là ?

— Pas trop bien. Je suis assez surpris du traitement qu'on me fait éprouver sans que j'aie essentiellement manqué à l'administration de ce bagne; veuillez me faire paraître devant le commissaire.

— Rien n'est plus facile.

L'adjudant disparut, et la porte se referme sur moi.

La consolation commençait à descendre dans mon cœur. Il faudrait qu'ils fussent des tigres, me disais-je, s'il n'avaient aucun sentiment de pitié. Que serait-ce donc si je me rendais coupable de quelque faute? Au reste, il leur est facile de voir que je ne possède pas les bijoux du roi, j'ai bien autre chose à faire que de m'occuper de ces objets-là.

M. Crinville, commissaire du bagne, était parti dans la nuit pour Paris et avait été remplacé par M. Gautier.

Ce fut devant ce dernier que je parus.

— Que voulez-vous? me dit-il.

— Je viens supplier M. le commissaire de

me faire sortir du cachot où je suis sans savoir pourquoi.

— Rien n'est plus juste; et le commissaire, se tournant du côté de l'adjudant, lui donna l'ordre de me faire sortir.

Je repris la route de la salle où l'adjudant ne tarda pas à me rejoindre.

Je fus remis au cachot, où je restai encore trois quart-d'heure environ.

L'adjudant ne tarda pas à paraître, suivi du servant de l'officier de santé.

La présence de ce dernier m'étonna tant soit peu; l'accueil qui m'avait été fait à mon arrivée était de nature à me faire concevoir des soupçons à l'avenir; je me mis donc sur mes gardes, bien décidé à sauter sur quiconque voudrait me remettre au cachot.

Le jeune élève d'Hippocrate m'aborda d'un air timide, d'où je jugeai qu'il était nouvellement arrivé à Rochefort, car ordinairement ces messieurs, sans vouloir les offenser, ne sont pas dans l'habitude de tourner la cuiller autour du pot, lorsqu'ils parlent à un condamné. Peut-être aussi celui dont il est question croyait-il devoir étudier à fond mon caractère avant de se conduire comme le reste de ses camarades; quoiqu'il en soit, il m'invita à passer dans

un angle de la salle, toujours en présence de l'agent de surveillance : là, je fus forcé de grimper sur le *bidet*, que j'eusse bien volontiers laissé en repos; puis l'étudiant, prenant la grave position d'un *mousquetaire à genoux*, fit feu, revint plusieurs fois à la charge, puis se retira content d'avoir rempli fidèlement son mandat.

Que penser d'un tel traitement? J'étais frais et robuste; j'aurais eu des besoins, et peut-être aurait-on négligé de me donner des soins : c'était un trait de barbarie que je devorai secrètement. On était toujours dans la persuasion que j'avais caché dans mon corps les diamans de la couronne.

Aujourd'hui que j'ai vieilli dans le baigne et que la politique des surveillans m'est parfaitement connue, je reviens de mon étonnement au sujet de divers moyens qu'on emploie pour déjouer les secrets des forçats.

Un soir, après une journée de soleil et de fatigue, mon voisin de chaîne, à qui j'avais raconté le fait que vous venez de lire, se prit d'un tel éclat de rire, que je craignis un instant mille coups de bâton.

— Tu ris, lui dis-je, et moi j'enrage à ce souvenir.

— Ce n'est pas la peine, voisin; on voit bien que tu n'as jamais été qu'un enfant gâté.

— Que veux-tu dire?

— Parbleu! je t'admire avec ton air de surprise, comme si ton aventure avait de quoi causer l'étonnement de l'univers! bagatelle, ton histoire, bagatelle, rien de plus.

— Ah! tu traite ça de niaiserie, toi; je voudrais bien savoir comment tu aurais avalé la pilule.

— Tiens! c'est bon ça, tout comme un autre, vois-tu.

— Tu me fais pitié.

— Tu me fais rire.

— Le sang me monte à la tête.

— C'est dangereux : calme toi, sinon j'appelle le *servant de l'officier de santé avec sa carabine de métal poli*.

Cette plaisanterie poussée jusqu'au sarcasme me mit tout de bon en colère : je tournai le dos au mordant voi-in.

Le lendemain nous nous rencontrons; ma colère était passée, il reprend la conversation de la veille.

— Maintenant que tu es de sangfr-oid, je vais te raconter ce qui m'est arrivé, et tu

verras que ton aventure n'est rien en comparaison de la mienne.

Je consentis à l'écouter pour la rareté du fait.

— « Tel que tu me vois, mon vieux, je suis un maraud qui ai donné plus de fil à retordre aux surveillants qu'il y en existe dans une *garcette*, ou dans la corde de ce *baquet*. Du reste, je suis assez bon diable, à moins qu'un *malin galonné* me fasse une niche avec son *bambou*. Oh ! pour lors, je vous lui donne lestement un *croc-en-jambe*, et la terre fait le reste ; mais avec les bons enfants, vrai mouton : je me laisserais tondre sans crier.

« Mon plaisir, depuis qu'un coup de tête m'a placé là, a toujours été de faire croire aux *malins* que je voulais désertier ; quelques indices les avaient confirmés dans cette opinion ; mais de telle sorte, qu'ils me visitaient exactement plusieurs fois dans la journée.

« Certain jour, ayant fait l'entêté, l'adjudant me mit au *bloc*.

« Le lendemain, en ouvrant le cachot, le *camarade*, s'aperçut que je limais ma chaîne ; j'avais effectivement fabriqué une lime de figure ronde, d'un fort petit diamètre, que

j'avais su dérober jusque-là à leurs perquisitions.

« Je ne comptais pas sur cet instrument pour m'évader.

« L'adjudant me somme de le lui rendre.

« Je l'avais mis dans ma bouche sans qu'il s'en aperçut.

« Sur mon refus, il me fit sortir brusquement pour me conduire au travail, me menaçant de la bastonnade, si je ne restituais à la seconde visite ce qu'il disait avoir vu dans ma main.

« L'heure de la visite arriva.

« On me fouilla, on me dépouilla de mes habits.

— Qu'avais-tu fait de la lime ?

— Devine.

— Tu l'avais jetée dans le port ?

— Pas si fou.

— Entre les jointures du lit-de-camp où dans le baquet.

— Pas du tout.

— En ce cas, garde ton secret.

— Non, écoute. — J'avais serré le petit instrument dans la partie la plus secrète de moi-même.

— Comment aurais-je deviné ? — Qu'arriva-t-il ?

« On commença d'abord par me fustiger. Ce remède ne fit que m'entêter davantage.

« Le médecin arriva (c'était un élève entretenu); il prodigua les injections; on me place en tous sens, rien de *nouveau*; la faculté échoua, les gardiens furent confondus, je passai la nuit au cachot. Le lendemain même cérémonie, sans obtenir de meilleurs résultats.

« Enfin un conseil se forma pour dépister la lime; et voilà que bientôt deux bras herculéens me saisissent, tandis qu'un second auxiliaire emprisonnait mes pieds avec une corde qu'il noua derrière mon cou, et dans cet état de gêne, on me remua comme une pelote.

— Après?

— Eh bien! celui qui avait inventé ce moyen infernal avait trouvé juste : les mouvements de mon corps opérèrent ce que n'avait pu faire *la carabine de Saint-Côme* : la lime rebelle tomba sur le pavé en présence des spectateurs, à la satisfaction de tous les gardiens. Que dis-tu de celle-ci ? vaut-elle bien la tienne ?

— Oui sans doute.

Je reviens à mon sujet. Que l'on me passe cette petite digression.

Je fus enchaîné au banc N° 24, salle Saint-Antoine, où je suis resté vingt-six mois sans sortir.

Après, j'ai joui de la liberté dans le bagne.

CONCLUSION.

Quand on songe combien il a fallu d'audace pour nouer et conduire au gré de ma volonté les intrigues qui m'ont conduit aux galères ; quand on remarque ce concours

de circonstances fortuites qui ont semblé se donner un mutuel appui pour favoriser mes desseins criminels, l'esprit s'arrête étonné et sent le besoin de s'écrier au merveilleux.

Comment se persuader, en effet, que des prélats expérimentés, que des chefs d'administration distingués par leurs lumières soient tombés dans les pièges d'un filou qui n'avait pour lui que son adresse?

Comment le ciel a-t-il permis que plusieurs années s'écoulassent sans que le plus léger indice, le moindre soupçon ne démasquât l'*escroc* déguisé, tantôt sous la calotte, tantôt sous le costume de général-ordonnateur.

Ces questions cesseront d'être un problème si le lecteur se reporte au temps où les faits se sont passés.

A cette époque, nous étions à peine affranchis du régime de la terreur, qui avait jeté le désordre et la confusion dans tous les ordres de l'administration.

Tous les prêtres n'étaient pas de retour de l'émigration, en sorte qu'il ne pouvait pas exister de régularité dans le personnel du clergé; il était donc facile de s'arroger tel ou tel titre ecclésiastique, et de se présenter sous ces auspices dans tous les diocèses, sans appréhender les questions embarras-

santes de la part de messieurs les évêques ou de leurs représentans. Les chances aujourd'hui ne seraient pas aussi favorables.

A cette époque, nous étions en guerre avec l'Espagne: les officiers étaient en grand nombre, et le ministère avait à s'occuper de choses bien plus sérieuses qu'à faire connaître officiellement la mission qu'il confiait à tel ou tel général. Aujourd'hui, un filou échouerait s'il tentait la fortune sous l'habit galonné.

Il est vrai de dire qu'avec l'or que je puisais à pleines mains, je rencontrais partout des personnes disposées à seconder mes vues; et sous les dehors de l'opulence, prélats et préfets m'ouvraient sans contrainte les portes de leurs brillans salons.

Mais, dira le lecteur, les différentes positions dans lesquelles vous vous êtes trouvés devaient nécessairement vous inspirer des sentimens de pitié pour vos dupes et des accès de gaieté relativement à votre position réelle par rapport à celle que vous effectuez alors.

Jamais un sourire n'a passé sur mes lèvres alors que je venais de rançonner le personnage le plus éclairé. Un sang-froid imperturbable présidait à toutes mes mauvaises

actions : mais alors que je venais de commettre un crime, je sentais là, comme un poids insupportable, et la tristesse que les remords de la conscience faisaient passer sur mes traits me prêtait des apparences de gravité qui convenaient parfaitement à mon rôle.

Le croira-t-on ! L'occasion de commettre un crime, je la recherchais avec ardeur. Se présentait-elle, je la maudissais !

De là des combats terribles entre mon âme et les passions. J'avais sacrifié à mes passions ; je devais en être victime, malheureux !

Oh ! que de fois je me rappelais les bons exemples de ma pauvre mère ! que de fois je me rappelais les deux années de vertus passées au couvent des missionnaires ! Contraste affreux : alors j'étais pauvre mais mon cœur était content ! évêque, général, j'étais riche mais ma conscience !.....

Sa voix se faisait si souvent entendre qu'il me semblait qu'elle me disait : « Au moins, si tu fais le mal, fais aussi quelque bien. »

Aussi c'était par un sentiment irrésistible que je me chargeai d'un enfant abandonné, et de deux domestiques pour leur donner un état.

Une fois engagé dans la route du crime, l'homme y marche à pas de géant : c'est son élément ; hors de là il n'est plus lui. Ce qui explique l'effronterie avec laquelle je n'ai pas craints de franchir les degrés de l'autel pour profaner ce que nous avons de plus saint et de plus vénéré.

O vous, qui mettez votre gloire à pratiquer et à honorer la religion de vos ancêtres, si ce livre tombe entre vos mains plaignez-moi, mais ne me condamnez pas pour avoir imposé une main sacrilège sur la tête de quarante lévites de bonne foi ! je frémis à ce souvenir, et de tous mes crimes, ce dernier est celui qui pèse le plus sur mon cœur. Dans cette circonstance, ma volonté n'était pas libre ; je devais souscrire au vœu de l'évêque de Nice ou me démasquer. Le dernier parti, la morale me le conseillait, le démon me fit choisir l'autre.

En général, tous les ecclésiastiques avec lesquels j'ai eu des rapports, ont été mes dupes ; ce qui prouve que la vertu n'est pas méfiante et que l'homme de bien juge toujours son semblable par lui-même. Malheureusement pour moi j'étais une preuve de cette maxime : « Que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu. »

J'avoue, avec la même franchise, le chagrin que j'éprouve d'avoir abusé de la confiance des bons frères de Toulouse. Ils m'avaient ouvert généreusement les bras, et je les ai trompé indignement. A eux, hommage et vénération, à moi, honte et ignominie.

Quant à M. le préfet qui voulait si bien me montrer aux regards curieux de ses convives, je ne regrette nullement de l'avoir trompé. C'était un ambitieux.

Cette longue série de crimes ne devait pas rester impunie. Le temps devait arriver où ma conduite serait mise au grand jour ; c'est au moment où je me disposais à gagner une terre lointaine pour y jouir des fruits de mes escroqueries, que la providence me remit entre les mains de la justice.

Long-temps avant mon jugement, j'ai subi les peines de la captivité ! Que de longues et horribles nuits passées dans les cachots, sans consolation, sans appui, toujours dévoré par les remords ! L'espérance avec ses douces illusions m'avait abandonné ; l'or ne pouvait m'arracher à l'affreuse nécessité de passer sur le banc des criminels ; la honte, si long-temps bannie de mon cœur, l'occupait sans réserve, et ce sentiment je

l'éprouvais comme la présence du bourreau.

Enfin, il parut, ce jour de deuil, suivi de plusieurs jours où ma conscience fut dévoilée comme un livre aux yeux de toute une population. Convaincu de ma culpabilité, je croyais lire, dans les traits de mes juges, l'arrêt de ma condamnation ; aussi qu'avais-je besoin du défenseur qui me fut offert par la cour ? On a vu que je pris la parole, non pas tant pour me défendre que pour faire une espèce de confession générale, avant de commencer la pénible et longue pénitence qui m'était réservée par la loi.

Je fus jugé, condamné à trainer les fers. Cet arrêt fatal qui fait pâlir les autres criminels, ne produisit pas le même effet sur moi, je m'y attendais. Il ne fut pas plutôt prononcé que je sentis ma conscience lui imprimer le sceau de l'approbation. Les fers ! Quelle honte ! mais aussi que de justice !

Quelques personnes trouveront peut-être, dans le réquisitoire de M. le procureur du roi, une chaleur d'expression qui semble approcher tant soit peu de la passion et de l'enthousiasme ; cette remarque ne serait peut-être pas dénuée de fondement si l'on ne savait que le ministère public devait par

ler de la sorte. Au reste je n'ai rien à reprocher à M. Gérard ; au contraire, il a bien voulu, après ma condamnation, me faire restituer les effets qui m'appartenaient, et ce n'est pas sans plaisir que je l'ai revu depuis que je suis au bagne de Rochefort.

Je voudrais pouvoir en dire autant de tous les chefs auxquels j'ai été soumis aux galères : j'ai rencontré de braves gens, des hommes humains et sensibles ; mais que de bourreaux que d'hommes vils, profitant de la position des malheureux condamnés pour les voler, les battre et leur faire endurer mille tourmens !

Quels motifs ont pu diriger le commissaire Crinville dans la conduite qu'il a tenue à mon égard ? La loi ne pèse-t-elle donc pas assez sur nous sans ajouter à sa rigueur, et les galériens sont-ils donc des *bêtes* qu'il faille mener à coups de bâton ! M. Crinville est mort ; je ne parlerai jamais plus de lui ; il m'a fait souffrir : *que la terre lui soit légère.*

Telle est, lecteur, la vie que je livre à vos méditations, vie malheureuse, vie criminelle, existence à jamais flétrie aux yeux des hommes qui ne vivent que de préjugés, mais que Dieu ne condamnera pas dans sa miséricorde, si, me conformant aux conseils du

procureur du roi Gérard, je m'abandonne, au sortir des galères, « dans les bras de la religion, dernière consolatrice du malheur et du crime. »

FIN.